EUGÈNE BOUDIN

sa Vie
et son Œuvre

par

GUSTAVE CAHEN

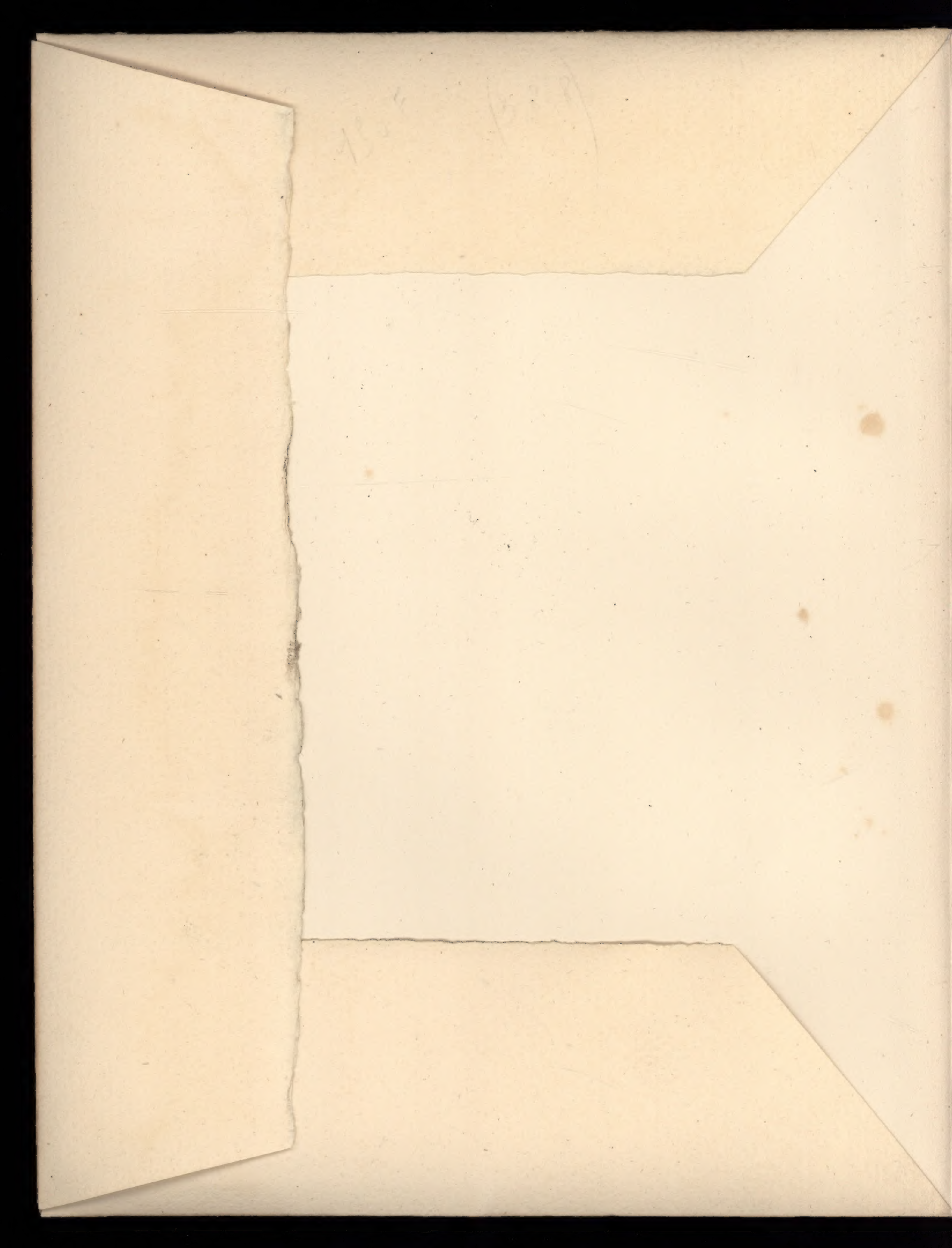
Préface

par

Arsène Alexandre

E. Boudin 93

Loys Delteil Sc.



Eugène Boudin

SA VIE & SON OEUVRE

Il a été imprimé trois cents exemplaires de ce livre dont vingt exemplaires sur papier impérial du Japon.

N° 163



Eugène Boudin

SA VIE & SON ŒUVRE

par

GUSTAVE CAHEN

AVEC UNE PRÉFACE D'ARSÈNE ALEXANDRE

un frontispice à la pointe sèche par Paul Helleu, un essai d'eau-forte
par Eugène Boudin, huit eaux-fortes par Loys Delteil,
et de nombreuses héliotypies.

L'Impressionnisme a compté des maitres plus puissants, mais non de plus délicats. Sa palette abonde en tons gris, vaporeux, d'une transparence et d'une pureté exquise

ROGER MARX
(*Revue encyclopédique*)



PARIS
H. FLOURY, ÉDITEUR
1, BOULEVARD DES CAPUCINES
1900



La vie d'un grand artiste tel que Boudin, c'est comme ses paysages : « c'est fait avec rien », et c'est très beau.

Il est vrai que ce « rien » dont sont souvent faites les œuvres des maîtres, ce n'est pas peu de chose ; c'est toute l'âpre joie du labeur, c'est l'ensemble des méditations, des efforts, des observations, des épreuves, des tristesses, des doutes, et aussi des victorieuses certitudes si péniblement acquises ; c'est tout cela qui vient s'exprimer dans un trait, dans une touche, dans un accord de tons. Et ce rien, qui ne serait rien en effet par soi-même s'il ne résumait pas tant de passion et de foi, prend à cause de tout cela une importance, un prix et une éloquence qui finissent toujours par s'imposer avec une force invincible.

La simplicité est la fleur d'une belle vie et d'une longue carrière. Dans les pages où cette vie d'Eugène Boudin est résumée par un exécuteur testamentaire qui poursuit et achève une belle tâche, commencée avec une ardeur peu commune pendant les dernières années mêmes du maître, nous apparaît

une figure de brave homme, d'infatigable travailleur, que rien ne lasse, qu'aucune difficulté n'arrête et qu'aucun succès ne grise. C'était sa nature comme cela, il a eu la grande sagesse, ou l'exceptionnel bonheur, de vivre toutes les heures de sa vie conformément à sa nature.

Ainsi, j'ai toujours plaisir à le supposer, vécurent ces grands Hollandais, qu'on commence à ne plus appeler de ce terme par trop dédaigneux de « petits hollandais », et aussi certains bons maîtres français dont Boudin continue la tradition avec autant d'éclat dans son œuvre que de dignité dans son existence. C'est étonnant et consolant à la fois, de constater combien tous les hommes qui ont formé cette école française du milieu du siècle, étaient simples, forts, modestes, et paisiblement passionnés. A des âges divers, faisant partie de groupements différents, ils ont tous ce caractère commun, ils se ressemblent par ces fécondes vertus. Ici ce sera Corot, leur ancêtre et leur maître à tous, grande figure lumineuse, à jamais rassurante, homme plein de bonté et de robuste douceur, vrai type du grand poète et du grand artiste. Là ce sera le groupe de Millet, Rousseau, Daubigny, Jules Dupré, tous si acharnés à l'œuvre, si désintéressés de la réclame, ou plutôt ignorant ce vilain mot et cette vilaine chose. Comme ils sont beaux et exemplaires, le taciturne et grand Millet, Rousseau si acharné chercheur, Daubigny, nature riante, instinctive,

de bon peintre et de brave homme, Dupré, vieille tête de lion, Bonvin, esprit mordant et ouvrier émérite. Et Daumier, incomparable bonhomme dont la vie est encore plus simple et l'œuvre aussi grande que celle de tous ceux-là. Et Ribot, fier et âpre bûcheur, aussi loyal que fin. Et le petit père Cals, très à part, petit homme timide de manières, mais dévoré de passion et de révoltes intérieures. Enfin bien d'autres amis de Boudin qu'on citerait encore, et de qui les impressionnistes tant attaqués à leurs débuts étaient les continuateurs directs, autant par l'effort que par le caractère.

Boudin a été un peu le trait d'union entre les maîtres dits de 1830 et ces « impressionnistes », ainsi qu'on les appellera encore longtemps, bien que ce mot ne signifie pas grand chose. En somme, on voit très bien la filiation entre des peintres comme Isabey, Jongkind, puis Boudin et Cals, puis enfin Monet, Sisley, Pissarro, (je place à part Renoir dont l'œuvre échappe à toute classification, ou plutôt se rattache plus directement au XVIIIe siècle, d'un seul bond). Boudin a joué même un rôle très considérable dans l'évolution de la peinture française de paysage. Il s'en est rendu compte personnellement avec beaucoup de sagacité, et je ne sais rien de plus saisissant comme appréciation portée par un homme sur lui-même, que ces lignes que l'on retrouvera plus loin, mais assez belles pour être imprimées deux fois et mises en spécial relief : « J'entrai

dit-il, par la porte que Jongkind avait forcée.... J'aurai peut-être eu aussi ma petite part d'influence dans le mouvement qui porte la peinture vers l'étude de la grande lumière, du plein air, de la sincérité dans la reproduction des effets du ciel. Si plusieurs de ceux que j'ai eu l'honneur d'introduire dans la voie, comme Claude Monet, sont emportés plus loin par leur tempérament personnel, ils ne m'en devront pas moins quelque reconnaissance, comme j'en ai dû moi-même à ceux qui m'ont conseillé et offert des modèles à suivre. »

Rien n'est plus juste, rien n'est plus complet. On aura beau chercher, on ne déterminera jamais mieux la place d'Eugène Boudin dans l'art de notre époque. Cette place est très belle, car tout en ayant servi d'intermédiaire à deux moments très importants de cette évolution, son œuvre a le bonheur d'échapper au sort trop souvent réservé aux œuvres de transition. Elle est complète et personnelle ; c'est tout un écrin de diamants gris, délicieux de finesse, tout taillés à délicates facettes.

Il n'y a plus à la commenter cette œuvre, tant elle est maintenant connue et appréciée à sa valeur, et vraiment j'aurais crainte de faire besogne par trop oiseuse si j'allais de nouveau chercher dans le vocabulaire habituel de la critique les termes qui servent à dire la beauté et la variété des ciels, la limpidité de l'atmosphère, la grande harmonie qui règne toujours dans un tableau de Boudin, petit ou grand, enfin l'étonnante sûreté,

acquise au prix de milliers et de milliers de dessins, avec laquelle en quelques touches il fait vivre et caractérise, dans l'impalpable enveloppe aérienne, les êtres et leurs demeures, barques ou maisons. Tout cela est à présent si évident pour tout le monde qu'il n'y a aucun bénéfice à le redire, et c'est pour cette raison qu'on a insisté plutôt dans cette introduction à un livre si scrupuleux et si documentaire, sur le profit moral, presque égal au profit artistique, qui se dégage de cette belle carrière.

Les relations de Boudin avec ses confrères sont empreintes de cette cordialité noble, de cette franchise parfaite qui sont vraiment les beaux côtés du caractère français. Voyez combien il est naturellement fidèle et bon envers Courbet au moment où celui-ci est devenu une sorte d'épouvantail dont les gens « prudents » s'éloignent, à moins qu'ils ne poussent la prudence jusqu'à lui jeter quelque pierre. Courbet, comme un immense enfant qu'il était, s'en attendrit, et, sans tout à fait s'en étonner, ne peut s'empêcher de faire la comparaison entre Boudin et ses « lâcheurs ». Voyez encore avec quelle ardeur discrète il tient à honneur de figurer dans son coin toutes les fois qu'il s'agit de fêter un de ses grands amis, un jour Corot, un autre jour Ribot.

Il ne réclame jamais rien pour lui. C'est tout au plus s'il a un jour confié, dans un moment d'expansion, à un ami

très intime, qu'il était dévoré d'ambition. Oui, ma foi, il rêvait de donner un jour (après sa mort bien entendu !) son nom à une rue d'Honfleur. Cela nous fait sourire avec beaucoup de respect ; mais lorsque nous y pensons un peu, nous ne tardons pas à sentir toute la profondeur et toute l'importance d'un pareil sentiment. Honfleur, c'est pour Boudin le coin de terre passionnément aimé, c'est l'ensemble des maisonnettes, des vieux édifices, des vieux bateaux, de la mer et du ciel auquel on revient tout le temps, pour y travailler avec un amour tout particulier ; c'est le lieu où l'on se sent le mieux vivre. Il n'est pas d'homme qui n'ait un pareil instinct, un pareil besoin, un pareil endroit d'élection ; mais lorsque cet homme est un artiste, l'œuvre n'est autre chose que la cristallisation de cet intense amour pour de la terre et des maisons, pour des rues et des horizons, pour de la lumière et des flots.

Aussi voyez comme Boudin, sans même s'en apercevoir, donne de la force à ce symbole, et comme il confirme notre remarque, avec ce cri du cœur, qui m'a beaucoup frappé dans un passage d'une de ses lettres : « A Paris, je suis comme un exilé ! »

Il a hâte de retrouver sa bonne brise natale, son accoutrement de bon vieux peintre loup de mer, et de s'en donner à cœur joie de travailler sur la jetée, sur la plage, dans les

champs, sur le marché, partout, dans cette petite immensité que sait se créer sur place tout véritable artiste. Ce qui donne encore à ce sentiment une beauté touchante, bien humble, et cependant presque dramatique, c'est que Boudin se fait traîner là pour rendre le dernier soupir. Heureuse et enviable fin en somme. Combien peu d'humains ont la fortune de pouvoir choisir le cadre de leur mort !

Et bien, voilà de quels simples et modestes traits est faite cette vie qui, comme nous le disions au début est, ainsi qu'un des paysages de notre bon maître, une page qui atteint à la beauté par la sobriété même. On en parcourra les étapes, joyeuses ou douloureuses, dans ce livre qui me semble excellent parce qu'il donne des faits et non des phrases. C'est la vraie façon d'écrire la vie des artistes, et il vaut mieux laisser parler les œuvres que de briller à leurs dépens. Celui qui a réuni et classé ces éléments d'une belle biographie qui va prendre sa place parmi les plus nourries et les plus instructives consacrées aux maîtres de notre siècle, a aimé l'homme et son œuvre avec un bien vif enthousiasme et un bien rare dévouement ; cette admiration se traduit d'une façon utile et virile : par un bon livre.

En le lisant, il me prenait un bien grand regret de n'avoir connu et rencontré Eugène Boudin que sur le sol parisien, et dans son costume d'« exilé ». Il était bien charmant, bien sym-

pathique ainsi, tout de même, avec son œil brillant, sa robuste onction de vieux Normand. Mais combien plus saisissante devait être la rencontre du peintre avec son gilet de tricot, ses galoches, sa boîte de couleurs, sa casquette de marin laïque, et la joie de vivre et de peindre qui pétillait dans ses yeux, plissait de rides malicieuses sa bonne figure hâlée! A ceux qui n'eurent point la chance de le connaître dans cette intimité, ce livre va permettre de le deviner vivre, avec un très petit effort d'imagination; il n'y aura qu'à l'écouter parler, — et il parle très bien.

Voilà donc une très bonne et très profitable tâche accomplie. Les centaines de dessins de Boudin, admirable enseignement, sont ou vont être répartis entre les musées de France; il y a des peintures dans tous les bons coins et dans les endroits où ils peuvent apporter au public exemple et plaisir; enfin, ce volume montre sa vie en elle-même dans ses rapports avec ses meilleurs contemporains. Profitez de tout cela: en fait ou par la pensée, on ne saurait trop vivre dans la compagnie de braves gens.

ARSÈNE ALEXANDRE.



I

Louis-Eugène Boudin est né rue Bourdet à Honfleur (Calvados), le 12 Juillet 1824.

Son père, ancien canonnier à bord de la Frégate *la Magicienne*, était pilote sur *le Français*, bateau qui faisait le ser-

N° 143. — Naissance de Boudin Louis-Eugène. — Des registres de l'état civil de la ville de Honfleur a été extrait ce qui suit :

Année 1824. — Du treize juillet mil huit cent vingt-quatre à deux heures de relevée, acte de naissance de BOUDIN, Louis-Eugène, né d'hier à cinq heures du matin, fils de Léonard-Sébastien Boudin, marin, et de Marie-Félicité Buffet, son épouse, demeurant à Honfleur, rue Bourdet, et section de l'Est. Le sexe de l'enfant a été reconnu masculin.

vice entre Honfleur et le Hâvre. Sa mère faisait office de femme de chambre sur ce même bateau.

Tout jeune, Louis-Eugène Boudin navigua comme mousse à bord d'un long courrier. Il fit ainsi des voyages en Angleterre et aux Antilles.

Son frère Louis «qui est de la plume» a écrit à ce sujet les vers suivants :

Sur la mer ils étaient tous dans notre famille
L'aïeul et ses enfants équipaient la flottille.
Quatre petits bateaux aux noms doux et pieux :
Reine des Flots, Joseph, l'Enfant Victorieux;
Et le dernier, plus grand, un sloop, Sauveur du Monde,
Réputé le marcheur à vingt lieues à la ronde,
Avait pour commandant mon père, et pour seconds,
Mes deux frères dont l'un qu'aujourd'hui nous pleurons.

Dès l'âge de quatorze ans, la vocation d'Eugène se révèla. C'est en 1836, en effet, qu'il commença à dessiner.

Premier témoin : Le sieur Le Breton, Jean-Baptiste, journalier; Second témoin : Le sieur Le Roy, Jean-Auguste, aussi journalier, majeurs et demeurant au même lieu.

Sur la réquisition faite par le père de l'enfant qui a signé avec nous Mathurin-Jacques-Olivier Vaquet, premier Adjoint à la Mairie de Honfleur, Officier public délégué par Monsieur le Maire, les deux témoins ayant déclaré ne savoir écrire ni signer, de ce requis après lecture.

Signé : Boudin Vaquet

M. Robert de la Villehervé possède de lui un dessin remontant à cette date.

L'écrivain hâvrais le décrit ainsi :

Sur un papier fort lisse, l'artiste a employé non seulement deux crayons, noir et blanc, mais aussi le lavis de bistre. Aussi une photographie n'en donnerait qu'une trahison.

« Deux lignes d'arbres tortueux aux cimes dénudées, au bas de la berge herbue d'une rivière qui serpente dans une plaine partout rase et immense. Voilà le dessin.

« C'est même l'extraordinaire impression d'immensité de cette plaine dans un croqueton de 27/20 qui frappe surtout le spectateur, plus même que le faire déjà libre et bien personnel de l'artiste enfant. »

Il avait, avons nous dit, quatorze ans. Déjà il s'était essayé à reproduire "au jus de chique" des barques, des bricks et des trois-mâts.

Son père ayant pris sa retraite, emmena au Hâvre Eugène Boudin, sa sœur et son frère Louis. Il ouvrit, Grand Quai, 51, où sa fille, Madame Veuve Charles, habite encore, une petite papeterie. Là, Eugène Boudin devint commis et continua à dessiner sur les quais, le port, la grève et la falaise.



Le hasard amena dans son magasin le peintre Troyon qui le chargea de tendre et d'encadrer quelques pastels.

Boudin essaya alors de faire un paysage dans la manière de ce maître, et il eut la bonne fortune de le mettre sous les yeux d'un autre grand peintre, de Jean-François Millet.

Il a lui-même raconté ces débuts de sa vie d'artiste, et nous ne pouvons mieux faire que de lui laisser la parole :

« Quoique né à Honfleur d'un père marin, je n'aurai pas l'ingratitude d'oublier que c'est la ville du Hâvre où j'ai été



élevé qui m'a encouragé et pensionné pendant trois années.

« J'ajouterai même que ce fut pour moi et sur les instances d'Alphonse Karr, que Troyon, Isabey et Couture, sollicitèrent, appuyés par Couveley, alors conservateur du Musée, une pension annuelle qui me permit enfin d'aller à Paris et d'y passer quelques mois.

« Mais, avant cela, j'avais tendu bien des carrés de papier à pastel. Le pastel était alors en vogue. Ce fut vers 1846 que Millet, qui venait d'étudier à Paris sous Delaroche,

cherchait « du travail » selon son expression, et vint faire au Hâvre une série de portraits, depuis trente francs, à l'huile et au pastel. Le futur auteur de *l'Angelus* n'était guère cossu alors. Privé de la maigre pension qu'il recevait de Cherbourg, sa ville d'adoption aussi, il en était réduit à faire des dessins dans différents genres, des *Vert-Vert*, puis de petits pêcheurs à la ligne, le torse nu et diaprés de taches de soleil dans le goût de Diaz et de Couture. Il cherchait sa voie. Ce fut l'auteur de tant de beaux dessins qui me corrigea mon premier essai, un paysage dans la manière de Troyon, dont j'avais eu tant de fois l'occasion d'encadrer et de vendre les pastels.

« A dater de ce moment, c'en fut fait du papetier-encadreur. Lorsque Millet me vit manifester l'intention d'en *faire aussi*, comme il disait, il ne me dissimula point son inquiétude sur mon avenir, lui dont la route n'a pas été semée de roses. Le pauvre grand peintre pressentait la série d'épreuves qu'il me serait donné de subir. Il était lui-même dans une passe si difficile qu'il dut rester près de deux années au Hâvre où il était venu en passant.

« Vous devez bien penser que je n'en tins pas compte : je quittai un métier solide pour prendre le pinceau.

« Le portrait était alors en vogue ; ce fut dans ce genre que je débutai. J'y aurais fait quelques progrès sans doute,

mais outre que ma manière ne plaisait guère aux bourgeois, le daguerréotype venait d'être inventé et le portrait peint subit un temps d'arrêt : on y renonça tout à fait.

« Il fallut chercher à gagner sa vie en faisant *tout ce qui concernait son état ;* je fis ce que je pus... tableaux de salle à manger, aquarelles, paysages et enfin tout ce qui pouvait rapporter quelque profit.

« Ma pension avait pris fin : La ville du Hâvre ne me devait plus rien, mais elle avait eu une déception. On s'imaginait que j'allais revenir, après trois années d'entretien, un phénix de l'art ; j'étais revenu, plus perplexe que jamais, sollicité par les célèbres d'alors, allant de Rousseau qui nous séduisait, à Corot qui commençait à nous montrer une autre voie. C'est ainsi que s'écoulent les plus précieuses années de ceux qui, comme moi et tant d'autres, tâtent le terrain et s'essaient durant des années à chercher ce qui peut plaire au public, souverain dispensateur de la renommée. On cherche sa voie et l'on ne parvient, en faisant les plus grands efforts, qu'à gâter ce que l'on avait en soi d'original. Combien n'en voyons-nous pas autour de nous de ces fourvoyés, dignes d'un meilleur sort !

« Si Corot, avec un immense talent, avait toutes les peines du monde à se faire un nom, que n'avions-nous pas à souffrir, nous autres écoliers ! La peinture grise n'était guère

goûtée à ce moment-là, surtout pour la marine. Gudin trônait, Isabey renchérissait sur la couleur naturelle; Le Poittevin et d'autres encore faisaient fureur en peignant *de chic* ; ce n'était guère l'occasion d'apporter du gris ! On n'en voulait à aucun prix. Il fallut se retirer dans sa province en attendant des temps meilleurs, et c'est ainsi que je suis resté près de quinze années sans revenir à Paris.

« Si la province m'avait fourni des ressources plus durables, j'y serais sûrement resté, faisant du professorat, comme beaucoup de mes collègues l'ont fait, mais je n'avais guère ce qui fait le bonheur des amateurs provinciaux. Ce fut encore une fois cet excellent Isabey qui m'engagea à essayer





TEMPS D'ORAGE

de faire prendre mes marines à Paris. Jongkind, son élève, commençait à faire avaler une peinture dont l'écorce un peu dure cachait un fruit excellent et des plus savoureux. J'en profitai pour entrer aussi par la porte qu'il avait forcée et je commençai, quoique timidement encore, à offrir mes marines.

« En 1870, réfugié en Belgique, je m'évertuai à reproduire quelques vues de Bruxelles et d'Anvers qui pourront peut-être intéresser les amateurs de l'avenir par un côté assez juste et assez sincère.

« Depuis, j'ai fait, dans des genres différents, diverses séries de marines, des plages où l'on pourra retrouver sinon un grand art, du moins une reproduction assez sincère du monde de notre époque. Peut-être aussi trouvera-t-on dans mes études du ciel, un côté de la grande nature céleste qui n'a jamais été ni plus ni mieux exploré par mes prédécesseurs. Je n'ose pas mettre en ligne mes petits bateaux dont j'ai pourtant fait une étude bien laborieuse. Pour n'être pas aussi parfaits dans leurs détails que ceux des Hollandais, ce qui est d'ailleurs contraire au goût du public de notre temps, je me flatte de croire qu'on pourra les voir avec intérêt plus tard et y retrouver l'allure, les gréements et l'état de nos ports à notre époque.

« Tout cela est un bien mince mérite pour me mettre en ligne à côté des grands talents du présent. Si je n'ai pas le



mérite d'être classé parmi ceux-là, j'aurai peut-être eu aussi ma très petite part d'influence dans le mouvement qui porte la peinture vers l'étude de la grande lumière, du plein air et de la sincérité dans la reproduction des effets du ciel. Si plusieurs de ceux que j'ai eu l'honneur d'introduire dans la voie, comme Claude Monet, sont emportés plus loin par leur tempérament personnel, ils ne m'en devront pas moins quelque reconnaissance, comme j'en ai dû, moi-

même, à ceux qui m'ont conseillé et offert des modèles à suivre.

« En voilà bien long sur moi, cher Monsieur ; je n'ai pas la prétention, croyez-le bien, de tenir une si grande place parmi les contemporains ; je suis un isolé, un rêvasseur qui s'est trop complu à rester dans son coin et à regarder le ciel. L'avenir fera de moi ce qu'il fait de nous tous. J'ai bien peur que ce soit de l'oubli. »

Boudin, trop modeste, se calomnie ; il est du petit nombre de ceux qui se survivront (1).

Tel fut l'avis exprimé par l'écrivain du journal l' " Art ", qui dans son compte-rendu du Salon de 1887, reproduisit cette lettre autobiographique. Complètons-la maintenant en reprenant en détail les diverses phases de la vie d'Eugène Boudin telle qu'il vient de la résumer.

II

En 1856, Boudin envoie à l'exposition de Rouen quatre tableaux : deux paysages pris dans la vallée de Rouelles

(1) *L'Art*, 1887, tome XLIII.

près de Montivilliers, rappelant, paraît-il, un peu trop les tons de Corot ; le manoir en Bretagne, “ plus individuel comme facture ; ” et une nature morte “ largement traitée à la Chardin, ” dit encore un journal de la ville.

En 1856 également, il envoie à Paris, à l'exposition des Beaux-Arts, un tableau “ Pardon en Bretagne ” qui est admis. Il l'expose ensuite au Hâvre. La ville l'achète et aujourd'hui il figure dans son Musée.

A cette même exposition de Rouen, en 1856, figurait un autre tableau représentant également une vue de Rouelles. Le compte-rendu le mentionne dans ces termes :

« Une vue de Rouelles de M. Monet participe des qualités de M. Boudin. »

Voilà comment le nom du peintre qui est aujourd'hui le chef incontesté de l'école impressionniste, apparaît pour la première fois. Dans quelles circonstances Claude Monet avait-il rencontré Boudin ? Voici ce qu'a raconté, à ce sujet, M. Hugues Le Roux.

« Un jour, chez un encadreur de la rue de Paris, le vieux peintre hâvrais Boudin — entre parenthèse, Boudin n'était pas encore vieux et il a toujours été honfleurais, mais passons sur ces petits détails — le peintre Boudin fit la rencontre d'un jeune garçon qui apportait des caricatures.

Le vieux maître (qui n'était encore ni vieux ni maître) y jeta les yeux. Il vit que cet enfant cédait au désir de fixer, en l'exagérant, le caractère des visages et non à l'instinct mauvais de les tourner en ridicule. Il demanda :

— Comment t'appelles-tu ?

— Claude Monet.

— Aimes-tu la peinture ? Regarde.

C'était dans une manière claire, pour le temps révolutionnaire, tous ces paysages du port et de la basse Seine que vous connaissez.

L'enfant dit :

— C'est très beau.

Mais il n'était pas convaincu. En revanche, la première fois qu'il vit travailler Boudin il comprit et fut enthousiasmé. Le maître et l'élève avaient été s'asseoir dans le grand vent des plateaux, entre Rouelles et Frileuse. Ils avaient installé leurs chevalets côte à côte, et Boudin avait dit :

— Voilà ton modèle, peins.

Le petit Monet regardait surtout par dessus l'épaule de son maître et il voyait s'arrêter, dans sa toile, non seulement les arbres et leur frémissement, mais le vent lui-même avec sa clameur, ce grand bruit qu'il fait lorsqu'il arrive enfin au bord des falaises et prend son vol sur la mer.

De ce jour il n'y eut plus pour l'enfant ni bureau ni école. Partout où il y avait place de s'asseoir et de poser une toile sur ses genoux, on le vit peignant le long de la mer. Et, comme il avait besoin de se fortifier dans sa foi, d'arriver à la formule des idées qui germaient dans sa jeune cervelle, il vint à Paris.

Ce furent plusieurs années de causerie plutôt que de travail dans les ateliers de Montmartre. Aussi, les parents de Monet, persuadés que la peinture était une école de fainéantise, lui déclarèrent tout net qu'il fallait faire son choix. S'il voulait rentrer au bercail et se " mettre dans les affaires ", on lui achèterait un " homme "; s'il s'entêtait, on le laisserait " partir ".

— Va pour la gamelle, répondit Monet.

Dans ce temps-là on servait sept ans. Le jeune homme partit pour l'Afrique. Il avait, bien entendu, emporté sa boîte à couleurs, et, pendant ses deux années de garnison algérienne, il barbouilla tout juste autant d'études qu'il monta de gardes.

L'Afrique acheva son éducation de coloriste.

Elle lui apprit à " regarder dans les ombres ", à y suivre les décompositions brillantes de la lumière, à faire flotter autour des objets cette atmos-

phère qui tremble, et les cercle comme d'une auréole.

Il n'y avait plus moyen de douter de sa vocation. Aussi bien sa santé s'était-elle détraquée et l'on craignait pour sa vie. Les parents cédèrent, achetèrent " l'homme ", mais ils mirent cette condition à leur condescendance :

— Tu entreras dans un atelier.

Ce fut chez Gleyre que Monet vint accrocher son béret. La première fois que le maître s'approcha du nouvel élève pour corriger son académie, il s'arrêta un instant à contempler le dessin, puis il dit :

— « C'est bien, jeune homme, mais vous avez une fâcheuse tendance à regarder la nature trop grossièrement comme elle est. Examinez les orteils de votre bonhomme, vous lui avez fait des pieds de garçon de recettes.

— « Mais Monsieur, le modèle....

— « Il n'y a pas de modèle qui tienne. Il faut se souvenir de l'antique ! »

Quinze jours plus tard Monet quittait l'atelier de Gleyre pour n'y plus reparaître jamais. Il entraînait, dans sa défection, trois camarades. L'un, Basile, dont Fantin Latour a fait le portrait dans son fameux tableau " *L'atelier des Batignolles* ", est mort pendant la guerre de 1870. Les deux autres s'appelaient Renoir et Sisley.

III

Revenons à Eugène Boudin :

En 1857, il expose dix tableaux à l'exposition du Hâvre. Il fait ensuite une vente à l'hôtel des Commissaires-priseurs, dans l'espoir de pouvoir retourner à Paris, comme le lui demandait instamment Claude Monet, qui venait d'y arriver, mais cette vente ne réussit pas. Eugène Boudin reste au Hâvre et Claude Monet lui écrit la lettre suivante :

Paris, le 20 février 1856. 60

Cher Boudin,

Je viens d'apprendre, par un marchand de tableaux, qu'il vous attendait d'ici quelques jours et je m'empresse de venir vous décider.

D'abord, excusez-moi du retard que j'ai mis à vous écrire, mais mieux vaut tard que jamais.

Vous ne sauriez croire l'intérêt que vous aurez en venant maintenant à Paris. Vous devez savoir qu'il y a une exposition de tableaux modernes qui renferme les œuvres de l'école de 1830 et qui prouve que nous ne sommes pas tant en décadence qu'on le dit. Il y a près de dix-huit Delacroix qui sont splendides, entre autres la " *Barque de*

Don Juan " du Salon de 1855. Il y a autant de Decamps, une douzaine de Rousseau, des Dupré ; il y a aussi sept à huit Marilhat et tout cela des plus beaux. Enfin, c'est splendide, et je ne doute pas du plaisir que ça vous ferait.

Je vous dirai qu'auprès de tout cela, les Troyon ne se tiennent pas du tout et les Bonheur encore moins.

Venez, vous ne pouvez qu'y gagner.

Vous savez aussi que le seul bon peintre de marines que nous ayons, Jongkind, est mort pour l'art ; il est complètement fou. Les artistes font une souscription pour pourvoir à ses besoins.

Vous avez là une belle place à prendre.

Troyon me parle toujours de vous et sera très heureux de vous voir.

Le peu de choses que j'ai de vous ont été fort remarquées ; je suis entouré d'une petite bande de jeunes peintres paysagistes qui seront très heureux de vous connaître ; ce sont du reste de vrais peintres.

Apportez surtout de vos œuvres de marines ; les bonnes choses sont toujours assez rares.

Quant à moi, j'espère que vous ne me refuserez par une petite pochade de vous comme souvenir, et comme conseils, vous savez le cas que j'en fais.

Jacque, qui tient l'atelier dans lequel je travaille, voudrait aussi faire quelques affaires avec vous. Je crois qu'il peut vous être utile ; il connaît énormément de monde.

En fait de nouvelles, j'ai à vous dire que Couture, ce rageur, a totalement abandonné la peinture. Ce n'est pas dommage ; il a à cette exposition des tableaux qui sont bien mauvais. Ensuite, vous saurez

que le petit Daubigny en question m'appartient tout à fait. Il est pendu dans ma chambre. Enfin, je vais finir et j'espère que d'ici peu nous pourrons beaucoup causer ensemble.

Je vois toujours ce brave Gustave Mathieu qui me charge de vous dire mille choses ainsi que M. Amand Gautier. Ils désespèrent pour vous si vous restez à vous abrutir dans cette sale ville du Hâvre.

Quant à moi, je me trouve joliment bien ici ; je dessine ferme des figures ; c'est une fameuse chose. Du reste, à l'académie, il n'y a que des paysagistes ; ils commencent à s'apercevoir que c'est une bonne chose.

J'ai oublié de vous dire que Courbet et Corot brillent aussi à cette exposition, ainsi que Millet. Il y a là son tableau refusé au Salon : *La Mort et le Bûcheron*. C'est une belle chose.

Enfin je termine. Ne craignez pas de me gêner pour me faire faire vos commissions ; je suis tout à votre disposition.

Ainsi, à bientôt.

Répondez-moi vite, et, à l'avenir nous aurons, si cela vous va, une petite correspondance suivie, une petite gazette des arts.

Adieu, tout à vous.

C. MONET,
28, rue Pigalle.

Nous retrouvons ici Millet aussi malheureux que dix ans auparavant, alors qu'il était au Hâvre.

En 1855, il avait fait un de ses meilleurs tableaux : “ *Un paysan greffant un arbre* ”.

Ce tableau serait resté dans l'atelier de l'artiste, si

Théodore Rousseau, sous le pseudonyme d'un faux Américain, ne l'avait acheté au prix de 4,000 francs. Pour l'époque, ce prix était élevé.

De la part de Théodore Rousseau, qui alors n'était pas riche, c'était une folie.

Millet resta longtemps sans savoir d'où lui venait cette aubaine.

Refusé au Salon de 1856, comme le dit Claude Monet, il terminait *l'Angelus* en 1859.

Quant à Boudin, s'il ne pouvait encore venir à Paris faute de ressources, il avait ici un ami, Gustave Mathieu, le poète chansonnier, qui tâchait de vendre ses tableaux.

Le 2 février 1857, il écrivait à l'artiste qu'il avait obtenu d'exposer ses tableaux au concert Musard qui existait alors rue Basse-du-Rempart, à l'endroit où se trouve aujourd'hui la Grande Maison de blanc. Alexandre Dumas fils en acheta deux.

Claude Monet, de son côté, continuait de correspondre avec Boudin.

Le 19 mai 1859, il lui écrivait :

Mon cher Monsieur,

Je profite d'un instant pour venir vous entretenir de tout ce que je vois de beau à Paris.

Je n'ai pu aller encore qu'une seule fois à l'Exposition, que l'on vient de fermer pour huit jours; mais, malgré le peu de temps, j'ai pu voir que les paysagistes y étaient en majorité. En qualité, les Troyon sont superbes, les Daubigny sont pour moi quelque chose de bien beau. Il y en a surtout un d'Honfleur qui est sublime.

Il y de jolis Corot, de vilains Diaz, par exemple. Le tableau de M. Gautier est très joli; il est calme et dans une gamme grise d'une tristesse profonde. Il est accablé d'articles d'éloges. Celui de M. Lhuillier pêche beaucoup.

J'ai été faire des visites à plusieurs peintres. Je commence par M. Gautier, qui m'a chargé de vous dire bien des choses, et qui s'attend à vous voir à Paris prochainement. C'est l'avis de tout le monde. Ne restez pas à vous décourager dans cette ville de coton. Quant à moi, il m'a parfaitement reçu. Il a beaucoup de petits tableaux en train. Il doit commencer ces jours-ci une grande lithographie.

Vous m'avez prié de sonder un peu pour savoir comment allaient les affaires d'art. Il y a un peu de froid à cause de la guerre.

Ensuite, j'ai été chez M. Lhuillier. Il est chez M. Becq (de Fouquières) qui lui prête son atelier. Il est très content. Son tableau est vendu six cents francs. Il en fait un autre, et a beaucoup de petits portraits à faire à cent francs.

L'on voit de ce moment-ci de jolies choses chez les marchands de tableaux.

Voici pour la bonne bouche. Avant de partir du Hâvre, on m'a donné une lettre pour aller voir Troyon. J'y suis allé. Vous dire les belles choses que j'y ai vues serait chose impossible à dire : des bœufs

et des chiens admirables. Il m'a beaucoup parlé de vous et est tout étonné de ne pas vous voir arriver dans la capitale.

Il m'a chargé de vous dire de lui envoyer une dizaine de vos tableaux les plus faits, des marines grises, des natures mortes et des paysages. Il se charge de les placer s'ils sont plus faits que ceux que vous lui avez donnés dans le temps.

Il vous conseille beaucoup de venir ici. Il a l'air d'un bien brave homme, sans façons.

Quant à moi, voici ce qu'il m'a conseillé de faire; je lui ai montré deux de mes natures mortes; là-dessus, il m'a dit : « Eh bien, mon cher ami, vous aurez de la couleur; c'est juste d'effet; mais il faut que vous fassiez des études sérieuses, car ceci c'est très gentil, mais vous faites ça très facilement; vous ne perdrez jamais ça. Si vous voulez écouter mes conseils et faire de l'art sérieux, commencez par entrer dans un atelier où l'on ne fait que de la figure, des académies; apprenez à dessiner; c'est ce qui vous manque à presque tous aujourd'hui. Écoutez-moi et vous verrez que je n'ai pas tort; mais dessinez à force; on n'en sait jamais trop. Pourtant ne négligez pas la peinture; de temps en temps allez à la campagne faire des études, les pousser surtout. Faites quelques copies au Louvre. Venez me voir souvent; montrez-moi ce que vous ferez, et avec du courage vous arriverez. »

De sorte que mes parents sont décidés à me laisser un mois ou deux d'après l'avis de Troyon, qui m'engage à rester ici un mois ou deux et à dessiner ferme. « De cette manière, m'a-t-il dit, vous allez acquérir des facultés; vous irez au Hâvre, et vous serez capable de faire de bonnes études dans la campagne, et l'hiver vous reviendrez vous fixer ici définitivement. »

Ceci est adopté par mes parents.

Alors il a fallu que je demande à Troyon où il m'engageait d'aller, et il m'a dit : « Voulez-vous écouter mes conseils : si je recommençais ma carrière, j'irais chez Couture ; je puis vous recommander particulièrement. Il y a encore Picot et Cogniet ; mais, m'a-t-il dit, j'ai toujours détesté la manière de ces gens-là. »

Répondez-moi de suite ; dites-moi ce que vous pensez de tout cela. Voici mon adresse : Place du Hâvre, Hôtel du Nouveau-Monde.

Répondez-moi de suite parce que dans deux jours je déménage. Je vous indiquerai dans ma prochaine mon nouveau domicile.

Tout à vous,

C. MONET.

Ce conseil était particulièrement intéressant venant de Troyon qui avait tout appris de lui-même, dans son commerce direct avec la nature.

Il avait seulement reçu quelques leçons et quelques conseils de M. Riocreux, qui était un peintre de fleurs attaché à la Manufacture de Sèvres.

Le père de Troyon avait un emploi dans cet établissement. Il mourut en 1817, laissant deux enfants en bas âge. Constant Troyon était le cadet. La mère de ces deux enfants ne perdit pas courage.

M. Charles Blanc nous apprend qu'elle avait imaginé de faire de petits tableaux en assemblant des plumes d'oi-

seaux d'Amérique qu'elle ajustait de manière à en faire des motifs pour épingles, broches, bagues, bracelets et autres parures.

C'est avec le produit de ces plumes d'oiseaux que madame Troyon parvint à élever ses deux enfants.

Comme plus tard Eugène Boudin et Claude Monet, Constant Troyon avait commencé par prendre la clef des champs et s'était mis à dessiner simplement d'après nature.

Un jour, qu'il avait planté son chevalet sur la lisière d'un bois, du côté de Saint-Cloud, il fut abordé par un homme qui avait un portefeuille sous le bras. C'était Camille Roqueplan. Frappé des études de Troyon et du caractère de sincérité qu'il y remarquait, Roqueplan encouragea son jeune confrère et lui fit quelques observations qui lui ouvrirent les yeux. Il demanda la permission de l'aller voir à Paris et la fréquentation d'un artiste aussi avancé dans les secrets de son art fut pour Troyon une bonne fortune.

IV

Malgré les sollicitations de son élève, Eugène Boudin ne pouvait encore venir à Paris.

Claude Monet lui écrivait le 3 juin 1859 ;

Cher Monsieur Boudin,

Pardonnez-moi si je ne vous ai pas encore répondu à ce que vous me demandiez, mais le travail et cet étourdissant Paris me font oublier un peu les devoirs d'ami, enfin mieux vaut tard que jamais et arrivons au but.

J'ai été chez Troyon deux fois. Il se fait un plaisir de vous voir.

Figurez-vous qu'allant deux fois chez lui, je n'ai pas pensé à lui demander quand il partait pour la campagne, ce que vous m'aviez recommandé. Enfin, je crois qu'il ne partira pas de suite, car il a plusieurs toiles en train.

Venez le plus tôt possible. Voilà l'exposition qui touche à sa fin. D'ici quinze jours, il n'en sera plus question. On dit même que l'on fermerait très prochainement une salle ou deux. Mais ce n'est qu'un on-dit ; malgré cela, hâtez-vous.

J'ai revu plusieurs fois M. Gautier, qui sera bien aise de vous voir.

Quant à l'Exposition, j'y suis retourné plusieurs fois. Je vous dirai ce que je pense de quelques tableaux. Je peux me tromper, mais puisque cela semble vous intéresser :

Yvon a remis un second tableau ; il est, selon moi, mieux fait que l'autre, mais ça n'est pas beau. C'est d'une couleur noire et sale ; les types sont communs et ont tous la même expression. Quant on voit les Troyon, il y en a un ou deux énormes ; le *Retour à la ferme* est merveilleux, il y a un ciel magnifique, un ciel d'orage. Il y a beaucoup

de mouvement, de vent dans les nuages ; les vaches et les chiens sont de toute beauté.

Il y a aussi le *Départ pour le marché ;* c'est un effet de brouillard au lever du soleil. C'est superbe ; c'est surtout très lumineux. *Une vue prise à Suresnes ;* c'est d'une étendue étonnante. On se croirait en pleine campagne ; il y a des animaux en masse ; des vaches dans toutes les poses ; mais ça a du mouvement et du désordre.

Il y en a beaucoup de lui, et c'est lui qui a remporté cettte année le plus de succès. Il y en a de lui que je trouve un peu trop noirs dans les ombres. Quand vous serez là, vous me direz si j'ai raison.

Un bien beau tableau de lui que j'oubliais, c'est un chien qui a à la gueule une perdrix. C'est magnifique ; on sent le poil. La tête est surtout très soignée.

Il y a des chiens d'un nommé Joseph Stevens, un Belge, qui, comme aspect, sont très nature ; mais il escamote les finesses.

Le grand tableau de Rousseau, *Les Chiens*, est trop grand. Il est un peu confus. Il est mieux en détail qu'en ensemble.

En somme, il y a de très belles choses.

Théodore Rousseau a fait de très beaux paysages.

Il y a deux ou trois portraits de Pils qui sont très beaux comme exécution large et comme aspect.

M. Morel Fatio fait des marines qui n'ont pas le sens commun ; c'est affreux.

Monginot a mis un tableau, *Bertrand et Raton*. Il fait de l'effet, voilà tout. Il a mis ce tableau qui était chez Lebas ; Adolphe Leleu a mis de jolies choses. Il y a Armand Leleu qui a voulu faire du

paysage comme Corot, en y mettant de grandes figures; mais il a échoué. Sans cela il a fait d'assez jolies choses.

Lambinet a plusieurs toiles. Il a un certain succès. Pour moi, il ne me plaît qu'à moitié. C'est du papillotage, du chic.

Jadin fait aussi des chiens; mais après Troyon, c'est de la charge.

Hamon n'a fait, pour moi, que d'horribles choses, sans couleur, sans dessin. C'est grimacier, prétentieux; en un mot, ça n'a aucune idée de la nature.

Théodore Frère a une masse de tableaux d'Orient qui sont magnifiques; il y a dans tous ces tableaux de la grandeur, une lumière chaude, et ensuite c'est très beau comme détail et comme mouvement.

Delacroix a fait de plus belles toiles que ce qu'il a mis cette année. Ce ne sont que des indications, des ébauches; mais, comme toujours, il a de la verve, du mouvement.

Daubigny, en voilà un gaillard qui fait bien, qui comprend la nature!

Cette vue de Villerville dont je vous ai parlé, c'est quelque chose de merveilleux. Ce serait bien malheureux si vous ne voyiez pas ça. Vous peindre les détails est chose difficile pour moi, et le temps me presse.

Les Corot sont de simples merveilles. Il n'y a pas une marine d'un peu passable.

Isabey a fait une horrible machine. Comme détail, c'est joli. Il y a de jolies petites figures. En somme, les peintres de marines manquent totalement, et c'est pour vous un chemin qui vous mènerait loin.

Vous m'engagez à aller voir M. Monginot. J'ai reçu justement en

même temps que la vôtre une lettre de recommandation pour lui. J'y ai été et il m'a on ne peut mieux reçu. C'est un charmant garçon. Il est jeune. Il m'a montré une petite marine de vous.

Il fait de très belles choses. Il a mis son atelier à ma disposition, et j'en profiterai de temps en temps.

Depuis que je vous ai écrit, les choses ont changé, et je vous expliquerai dans ma prochaine, qui sera plus prompte que celle-ci, de quelle manière je suis casé ici. Je pense que vous m'approuverez.

Hâtez-vous. Plus que huit jours pour voir l'exposition.

Je suis à présent, 35, rue Rodier.

Répondez quand vous viendrez et où vous descendrez.

Tout à vous,

C. MONET.

V

Entre temps, Eugène Boudin faisait la connaissance de Courbet.

La manière dont cette liaison commença a été racontée par Schaunard — le Schaunard de la *Vie de Bohême*, — dans les mémoires qu'il a publiés :

« On ne se serait jamais douté que Courbet et moi nous dussions faire partie d'une caravane de botanistes en tour-

née au Hâvre?... C'est pourtant ce qui arriva un jour d'été.

« Nous voilà au Hâvre dans la rue de Paris... Courbet découvre à la vitrine d'un papetier de petites marines consciencieusement faites sur galets, et il demanda aussitôt l'adresse de l'artiste, voulant le féliciter. On nous envoie chez M. Boudin, alors tout jeune et qui depuis n'a pas démenti les espérances que donnaient ses premiers essais.

« M. Boudin nous reçut comme vous pouvez le penser, et se mit à notre disposition pour nous piloter dans le pays. Dès le lendemain, il nous emmena à Honfleur et nous installa dans une auberge rustique, à mi-côte de la falaise. Pour le dire en passant, Courbet peignit là deux tableaux : *Un coucher de soleil* sur la Manche et *Une vue de l'embouchure de la Seine* avec des pommiers au premier plan.

« Mais un matin que nous flânions sur le port, nous eûmes la surprise de rencontrer le poète Baudelaire, quand nous le croyions occupé à cultiver ses *Fleurs du Mal* dans un hôtel de la rue Mazarine.

« Tous les " oh " et tous les " ah " cités dans la grammaire au chapitre des interjections sortirent à la fois de nos trois poitrines.

« Baudelaire nous expliqua qu'il était en villégiature forcée chez sa mère, la générale Aupick, qui possédait une maison de campagne aux environs de la ville, et il ajouta :

« Je vous emmène dîner et je vous présente à elle. »

« Nous étions fort embarrassés, car nous n'avions pas apporté de toilette ; nos vareuses de voyage étaient même dans un état pittoresque peut-être, en tous cas déplorable. Mais notre ami insista sur un ton presque impérieux ; aussi nous fut-il impossible de lui résister.

« Je vois encore mon Courbet plié en deux pour offrir le bras à la maîtresse de la maison qui était de petite taille, et suivi comme aide de camp de ma non moins grotesque personne !.... Le dîner, très luxueusement servi, fut charmant de tout point.

« Quel dessert plein d'aménité et comme nous aurions été gais si les convenances ne nous avaient forcés à mettre des gants à notre conversation pour remplacer ceux qui nous manquaient aux mains. Nous prîmes le café sous une véranda remplie de plantes rares, de laquelle on pouvait voir tous les astres se lever ou se coucher dans les flots.

« Vers neuf heures, nous quittâmes pourtant ce lieu enchanteur, mais c'était pour retourner à Paris de nuit. Baudelaire nous accompagna jusqu'au bateau ; il fit mieux, il s'embarqua, puis, de plus fort en plus fort, il prit le train avec nous au Hâvre !

« Que signifiait cet empressement exagéré à reconduire ses hôtes ? En nous suivant, notre ami un peu fantasque

profitait de l'occasion qui se présentait à lui de s'évader de chez sa mère.

— « C'est que, nous dit-il dans le wagon, la campagne m'est odieuse, surtout par le beau temps. La persistance du soleil m'accable ; je me crois encore dans l'Inde où la continuité monotone de son rayonnement jette dans la torpeur plus de cent millions d'êtres humains, en comptant les Anglais... Pardon, je ne les compte pas, car, au fait, je sais leur langue, ce qui m'oblige à une certaine politesse envers eux. Je traduis même en ce moment Edgar Poë... Ah ! parlez-moi des ciels parisiens toujours changeants, qui rient et qui pleurent selon le vent et sans que jamais leurs alternances de chaleur et d'humidité puissent profiter à de stupides céréales. Je froisserai plutôt vos convictions de paysagistes, mais je vous dirai aussi que l'eau en liberté m'est insupportable ; je la veux prisonnière, au carcan, dans les murs géométriques d'un quai. — Ma promenade préférée est la berge du canal de l'Ourcq.

« Quand je me baigne, c'est dans une baignoire ; j'aime mieux une boîte à musique qu'un rossignol, et, pour moi, l'état parfait des fruits d'un jardin ne commence qu'au compotier ! Enfin l'homme soumis à la nature m'a toujours semblé avoir refait un pas vers la sauvagerie originelle !

« De paradoxes en paradoxes et de stations en stations,

nous étions arrivés à la gare Saint-Lazare. Mais quelle drôle de manière d'aller herboriser en Normandie !

« Il était peut-être huit heures du matin, Courbet nous quitta ; mais il fut décidé entre Baudelaire et moi que nous déjeunerions ensemble. Baudelaire qui avait quitté la maison maternelle comme il vient d'être dit, n'avait que trois francs. Je fouillai dans ma poche et je n'y trouvai que l'espoir de vendre quelques gravures au " *Père Médicis* ". »

VI

Plus tard Courbet revint et rejoignit Eugène Boudin. Ce dernier le décida à faire de la marine. " Du paysage de mer ", comme disait Courbet.

Un jour qu'ils travaillaient ensemble sur le bord de la mer, Courbet, quittant sa toile, se pencha silencieusement vers Boudin qui ébauchait le même sujet, — mer et ciel.

« C'est prodigieux, s'écria Courbet en levant ses robustes épaules. En vérité, mon cher, vous êtes un séraphin ; il n'y a que vous qui connaissiez le ciel ! »

« L'hyperbole n'était pas un mensonge, a dit M. Raymond Bouyer dans *la Gazette des Beaux-Arts* du 1er Février 1899. L'air qui manquait trop souvent aux précisions néerlandaises comme aux fiertés romanesques, l'air est sa plus belle conquête. »

Et à propos des ciels de Boudin, Baudelaire, moins paradoxal que tout à l'heure, a écrit la page suivante dans son Salon de 1856 :

« Oui, l'imagination fait le paysage. Je comprends qu'un esprit appliqué à prendre des notes ne puisse pas s'abandonner aux prodigieuses rêveries contenues dans les spectacles de la nature présente ; mais, pourquoi l'imagination fuit-elle l'atelier du paysagiste? Peut-être les artistes qui cultivent ce genre se défient-ils beaucoup trop de leur mémoire qui s'accomode parfaitement à la paresse de leur esprit.

« S'ils avaient vu, comme j'ai vu récemment chez M. Boudin qui, soit dit en passant, expose un fort beau et fort sage tableau *(Le Pardon de Saint-Anne de Palud)*, plusieurs centaines d'études au pastel, improvisées en face de la mer et du ciel, ils comprendraient ce qu'ils n'ont pas l'air de comprendre, c'est-à-dire la différence qui sépare une étude d'un tableau. Mais M. Boudin qui pourrait s'enorgueillir de son dévouement à son art, montre très modes-

tement sa curieuse collection. Il sait bien qu'il faut que tout cela devienne tableau par le moyen de l'impression poétique rappelée à volonté, et il n'a pas la prétention de donner ses notes pour des tableaux. Plus tard, sans aucun doute, il nous étalera dans des peintures achevées les prodigieuses magies de l'air et de l'eau.

« Ses études si rapidement et si fidèlement croquées d'après ce qu'il y a de plus inconstant, de plus insaisissable dans la forme et dans la couleur, d'après des vagues et des nuages, portent toujours, écrits en marge, la date, l'heure et le vent; ainsi, par exemple : 8 octobre, midi, vent du nord-ouest.

« Si vous avez eu quelquefois le loisir de faire connaissance avec ces beautés météorologiques, vous pourrez vérifier par mémoire l'exactitude des observations de M. Boudin; la légende cachée avec la main, vous devinerez la saison, l'heure et le vent. Je n'exagère rien, j'ai vu. A la fin, tous ces nuages aux formes fantastiques et lumineuses, ces ténèbres chaotiques, ces immensités vertes et roses suspendues et ajoutées les unes aux autres, ces fournaises béantes, ces firmaments de satin noir ou violet, fripé, roulé et déchiré, ces horizons en deuil ou ruisselants de métal fondu, toutes ces profondeurs, toutes ces splendeurs me montèrent au cerveau comme une boisson capiteuse.

« Chose assez curieuse, il ne m'arriva pas une seule fois, devant ces magies liquides ou aériennes, de me plaindre de l'absence de l'homme; mais je me garde bien de tirer de la plénitude de ma jouissance un conseil pour qui que ce soit, non plus que pour M. Boudin. Le conseil serait trop dangereux.

« Qu'il se rappelle que l'homme, comme dit Robespierre qui avait soigneusement fait ses humanités, ne voit jamais l'homme sans plaisir, et, s'il veut gagner un peu de popularité, qu'il se garde bien de croire que le public soit arrivé à un égal enthousiasme pour la solitude. »

Alexandre Dumas fils appréciait également les ciels de Boudin.

Voici une lettre qu'il lui écrivait à ce sujet :

Cher Monsieur,

Voulez-vous me permettre de vous adresser une demoiselle Foivard qui voudrait faire de la peinture, et, par suite d'une certaine disposition des yeux, voudrait faire surtout des ciels.

Vous, qui êtes l'homme des ciels par excellence, lui permettez-vous de voir vos cartons de pastels que vous m'avez si obligeamment ouverts?

Vous m'avez promis aussi un grand ciel, une petite ligne de mer



et une voile au milieu de tout cela, mais vous n'y avez plus pensé. Moi j'y pense toujours.

Mille compliments de votre tout dévoué,

A. DUMAS.

Mais l'éloge le plus précieux lui vint de Corot, qui dit : « Boudin est le roi des ciels! »

Corot garda toute sa vie une étude de ciel faite au pastel que Boudin lui avait dédiée. A la mort de Corot, Boudin la redemanda et la conserva à son tour; et, quand Boudin mourut, elle fut acquise par un artiste distingué, Paul Helleu.

VII

Nous étions arrivés tout à l'heure à l'année 1860.

Le 21 avril, Claude Monet écrivait à Boudin :

Cher Monsieur,

Pardonnez-moi si j'ai autant tardé à vous répondre. Je vous prie d'accepter mes excuses; ayant très peu de temps à ma disposition, je vais simplement répondre à votre lettre dont je vous remercie beaucoup.

Je vous dirai d'abord que l'Exposition n'est pas fermée et sera ouverte encore assez longtemps; je ne puis vous fixer au juste l'époque. Je vous annoncerai seulement que vous perdez beaucoup à attendre, vu que l'on a déjà changé une grande quantité de toiles, et pas des moins importantes, leur intention étant de faire durer cette Exposition en changeant les toiles tous les mois. Du reste, il y a toujours énormément à voir, je vous l'assure.

Venez donc, je serai bien heureux de vous voir et de vous demander des conseils sur mes travaux.

Il fait déjà un temps superbe ici. Je vous annonce que je m'en vais passer quinze jours, trois semaines dans un petit pays charmant, à Champigny-sur-Marne. Je vais y faire un peu de paysage, accompagné de deux de mes camarades.

M. Gautier vous attend toujours. Il vient de faire une eau-forte d'après mon Daubigny.

J'espère que, ne m'ayant pas répondu, vous ne me refusez pas le cadeau que j'ai eu l'indiscrétion de vous demander. Je vous en serai reconnaissant

Mathieu vous serre la main.

Tout à vous,

Votre élève et ami,

C. MONET.

Quoique allant à la campagne, vous pouvez m'écrire toujours à Paris; si ça ne vous dérange pas, ça me fera beaucoup de plaisir.

Tout à vous.

L'année suivante, Eugène Boudin prenait la détermination de se fixer à Paris.

Un de ses amis du Hâvre lui donnait une lettre de recommandation pour le dessinateur Karl Bodmer.

Hâvre, 21 janvier 1861.

Mon cher Bodmer,

Je vous présente Boudin, jeune peintre hâvrais, dont j'estime beaucoup le talent, et qui, peu encouragé par le public tout marchand du Hâvre, va décidément se fixer à Paris comme Troyon, Français, etc., le lui ont dès longtemps conseillé.

Il ne faut qu'un peu de chance pour que bientôt on parle de lui, car il possède à un haut degré le sentiment de la couleur.

Quelque plaisir que j'eusse de visiter quelquefois son atelier, je ne puis qu'applaudir au parti qu'il prend. Boudin a vu vos dernières lithographies et croit, comme moi, que si vous exécutiez ces sujets à l'huile, on se disputerait vos tableaux.

Je vous recommande Boudin.

Je vous serre la main et suis de cœur votre

Affectionné ami,

J. WANNER.

Cependant Boudin n'osait pas encore quitter Honfleur, et, même à ce moment, il eut un accès de profond découragement.

Le 27 janvier 1862, il écrivait à son ami Gustave Mathieu une lettre désespérée.

Honfleur, 27 janvier 1862.

Mon cher Mathieu,

Je vais vous demander un large service. S'il vous tombe sous la main un morceau de papier et une plume, je suis convaincu que vous me le rendrez avec empressement.

Voici ce dont il s'agit :

Cette année encore j'avais résolu de me rendre à Paris et à chercher à y vivoter, tant bien que mal, à l'aide de quelques personnes en tête desquelles je vous place ; mais les rapports que l'on me fait sur la situation des choses à Paris m'effraient d'autant plus que je suis dépourvu d'avances, et qu'il me faudrait vivre sur le placement, bien éventuel, hélas ! de mes peintures.

Vous êtes mieux que *qui que ce soit* en position de connaître le véritable état des choses ; dites-moi bien sincèrement ce que vous en pensez. Vous voyez des peintres, des amateurs, et vous pouvez me dire ce qu'il en est au juste.

Je vous avoue qu'ici je ne trouve plus à vivre — littéralement ; il faut bien aller chercher sa vie quelque part. Aussi, je vais m'enfoncer dans quelque coin de la province pour tâcher de trouver l'emploi de mes mains, car je suis las de solliciter pour qu'on m'achète, et à quel prix ! d'informes peintures que l'on est obligé de faire au goût de gens qui n'y connaissent rien. Notre métier est décidément très dur.

Je vous donne une bonne poignée de main, et vous prie de me

dire un mot bien sincère sur ce que je vous demande, — si toutefois vous en avez le loisir.

A vous d'amitié,

E. BOUDIN.

artiste,

Rue de l'Homme-de-Bois, à Honfleur.

Rue de l'Homme-de-bois, à Honfleur! C'est là que Boudin habitait un pavillon appelé le pavillon des trente-six marches.

Au lendemain de sa mort, l'*Écho Honfleurais* a raconté qu'Eugène Boudin connut là des jours sans pain, et qu'une nuit d'hiver, mourant de froid, il brûla ses meubles.

Mais il reprend courage. Peut-être est-il permis d'attribuer cette recrudescence d'énergie à la rencontre qui se produisit à ce moment entre lui et Jongkind, dont l'exemple était bien fait pour le réconforter et lui donner un nouvel élan.

VIII

Boudin rencontre, en effet, le peintre Jongkind à Trouville et des relations amicales se forment entre eux.

Jongkind a joué un grand rôle dans la carrière artistique de Boudin, et, à cet égard, les lettres du peintre hollandais constituent des documents intéressants.

Nous avons vu qu'en 1856 Jongkind passait pour fou et était tellement malheureux que le peintre Cals avait dû faire une souscription en sa faveur parmi les artistes.

Jongkind était né en 1819 aux environs de Rotterdam. On le vit à Paris en 1849, dans l'atelier d'Eugène Isabey.

A l'exposition de 1852, il eut une troisième médaille ; ce fut la seule récompense qu'on lui décerna jamais. Il habitait un très humble logis rue de Chevreuse, au coin du boulevard Montparnasse. « Il vivait là, raconte M. de Fourcaud, entouré d'oiseaux qui venaient percher jusque sur son chevalet.

« Dès ses premiers mots, le désarroi de ses idées se manifestait sur tout autre sujet que la peinture. Il se croyait l'objet de persécutions constantes de la part d'ennemis haut placés.... Mais, dès qu'il parlait de son art, sa lucidité se retrouvait intacte. »

Claude Monet a dit de lui : « On a toujours à gagner à regarder les paysages de Jongkind parce qu'il peint sincèrement comme il voit et comme il sent. »

En 1872, Emile Zola a écrit de lui :

« Un peintre de cette conscience et de cette originalité

est un maître, non pas un maître aux allures superbes et colossales, mais un maître intime, qui pénètre avec une rare souplesse dans la vie multiple des choses. »

« C'est de Jongkind, dit encore M. de Fourcaud, qu'est sortie très sensiblement l'école du paysagiste impressionniste dont M. Claude Monet est le chef éclatant. »

Voici enfin ce qu'a écrit M. Roger Marx dans le numéro de l'*Image* de Juin 1897 :

« Je l'aime ce Jongkind ; il est artiste jusqu'au bout des ongles ; je lui trouve une vraie et rare sensibilité ; chez lui tout gît dans l'impression ; sa pensée marche entraînant la main.... » C'est Castagnary qui tient ce langage dans l'*Artiste* où il exalte le refusé glorieux de 1863. Dix années plus tard, le justicier pourra encore opposer sa sympathie lucide à l'aveuglement partial des jurys : Jongkind est de nouveau parmi les proscrits. Il faut lire, dans les lettres adressées à son ami Detrimont, comment le bon peintre se révolte sous l'affront et comment sa tristesse doucement s'épanche. Le voici bientôt vieux. Depuis 1846, il expose et peint sans relâche, s'efforçant de conduire le paysage vers l'analyse et la notation des phénomènes lumineux ; les aspects grandioses ou intimes de la nature l'émerveillent et du soir au matin, il la reproduit sans littérature mais non

sans émotion avec la naïveté chaleureuse de son âme simple, tendre et sauvage. On ne le comprend guère pourtant. Seul l'élite devine en lui l'initiateur de l'impressionnisme. Philippe Burty le loue sans réserve. Dans le journal des Goncourt, le peintre n'est pas traité avec une moindre estime. Tout d'abord le 4 mai 1871, lors d'une visite qui fournit prétexte à un portrait caractéristique de l'homme et à une curieuse appréciation de ses travaux du moment.

« J'ai été un des premiers à goûter l'artiste, dit Edmond de Goncourt, mais je ne connais pas le bonhomme. Figurez-vous un grand diable de blond, aux yeux bleus, du bleu de la faïence de Delft, à la bouche aux coins tombants, peignant en gilet de tricot et coiffé d'un chapeau de marin hollandais. Il a, sur son chevalet, un tableau de la banlieue de Paris avec une berge glaiseuse d'un tripotis délicieux. Il nous fait voir des esquisses des rues de Paris, du quartier Mouffetard, des abords de Saint-Médard où l'enchantement des couleurs grises et barboteuses du plâtre de Paris semble avoir été surpris par un magicien dans un rayonnement aqueux. » — Mais où Edmond de Goncourt témoigne de la compréhension la plus pénétrante et la mieux avertie, c'est lorsqu'il énonce, à propos du salon de 1882, cet axiome destiné à servir d'épigraphe à toutes les biographies à venir : — « Une chose me frappe, c'est l'influence de Jong-

kind. Tout le paysage qui a une valeur à l'heure qu'il est, descend de ce peintre, lui emprunte ses ciels, ses atmosphères, ses terrains. Cela saute aux yeux et n'est dit par personne. »

« Cette suprématie, chacun l'allait bientôt reconnaître et proclamer à l'envi. Quand la mort eut mis un terme à la carrière de Jongkind, les yeux les plus hostiles soudain se dessillèrent; l'indépendance des allures, la hardiesse et la nouveauté du métier cessèrent d'être imputées à grief. Les critiques après décès relatèrent plus ou moins exactement cette existence assez simple pour n'avoir pas d'histoire, non point heureuse cependant...

« Mieux que toutes les récriminations tardives, l'œuvre de Jongkind s'est chargée de le venger des iniquités subies. »

Voici les lettres de Jongkind :

17 Septembre 1862.

Mon bon ami Boudin,

Je reçois à l'instant votre petit mot comme quoi vous pensez à moi d'amitié et que vous avez voulu vous intéresser à nous pour le cas où nous irions nous installer à Trouville.

Je vous dirai que nous avons été retenus au Hâvre jusqu'à présent, et, pendant ce temps-là je me suis occupé toujours à faire des études à Sainte-Adresse.

Vous comprenez bien qu'il faut aimer la nature pour la regarder toujours avec plaisir, curieuse et intéressante, pour la rendre, même faible, en tableaux.

La peinture est bien difficile, et comme vous observez bien de ne vouloir pas trop embrasser en même temps. C'est absolument comme si je vous disais de courir deux lièvres. Mais, décidément l'intention sérieuse c'est de venir vous voir un de ces jours ; nous avons pour ainsi dire abandonné l'intention de venir à Trouville pour quelque temps.

D'abord, le temps de notre vacance est presque fini, et puis, comme je souffre toujours et que la chambre au Hâvre et ce qui m'entoure sont sains, bons et tranquilles, c'est pour cette raison que je voudrais finir pour cette saison notre époque au Hâvre.

Ainsi donc, un de ces jours je serai heureux de vous revoir.

En attendant, recevez mes salutations sincères.

A vous d'amitié.

JONGKIND.

Le Hâvre, 17 septembre, 1862

12, Place Louis-Philippe

Paris, 3 décembre 1862.

Mon bon ami Boudin,

Votre lettre du... novembre 1862 m'a fait plaisir d'apprendre votre

bonne santé, d'avoir l'idée de venir à Paris et d'avoir pensé à moi de bon souvenir. Je m'empresse donc aussi de vous faire réponse.

Quand je verrai M. Isabey, je lui présenterai vos compliments. Je crois qu'il est toujours souffrant, mais qu'il travaille cependant toujours.

Jusqu'à présent, je ne sais pas moi-même à quelle date l'ouverture de l'exposition prochaine de Paris.

En ce qui regarde les affaires, je n'entends que des plaintes. Cependant, on espère que les affaires reprendront. J'ai placé quelques tableaux dont l'argent n'est pas encore rentré.

Enfin, je serai content de vous voir quand vous viendrez à Paris.

C'est toujours bon, dans cette ville universelle, de prendre des renseignements et de se fortifier. Pour cela, je vous trouve fort heureux dans ce beau pays, où il y a tant à peindre et où l'on peut vivre si tranquillement.

Je vous remercie de vos compliments sur l'ouvrage de mes eaux-fortes. Je regrette que M. Le Bas n'ait pas encore placé mon petit tableau. Il n'a pas dû montrer ce tableau à tout le monde, au premier venu.

Je suppose qu'il n'en est pas volé et qu'il en trouvera une place honorable.

Je connais tous les artistes hollandais dont M. Casinelli vous a parlé.

Maintenant, je vous dirai que je regarde votre lettre comme un article de grande poésie et de rêverie; que vous n'avez pas encore trouvé le secret de bien des choses en vous promenant avec un mor-

ceau de pain sec. Je vous engage d'embrasser le positif de ce que l'on voit et d'en comprendre la vérité philosophique.

Il me reste à vous dire que j'ai conservé un bon souvenir de notre séjour au Hâvre et de votre accueil d'ami à Trouville et à Honfleur.

Je désire que vous receviez celle-ci en bonne santé et que vous trouviez la paix en faisant de la peinture avec amour.

Je serai heureux d'avoir toujours de vos nouvélles.

En attendant le plaisir de vous voir, votre ami,

JONGKIND.

9, rue de Chevreuse
au coin du Boulevard Montparnasse.

Depuis 1857, Jongkind vendait ses tableaux à un petit marchand de la rue Mogador, qu'on appelait le père Martin.

C'était un ancien ouvrier sans instruction, sans fortune, mais plein de finesse et de goût.

Il avait un des premiers deviné en Jongkind un grand artiste.

Jongkind lui écrivait de Rotterdam à la date du 21 juillet 1857 :

Mon bon Martin,

Je vous envoie aujourd'hui un tableau représentant une marine. C'est en même temps un souvenir du vieux port à Rotterdam. La

construction de cette maison ou monument est démolie depuis six à huit mois. Enfin, j'ai fait mon possible pour en faire un tableau et je serais bien heureux que vous le trouviez bien ; aussi je vous prie, aussitôt que vous aurez reçu le tableau, de m'écrire la réception.

J'ai eu aussi une lettre de mon noble ami. Il a été malade, mais heureusement, aujourd'hui il est bien portant. Les derniers tableaux que je vous ai envoyés, il ne les a pas vus, mais il m'encourage, comme je l'ai fait, à vous envoyer des tableaux.

Voyez donc, mon bon Martin, que vous êtes mon trésor, mon aide, mon espérance, et que je me trouve satisfait et doublement satisfait de recevoir de vos nouvelles et de voir que vous êtes content de ce que je vous envoie.

S'il plait à Dieu, je vous reverrai, et mes amis, et la belle France. A bientôt ! En attendant, mon bon Martin, envoyez-moi de l'argent. Et, comme nous avons réglé nos comptes à raison de 175 francs chaque tableau, je vous prie de m'envoyer 200 francs maintenant. Pour le surplus de 25 francs que je vous dois, nous arrangerons cela quand je serai près de vous.

Mes compliments à Madame.

Qu'on tienne la grille chaude pour une côtelette et la bouteille tout près pour boire du vieux Médoc de Bercy !

Faites connaître mes sentiments d'amitié à tous les amis.

Je me rappelle aussi, comme toujours, à votre bon souvenir et je suis tout à vous.

Votre ami.

JONGKIND.

Kruyskade myh 15 N° 235.

IX

Le père Martin était une physionomie curieuse, comme l'atteste la lettre suivante qu'il écrivait à Eugène Boudin, le 19 décembre 1887 :

Mon cher Boudin,

Je voulais aller chez vous ce matin, mais la neige m'a pris en route et je suis revenu mouillé comme un barbet.

Voilà ce qui motivait ma visite, en dehors du plaisir de vous serrer la main.

Il y a quelques jours, le matin, en mon absence, le commissaire de police est venu avec son aide, M. (........) qui a désigné la toile de Corot que vous aviez regardée et que vous avez dû copier chez le maître. Je ne sais qui a motivé cette action. Je crois que les brochets veulent manger le fretin. Lépine a vu cette toile chez Corot, son maître, et va me remettre une attestation.

Je suis en train d'établir mon honorabilité. Après quarante ans d'un commerce honnête, être obligé d'établir que l'on n'est pas un filou, c'est raide, comme disait ce pauvre Malinet.

J'ai écrit à M. Doria et à tous les clients dont le nom a quelque importance. M. Anatole de la Forge vient de m'envoyer une lettre que beaucoup de ces gredins seraient fiers d'avoir. Ainsi, cher ami, vous voyez ce que vous avez à faire dans mon intérêt comme dans

celui de la vérité. Je serais bien aise, en allant trouver M. Atthalin, non pas de lui prouver que je ne peux pas me tromper, mais que je suis incapable de vendre une toile que je ne croirais pas du maître.

Mon cher Boudin, M. Corot a peint pendant plus de cinquante-cinq ans; il a fait sans doute plus de quatre à cinq mille peintures, ce qui ne veut pas dire que tout cela soit des chefs-d'œuvre, puisqu'il a été longtemps qu'il n'était pas accepté pour le prix des cadres. Si tout cela avait été des merveilles, cela rendrait la génération encore plus bête qu'elle n'est, et cela n'est déjà pas mal.

Je vous serre la main d'amitié.

MARTIN.

X

Le 14 janvier 1863, Eugène Boudin se marie, au Hâvre, avec Marie-Anne Guédès, qui lui apporte en dot une somme de 2.000 francs. Quelques mois plus tard il a la douleur de perdre son père. A ce sujet, Jongkind lui a écrit la lettre suivante :

Paris, 6 juin 1863.

Mon bon ami Boudin,

J'ai bien souvent pensé à mon voyage de l'année passée et à tant

de preuves de bonne amitié lorsque j'ai fait votre connaissance à Honfleur et à Trouville.

Enfin, je vous prie de vouloir bien accepter l'assurance que je suis sensible à la lettre que vous m'avez envoyée le 3 juin 1863 et je vous prie, en même temps, d'accepter l'assurance que je prends part à la perte douloureuse de votre bon père, que je me rappelle encore très bien. Ce brave homme m'a reçu de bonne amitié et m'a raconté ses souvenirs de Hollande.

Mon bon ami Boudin, il faut prier Dieu, la grande consolation et aide, pour la paix de l'âme de votre bon père. Vous savez aussi bien que moi ce que la religion nous apprend.

Ayez aussi la bonté de dire mes respects à votre bonne mère et à tous vos parents.

Je n'ai pas beaucoup à ajouter à celle-ci. Il serait bien possible que je vienne cette année au Hâvre. Je serai heureux d'aller vous voir.

Je travaille toujours. Mes tableaux sont parmi les refusés et j'ai du succès.

J'ai vu votre tableau ; il est assez bien placé et est très bon.

Pour le reste, je souffre toujours et il faut du temps et du repos pour me rétablir. J'espère le mieux.

Je finis pour aujourd'hui de vous écrire.

Veuillez recevoir mes salutations et mes souhaits pour vous et pour Madame Marianne.

Je me recommande à votre bon souvenir et à votre bonne amitié.

Tout à vous,

JONGKIND.

9, rue de Chevreuse.

Au mois d'août de cette même année 1863, Jongkind revient à Honfleur et voici, à ce sujet, les lettres qu'il écrit à son ami Eugène Boudin qui était à ce moment à Trouville.

Paris, 13 août 1863.

Mon bon ami Boudin,

Jusqu'à présent, j'ai attendu pour vous écrire. Il y a plusieurs causes; entre autres, un déménagement.

J'ai pris un troisième étage dans la même maison, où vous étiez venu me voir.

Suivant votre lettre, j'ai fait retirer votre tableau du Salon — « *Le Port de Honfleur* » — il est chez moi et à votre disposition.

Mais, la principale raison pour laquelle je vous écris aujourd'hui, c'est que Madame Fesser et moi nous voulons faire le voyage de Normandie, et, après réflexion, nous installer pour six semaines ou deux mois à Honfleur.

Ma position financière n'est pas brillante. Mais, pour être tranquille et faire quelques études et pour voir la mer et la belle nature, je serais heureux de trouver à Honfleur une ou deux chambres convenables et pas cher. Enfin, vous connaissez cet endroit et je vous prie de vouloir bien, par retour de poste, m'envoyer, si vous pouvez, quelque adresse de bourgeois où nous serons bien.

Vous savez probablement par expérience quand on descend à l'hôtel ou à l'auberge, que tout revient trop cher, tandis que madame Fesser et moi nous ferons notre cuisine.

Mon bon Boudin, si je peux arranger mes affaires d'après mes désirs, je compte alors sur le plaisir de vous revoir bientôt.

Dans tous les cas, ayez la bonté de m'écrire aussitôt que possible.

En attendant, je vous envoie le souhait le plus heureux pour vous et pour Madame Marianne.

Votre ami.

JONGKIND.

9, rue de Chevreuse.

Samedi, 5 septembre 1863.

Mon bon ami Boudin,

Voilà déjà une dizaine de jours que nous sommes à Honfleur et que je remets chaque jour de vous donner de mes nouvelles.

D'abord, je vous dirai que j'ai reçu votre bonne lettre, il y a à peu près un mois, avec les adresses de vos amis à Honfleur. Je vous remercie aussi pour la réponse que vous aviez envoyée sur la mienne.

J'ai vu M. Dubourg; il a été fort honnête pour nous. J'ai voulu voir M. Hamelin, mais il était toujours sorti.

Enfin, le principal c'est que Madame Fesser et moi nous sommes de retour en Normandie et installés à Honfleur, rue du Puits, N° 31. Nous sommes bien logés. Votre ancienne maison de l'année passée était occupée.

Avec tout cela j'ai pensé et parlé d'aller vous voir, mais avant tout

prendre bien ses mesures. Je veux dire, mon intention est d'aller au Hâvre un matin, par le bateau et loger la nuit dans notre chambre de l'année passée, et le lendemain matin partir pour Trouville, de façon à pouvoir revenir le soir, en se promenant, à Honfleur.

Cette année, c'est encore la même histoire que l'année passée ; faute d'argent je me trouve obligé, sur la moindre dépense, de faire mes calculs et réflexions.

En attendant, j'ai dessiné quelques bateaux et quelques croquis sur Honfleur.

Je tâcherai de mettre mon talent en pratique et je serais fort heureux de pouvoir placer mes tableaux ici pendant mon séjour.

Dans tous les cas, je ne tarderai pas à aller vous voir et Madame Marianne.

Je vous prie de prendre l'assurance que je serai bien heureux de vous voir et de causer de beaux-arts, etc.., etc.., etc.

Recevez ainsi les souhaits les plus heureux de votre ami.

JONGKIND.
31, rue du Puits
à Honfleur.

1er octobre 1863.

Mon cher Boudin,

J'ai reçu votre lettre du 23 septembre et je vous écris pour vous donner quelques réponses.

Le temps est tellement contraire que nous avions eu le projet d'aller vous voir d'aujourd'hui à demain, et puis chaque fois nous étions retenus par la pluie.

Enfin, la décision de Madame Fesser et de moi est de quitter Honfleur dans huit jours, pour être de retour à Paris le 8 Octobre.

Mais, avant de partir, il faut espérer que le temps se remettra encore pour quelques jours et que nous viendrons vous voir avant notre départ d'Honfleur.

Je vous dirai que les pluies et les vents m'ont beaucoup dérangé de pouvoir peindre et travailler d'après nature. Ensuite, pour profiter avec succès de mes études d'après nature, il m'aurait fallu au moins deux mois de plus.

J'espère pouvoir m'arranger pour l'année prochaine et être plus heureux ; je veux dire de venir plus tôt et de rester plus longtemps.

En attendant, je vous remercie pour toutes les preuves de bonne amitié jusqu'à l'avantage de vous revoir.

Je vous prie de recevoir mes souhaits les plus heureux ainsi que mes salutations sincères pour Madame Marianne.

Votre ami,

JONGKIND.

Honfleur, 1er octobre 1863.

31, rue du Puits.

En 1864, Boudin est encore à Trouville.

Au mois d'août Jongkind revient à Honfleur. Claude Monet est à Honfleur également. Il habite chez la mère

Toutain, à la ferme Saint-Siméon. Tous deux correspondent avec Boudin.

Le 6 août 1864, Jongkind lui écrit :

Paris, 6 août 1864.

Mon bon Boudin,

Votre lettre du 25 juillet m'est bien arrivée et il m'a fait plaisir d'avoir de vos nouvelles et de voir que vous pensez à moi de bonne amitié.

Je vous écris donc pour vous remercier de tous vos bons souvenirs et je vous dirai pourquoi j'ai tardé à vous écrire : à cause de l'incertitude où je suis du côté où je dois diriger mes pas.

Aussi, c'est par expérience que j'ose vous dire que je désire de préférence retourner au Hâvre ou à Honfleur. D'ailleurs, je connais déjà cet endroit et alors je reverrai avec plus de raison et plus sincère la nature que j'aime à peindre.

Si j'étais rentier, je trouve Honfleur un pays admirable, aussi pour y vivre ; j'aime beaucoup le cidre et le bon pain de Normandie.

Voilà donc une raison bien établie ; mais Madame Fesser pense à aller voir sa mère, et moi-même j'avais l'intention d'aller en Belgique voir Bruxelles où j'ai quelques amis, passer par Anvers, et revoir mon pays natal.

Seulement, ce voyage est très coûteux et, si ce n'est pas pour rester, assez fatigant ; aussi pour exécuter ce dessein, je crois qu'il

faut attendre un meilleur moment et que je trouve là-bas, en même temps, quelques travaux. Bien entendu que c'est ma seule ressource d'existence.

Je ne peux vous donner aujourd'hui aucun résultat définitif de toutes mes pensées, mais je vous écris tout de même et aussitôt que je serai au Hâvre ou à Honfleur, je vous le ferai savoir.

Suivant votre lettre, je vois avec regret que Marianne est malade, mais j'espère que le bon air de Trouville et la tranquillité de la campagne feront leur effet prompt et heureux pour qu'elle soit bientôt rétablie, avec l'espoir de nous revoir.

Madame Fesser est bien portante et a toujours beaucoup de bontés pour moi. Il faut savoir que j'étais engagé et invité d'aller faire quelques tableaux, mais elle ne pourrait pas m'accompagner et pour cette raison je suis resté à Paris parce qu'il me faut toujours beaucoup de ménagements, etc.

Mon bon Boudin, recevez l'assurance que je serai bien content de vous revoir avec Marianne.

Nous nous promènerons ensemble, et nous mangerons ensemble, et nous boirons ensemble de bon cidre et de bons morceaux.

Si je ne viens pas, je vous écrirai plus tard et je vous prie de me donner de vos nouvelles.

Recevez mes meilleurs souhaits de toute amitié.

JONGKIND.

9, rue de Chevreuse.

Cependant, Jongkind se décide à quitter Paris et à

revenir à Honfleur, ainsi qu'en témoigne cette lettre au sculpteur Prouha.

Depuis huit jours que j'ai quitté Paris et me voilà à Honfleur, le pays que j'ai revu comme toujours avec un nouveau plaisir. C'est un petit port de mer où il y a toujours dix ou vingt navires de toutes nations, sans compter des bateaux marchands et de pêche du pays même. Je vous dis cela comme très intéressant pour mes études.

J'ai pris déjà quelques bains de mer et je bois beaucoup de cidre comme un vieux normand.

Mon bon Prouha, Madame Fesser est toujours avec moi et est heureuse de se trouver dans ce joli port de mer ; enfin, elle vous invite, comme moi, de venir nous voir. Pour nous, nous avons trouvé une grande chambre où nous faisons notre café au lait et notre déjeuner dinatoire à midi ou une heure, suivant mes travaux et mes bains de mer.

En attendant si vous venez, nous avons logé à l'hôtel : Aux Armes de France, rue Haute près le port et fort bien, à Honfleur. Nous vous engageons de prendre le chemin de fer pour Rouen et là le bateau à vapeur *le Furet* pour le Hâvre. Il y a tous les deux jours un départ, bien entendu un pour l'aller et un pour le retour, et, en passant, il s'arrête à Honfleur. Dans tous les cas, je serai heureux d'avoir de vos nouvelles.

Recevez aussi mes meilleurs souhaits aussi de Madame Fesser et pour votre frère et belle-sœur.

JONGKIND.

45, rue du Dauphin, chez M. Boucher,
à Honfleur, (Calvados).

De son côté, Claude Monet écrivait de Honfleur, le 13 septembre 1864, à Eugène Boudin :

Mon cher Boudin,

J'ai bien reçu votre aimable lettre, mais à mon grand regret, il m'a été tout à fait impossible de venir à Villerville. J'avais ici des personnes à promener.

Quant à Jongkind, il me charge de vous faire ses amitiés.

Madame Fesser était assez fatiguée et le temps qu'il faisait samedi les a complètement empêchés de venir vous voir. J'espère que nous pourrons faire cette petite partie encore une fois avant mon départ de Saint-Siméon.

J'ai fait votre commission auprès de Madame Toutain. Elle doit venir elle-même très prochainement à Trouville et vous conduira sa fille.

En attendant le plaisir de vous voir, je vous serre la main de tout cœur, ainsi qu'à votre bien aimable femme.

Bien à vous.

CLAUDE MONET.

Puis c'est Ribot qui, le 3 octobre 1864, regrette de n'avoir pu se rendre à Trouville auprès d'Eugène Boudin et lui demande de venir à Paris :

Colombes (Seine), le 3 octobre 1864.

Mon cher Boudin,

La plus grande satisfaction que vous ayez pu nous procurer est celle du rétablissement de votre dame.

Toute ma famille s'inquiétait de sa santé et tous ici avons été très heureux d'apprendre que son indisposition n'avait point de suite.

Je n'ai point été en voyage cette année et je suis un peu contrarié de n'avoir point profité de l'offre que vous m'avez faite d'aller passer quelques jours à Trouville.

Si j'en juge par le vent qu'il fait ici, la mer doit être bien tourmentée et ses aspects doivent être bien étonnants.

Que ne suis-je près de vous ?

Rozier a dû vous écrire.

Viendrez-vous cette année à Paris ?

On dit que Troyon sort de sa maison de santé et est en bonne voie de guérison. Je ne sais si je dois y croire.

Dites bien à Madame Boudin de recevoir toutes nos amitiés et principalement celles de ma femme qui serait bien heureuse de pouvoir l'embrasser.

Au revoir, mon cher Boudin, je suis bien à vous d'amitié.

T. RIBOT.

Claude Monet écrit à son tour à Boudin :

Mon cher Boudin,

Je suis encore à Honfleur. J'ai décidément beaucoup de peine à

quitter. Du reste c'est si beau à présent qu'il faut profiter. Aussi, je me suis mis en rage afin de faire d'énormes progrès avant de rentrer à Paris. Je suis tout seul à présent, et franchement je n'en travaille que mieux. Ce bon Jongkind est parti il y a environ trois semaines.

. . . .

. . . .

Je serais déjà venu vous voir si ce n'est ma nouvelle ardeur de travail. Mais au premier jour, le temps me forcera bien de cesser, et j'irai passer une journée avec vous avant de partir pour Paris.

Je suis allé passer quelques jours au Hâvre. J'avais à faire deux panneaux chez M. Gaudibert, Gautier lui en a fait quatre ou cinq aussi, et M. Gaudibert m'a chargé de vous prier, lorsque vous irez au Hâvre, de passer chez lui. Il serait bien aise que vous lui fassiez un ou deux panneaux, je crois.

En hâte, mon cher ami, je vous serre la main de tout cœur.

CLAUDE MONET.

Mes amitiés à votre femme, s. v. p. Comment diable faites-vous, à présent qu'il n'y a plus de petites dames sur la plage?

De son côté Courbet était venu à Deauville au châlet Choiseul et il avait écrit :

Mon cher Boudin,

Sur le désir de M. de Choiseul, je vous invite à dîner ainsi que votre dame, pour demain mercredi à 6 heures du soir. J'ai déjà invité

M. Monet et sa dame qui m'ont promis, hier soir, au Casino. Je ne doute pas que vous nous fassiez le plaisir d'accepter.

Tout à vous.

G. COURBET.

Châlet Choiseul.

Prenez Monet en venant et venez tous quatre, surtout. Je vous attends sans manquer.

Nous avons laissé Claude Monet à la ferme Saint-Siméon.

Cette ferme était comme le Barbizon de la côte normande.

« Avec Alexandre Dumas, Alphonse Karr, Charles Deslys, raconte M. Jehan Soudan de Pierrefitte dans le *Petit Normand* du 8 juillet 1900, une avant-garde de porteurs de palettes partit à la découverte des pâturages et des falaises de la Normandie.

« Sur la route de Villerville, Eugène Boudin la rencontra et avec elle, Jules Dupré, Camille Flers. Il ramena tout le monde à Saint-Siméon chez la mère Toutain boire du cidre et peindre.

« Duez, Butin, Dantan, tout un bataillon de glorieux, passèrent par cette école de plein air, où ils oublièrent la serre chaude de l'École des Beaux-Arts.



CHEZ LA MÈRE TOUTAIN

(à Saint-Siméon)

« Blottie sous la Côte de Grâce, au penchant de la falaise, la ferme, aux toits de chaume fut une académie peu solennelle d'où est sortie tout simplement la moderne école des impressionnistes. Un des derniers venus, André Gill, le caricaturiste de la *Lune* et de l'*Éclipse* y avait peint sur un large panneau une enseigne curieuse ; les armes parlantes de l'hostellerie. En plein air dans l'herbe grasse de la cour normande, sous les pommiers, en face l'horizon de mer, vers le Hâvre, un fourneau flambe, attendant le rôti. Le cordon bleu, honfleuraise accorte, coëffe du crû, « cotillon court et soulier plat » brandit la casserole de cuivre rouge, énorme. Et d'eux-mêmes, une oie emplumée, un rouge poisson en écailles, un lapin à poil roux, y sautent joyeusement, volontaires de la cuisine d'une si aimable personne. A ses pieds un canard attend, le bec en avant, tandis que sur un plat de vieux Rouen, Saint-Siméon, vierge et martyr, sent trognonner son pif d'ivrogne, à la vue d'un flacon de vin, au capuchon respectable. Cette amusante peinture qui servit d'enseigne au *Salon Normand* de 1894 au Casino de Trouville et au *Salon Normand* du *Vieux Honfleur* est dans la collection si curieuse de l'amateur honfleurais, M. D. Louveau.

« La ferme Saint-Siméon était admirablement située, en un point stratégique de l'art normand, dans la pleine

nature agreste et marine de la baie de Seine, aux portes d'une vieille cité historique où la race honfleuraise continue son rêve d'aventures, non plus en impossibles courses d'écumeurs de mer, mais en fantaisies de peintres. »

Dans une lettre écrite à M. Soudan de Pierrefitte, Boudin a lui-même raconté ses souvenirs de la ferme Saint-Siméon :

Deauville, 25 octobre, 1896.

Mon cher maître ès plume,

Je trouve, à mon retour d'une grande excursion à Dieppe, certain numéro de votre *admirable* journal, le *Petit Normand.*

Grâce à vous, j'ai revu et reparcouru ma petite ville natale, où j'ai passé naguère des années peu fortunées, c'est vrai, mais de ces années de jeunesse où l'espérance tenait lieu de sac.

On avait, alors, la vision d'un avenir meilleur; mais tout de même, depuis mes premières études à Saint-Siméon, chez cette bonne mère Toutain, où j'ai été le premier pensionnaire!... pension à 40 francs par mois, nourri et couché, j'ai mangé beaucoup de vache enragée, en attendant le succès, venu si tard.

Oh Saint-Siméon! Il y aurait une belle « légende » — comme vous le dites — à écrire sur cette hostellerie. Écrivez-là donc, mon cher maître.

Que de gens y ont passé, et des célèbres, à ma suite. Un ou deux

sont encore existants, Français que j'y conduisis un jour en compagnie de Gustave Mathieu, mon vieil ami le poète... et qui y fit, depuis, un assez long séjour avec son copain le père Achard... Le maître des maîtres, Harpignies. Ce bon père Achard, ne sachant pas faire un ciel, disait que cet élément n'existait pas.

Je lui ai fait bien des misères, dans cet âge ou l'on gamine encore, malgré la misère, mais il s'en consolait devant un bol de *flip* chaud. Vous connaissez le flip au cidre doux, je m'en doute.

Français tient bon encore... Mais Courbet lui, prétendait avec Schaunard, son compagnon, que le cidre n'était bon qu'à se laver les mains, et il s'endormit après un copieux déjeuner arrosé par le petit tonneau du père Toutain.

J'y menai, un jour encore, Troyon et Van Marck déjeuner au cidre... Ils sont morts, le maître tristement et prématurément... l'élève, lui, avait eu le temps de faire sa récolte... J'allais oublier de citer Claude Monet, mon élève.

J'ai fait là, de fortes parties de quilles avec Diaz, un bon encore, qui savait lancer une boule avec un bras énergique, et vous abattait les quilles prestement. M'en a-t-il gagné des parties ! Encore un glorieux !

Il en est passé bien d'autres, moins illustres peut-être, comme Gautier Amand, Ménard, Rémy et Mathon, qui dans ses loisirs avait tracé, dans une petite salle, au bout de la maison, un morceau du *Jugement dernier* de Michel Ange, *en écorchés*. On nommait cela la *chambre des enfers*, c'était horrible.

Le fils Toutain, un colosse, y est mort, dans un accès de *delirium tremens*, affolé par ces bonhommes, écorchés et pantelants...

Plus tard, la mère Toutain fit passer un badigeon sur ces fresques sanglantes.

Je ne parle pas des derniers occupants, comme André Gill, et ce bon Cals... Je vois encore l'amusante pochade de Cals, représentant *Rose dans l'exercice de ses fonctions*, la servante de l'hostellerie de Saint-Siméon, portant au réveil de notre atelier, tous les vases nocturnes de la tribu des peintres, une pyramide de poteries, appuyée sur les deux mains aux doigts rouges de la servante, et montant en colonne... gauloise, jusque sous un nez qui se détournait, offensé...

Mais, tous ces souvenirs joyeux sont effacés... Néanmoins, j'y ai vu, il y a quelque quarante ans, de glorieuses kermesses, alors qu'on était encore dans le peuple des marins, et qu'on dansait, après son pot de cidre vidé — quand il coûtait six sous le pot !...

...Je vois avec plaisir que votre enthousiasme tenace parvient à réchauffer les indifférences locales, et que vous avez fini par grouper quelques moins timides, avec l'ami Louveau, dans l'œuvre de réunir ce qu'on peut sauver encore des « souvenirs » de notre vieille ville de Honfleur. Bravo ! Bravo !

Vous avez raison. Il est très possible de former, dès à présent, un petit « Musée des peintres Honfleurais ».

On devrait, avant tout, rechercher quelques peintures d'Hamelin que vous ne paraissez pas estimer, ni mettre au rang qu'il mérite... C'est pourtant le premier de nous tous. Il a laissé des petites merveilles de peinture, des portraits surtout... J'en conserve deux. Si vous obtenez qu'on nous fasse une *salle des peintres Honfleurais*, ces deux toiles d'Hamelin en seront les perles.

Il serait possible à quelqu'un d'actif et de dévoué, comme vous

en savez faire surgir, de trouver, à Honfleur, un certain nombre de portraits, car Hamelin en a fait beaucoup, — *à l'œil* encore ! — et je suis bien sûr que peu de gens, à Honfleur, en comprennent le mérite... Il a fait aussi d'admirables dessins, comparables à ceux d'Ingres, son maître ! Et le brave et honnête homme que c'était. Quel artiste !

Un autre brave homme, un autre peintre, un autre artiste : Dubourg, méconnu, trop peu admiré.

Vous pouvez, cher ami, vous qui tenez une plume bien taillée, faire beaucoup pour notre vieille cité, trop abandonnée à son sort de pays envasé — et qui ne voit pas couler le pactole comme sa voisine Trouville — mais qui a, pour se consoler, ce passé historique — dont vous, si généreusement, vous vous efforcez de réveiller les beaux souvenirs oubliés — et qui peut être fière d'un certain nombre de ses enfants,

Je conserverai votre journal, mon cher maître, votre journal si débordant de nobles pensées artistiques, de beaux rêves pour mon coin de pays. Votre *Petit Normand*, il me remet en mémoire cent choses oubliées dont vous avez l'amour, avec moi.

Il me reporte aux années lointaines où j'habitais mon pavillon « ensorcelé » des trente-six marches, rue de l'Homme-de-Bois. — Il « y revenait » et, pour cela, le prix du « loyer » en était permis à ma pauvre bourse plate.

J'ai eu là, pour visiteurs, bien des morts illustres... J'y reçus Courbet et Schaunard de la « Vie de Bohème ». — J'y « régalais » Baudelaire de la vue de mes ciels au pastel... Mathieu m'y lut ses *Symphonies*. Troyon y passa bien des heures, Français aussi. Isabey

qui était mon voisin, m'y donna ses encouragements, et le grand Jongkind, un fameux aussi, celui-là, y vint bien des fois se griser de la vue de la baie de Seine, de nos intimes causeries et de notre bon cidre normand.

Pauvre petit pavillon, j'y ai passé des jours peu *argentés !*

. . . .

J'ai vu dans " l'atelier " de Saint-Siméon, Karl Daubigny joûter de vitesse avec le peintre russe Bogoluboff, pour peindre un " morceau ". Je pris la montre : Le maître français couvrit sa toile en 6 minutes ; mais le russe arriva bon premier, avec un panneau sur une porte — en 4 minutes.

Toutes mes amitiés,

E. BOUDIN.

XI

A ce moment, Boudin, sur les conseils d'Eugène Isabey, faisait à Trouville ce qu'il a appelé des scènes de plage.

Isabey lui avait dit qu'il y avait là une société élégante qui ferait bon accueil à des tableaux représentant les réunions de baigneurs au Casino, aux Courses, aux Régates, etc.

Il fit un grand tableau intitulé : *La Plage de Trouville*, qu'il envoya à Paris au Salon de 1864.



LA PLAGE DE TROUVILLE

1864



Il représenta également l'inauguration du Casino de Deauville avec, au premier plan, trois reines de la mode de cette époque, madame de Metternich, madame de Galliffet et madame de Pourtalès. Les Régates de Trouville, les Courses à Deauville furent également le sujet de deux importantes toiles.

Mais personne n'y fit attention, et Boudin fut tellement découragé qu'il enleva les toiles de leurs châssis pour utiliser à nouveau les bois. Il roula ensuite les toiles qui, trente ans plus tard, furent retrouvées au fond d'une armoire.

Remontées avec soin par un habile rentoileur du quai des Grands-Augustins, elles ont été remarquées à l'Exposition qui eut lieu après le décès d'Eugène Boudin, à l'École des Beaux-Arts.

« M. Boudin, dira plus tard M. Castagnary, a inventé un genre de marines qui lui appartient en propre et qui consiste à peindre avec la plage, tout ce beau monde exotique que la haute vie rassemble dans nos villes d'eaux. C'est vu de loin, mais que de finesse et de vivacité dans ces figurines qui, debout ou assises, s'agitent sur le sable! Comme elles sont bien dans leur milieu pittoresque et comme l'ensemble fait tableau ! Le ciel roule ses nuages, le flot monte en grondant, la brise qui souffle taquine les volants et les jupes. C'est l'océan et on en respire presque le parfum salé. »

Déjà, dans son Salon de 1868, M. Castagnary avait écrit :

« Et les marines de M. Boudin, vous trouverez peut-être qu'elles ne sont pas assez faites, que le dessin en est un peu lâché? Oui, si vous mettez le nez dessus pour les voir ; non, si vous regardez du point d'optique. Comme elles sont fines et justes de ton, comme tous ces petits personnages vivent et s'agitent dans l'air ambiant ! Ce sont des effets comme vous en voyez constamment sur nos côtes norman-

des. Rien n'est plus vivement senti, ni rendu d'une façon plus pittoresque ; et puis c'est original. M. Boudin est le seul qui traite ainsi la marine, ou pour employer l'expression meilleure de Courbet, le paysage de mer. Il s'y est taillé un petit domaine charmant d'où personne ne le délogera. »

Fidèle à notre artiste, M. Castagnary revient encore à lui, et dans son Salon de 1870 il parle de ces plages élégantes que chaque saison d'été vient couvrir d'oisifs et dont Eugène Boudin peint les effets pittoresques avec un humour et un entrain qui ne tarissent pas.

De son côté Ernest Chesneau, à l'occasion de l'exposition universelle de 1867, écrivait :

« M. Boudin s'est fait le très spirituel chroniqueur des toilettes féminines aux bains de mer.

« Il a, le premier, compris tout ce qu'il y avait de grâce pittoresque dans ces caprices de la mode qui font gémir les moralistes austères, mais qui réjouissent le peintre et sont une bonne fortune pour son habile pinceau. Personne n'a vu ni rendu, comme M. Boudin, le fourmillement de couleurs de ces toilettes élégantes, le froissement des étoffes au souffle de la mer. »

Malheureusement, le public, qui servait de modèle, ne prenait pas garde à l'œuvre du peintre. Aussi la situation de Boudin était-elle toujours pénible. Voici un fait qui le prouve : Le 12 novembre 1868, il reçut la lettre suivante :

M. G. Rosenlecher, consul de Wurtemberg et de Bade au Hâvre, étant rentré de sa campagne, présente ses civilités bien empressées



à Monsieur E. Boudin, artiste peintre, actuellement à Trouville, et le prie, lors de son retour pour Paris, de vouloir bien venir le voir pour s'entendre avec Madame Rosenlecher, relativement aux peintures à faire pour sa salle à manger, ainsi que cela a été convenu ensemble.

Hâvre, ce 12 novembre 1868.

Il s'agissait de faire au château de Bourdainville, par Yerville, deux panneaux de salle à manger représentant : l'un le printemps, et l'autre l'automne. Boudin écrit à un de ses amis du Hâvre pour le prier d'intervenir auprès de M. Rosenlecher :

14 novembre 1868.

Mon cher ami,

Je reçois de ce cher M. Rosenlecher, un mot par lequel il m'engage à passer chez lui, comme vous le verrez.

Je voudrais bien me dispenser de faire ce voyage, et pour cela, j'ai plusieurs raisons. La première, c'est que je suis on ne peut plus mal culotté et vêtu. Ensuite, la patronne ne veut pas rester seule dans son habitation qu'elle trouve mal close.

Pourtant, ce n'est pas une commande à dédaigner.

Si vous connaissiez un peu M. Rosenlecher, je vous aurais prié de le voir. Ne pourrions-nous pas lui dire que je suis parti pour Paris quelques jours plus tôt et que je suis aux regrets de n'avoir pu présenter mes respects à sa dame et l'entretenir un instant de sa commande.

On pourrait ajouter qu'ayant vu l'emplacement et me rendant compte de la lumière qui doit éclairer les panneaux, il resterait simplement à Madame R... à fixer à peu près les objets qu'elle désire voir figurer dans ces tableaux. Je pourrais, au besoin, lui écrire de Paris un bout de lettre afin de nous mettre en communion d'idées.

Enfin, vous feriez comme pour vous.

Si la course ne vous chagrine pas, faites-moi le plaisir de la faire.

J'attendrai votre avis sur cela, car s'il fallait absolument se fendre du voyage, nous le ferions, dussent mes fesses prendre l'air...

Marianne a pris le rhume et nous allons hâter notre départ, car il fait un froid de chien dans notre habitation et je ne fais plus rien de bon sous cette influence triste et glaciale.

Une bonne poignée de mains, et approuvé d'avance ce que vous ferez et direz.

A vous de cœur.

E. BOUDIN.

XII

Nous arrivons à l'année 1870. C'est l'année de la guerre ! La situation devient encore plus critique.

Voici une lettre que Claude Monet écrit le 9 septembre du Hâvre, à Eugène Boudin alors à Trouville, et qui nous édifie tristement sur leur sort :

Vendredi soir, 9 septembre 1870.

Mon cher ami,

Le bateau part demain samedi pour Morlaix. Il en partira un autre le samedi de l'autre semaine.

N'ayant pas encore réalisé le nécessaire pour en finir à l'hôtel Tivoli, je suis obligé de rester ici, et comme je crains tout de ces gens-là, je vous prie de remettre, aussitôt qu'il vous sera possible, la lettre ci-jointe à ma femme.

Je lui dis de prendre vos conseils s'il lui survenait quelque embarras.

En ce moment, ce n'est pas être indiscret n'est-ce-pas ; du reste si de votre côté vous avez quelques commissions ici, usez de moi.

Je trouve mon père malade de me savoir dans cette position à Trouville. Impossible d'avoir d'argent avant quelques jours. Je ne puis rentrer à l'hôtel sans dénouement et, d'un autre côté, pourvu qu'il n'arrive rien à ma femme. Que de tourments !

Ici on pense presque à la paix, on est moins alarmé. La fuite en Angleterre est complète. Les transatlantiques font le service pour Londres. Deux cents passagers sont restés ce soir sur le quai.

C'est triste à voir.

Je vous charge de la lettre pour ma femme, craignant la curiosité de notre charmant hôtelier. Aussi, ne la remettez qu'à ma femme, mais si tôt que possible, mon cher ami, car elle doit être bien inquiète.

Pardon et merci d'avance.

Tout à vous.

CLAUDE MONET.

Le 9 novembre, Eugène Boudin était encore à Trouville

et il écrivait à un amateur, M. Léon Gauchez, 11, rue du Musée, à Bruxelles :

Trouville-sur-Mer, 9 novembre 1870.

Cher Monsieur,

Je prends la liberté de vous adresser la présente à Bruxelles, bien persuadé que vous n'avez pas été curieux de rester dans Paris assiégé.

Les choses ont tellement empiré chez nous depuis le jour de notre première entrevue, que l'on ne peut guère, hélas! prévoir la fin de cette pénible situation.

Nous allons bien certainement nous voir, moi comme beaucoup d'autres de mes confrères, dans la nécessité de chercher un refuge quelque part où nous puissions vivre de notre art.

Déjà quelques-uns ont dû passer en Angleterre. Il faudra bien se décider à suivre leur exemple, en attendant l'apaisement de la tourmente, car nos ressources s'épuisent. D'un autre côté, l'Angleterre est le pays de l'inconnu pour moi, et sommes-nous d'ailleurs certains d'y trouver un accueil favorable? Il faut pourtant essayer, car notre pays subit une perturbation qui lui ôtera pour longtemps le goût des choses d'art.

Il y a au milieu de tout cela un malheur, c'est que nos finances sont fort bornées, ce qui m'engage à avoir recours à votre obligeance.

Vous m'aviez souscrit un billet de 800 francs, payable à Paris le 10 du présent mois. J'ai confié cet effet à un de mes amis qui l'a,



Eug Boudin pinx. 1867 — Loys Delteil Sc 1906

CAMPOUX
Environs de Brest

naturellement, conservé en portefeuille et le tient à ma disposition. Ce que je voudrais réclamer de votre obligeance, ce serait de vous prier de vouloir bien me faire parvenir le tout ou partie de cette somme, à votre convenance. Je vous en aurai la plus grande obligation dans les circonstances présentes, et vous retournerai le billet en question sous le prochain pli.

Je suis désolé de vous causer un dérangement. Je n'attends rien moins de votre sollicitude. Si j'ai le bonheur que ma lettre vous parvienne prochainement, et que vous vouliez bien prendre la peine de me répondre, je me permettrai de vous demander un conseil sur mon projet de voyage, et, au besoin, une recommandation pour une personne au courant des choses d'art, si, comme je n'en doute pas, vous avez des relations avec Londres.

Malgré la perturbation du pays et des esprits, j'ai pu faire une certaine série d'études sur les côtes du Finistère, études intéressantes si l'on avait le loisir de s'occuper de choses aussi futiles dans un temps de guerre et d'investissement.

Recevez, cher Monsieur, les salutations très empressées de votre tout dévoué

E. BOUDIN,

Rue de l'Isly, à Trouville-sur-Mer.

Sur ces entrefaites, Boudin se décide à partir.

Il s'en va alors à Bruxelles et parcourt le pays en faisant des vues de ports, de marchés, de canaux. Mais les ressour-

ces de l'artiste allaient bientôt s'épuiser. Vollon, qu'il avait retrouvé, se demandait avec lui comment ils allaient vivre et ils commençaient à parler de vendre leurs ustensiles d'atelier, quand un jour Madame Boudin, en allant au marché, rencontra un monsieur inconnu d'elle, qui lui demanda si elle connaissait l'adresse à Bruxelles d'un peintre français du nom de Boudin. — Vous ne pouvez mieux tomber, lui répondit-elle. Je suis sa femme et je vais vous conduire auprès de lui.

Ce personnage inconnu était M. Stéphen Bourgeois, marchand de tableaux, celui-là même qui découvrit plus tard le fameux Rembrandt du Pecq.

Conduit auprès de Boudin et de Vollon, il leur demanda s'ils avaient des tableaux à lui montrer.

« Comment, lui dit Boudin, il y a donc encore des gens qui achètent de la peinture? »

« Oui, répondit M. Stéphen Bourgeois; si vous voulez en faire. »

C'était le salut pour les deux artistes.

XIII

Après les événements de la guerre et de la Commune, Eugène Boudin revint à Paris.



ÉGLISE DE DORDRECHT

Il s'installa rue Saint-Lazare, N° 31.

Son ami Jongkind y revint également, mais dans quelles pénibles conditions! Voici ce qu'il écrivait, le 10 novembre 1871, au peintre Voillemot :

Cher ami Voillemot,

Soyez persuadé que je suis heureux, par le hasard, de vous avoir revu bien portant rue Laffitte. Je n'ai jamais cru revenir en France après tant de misère avoir survécu, de toute malveillance qu'on m'avait joué.

Je vous écris principalement que j'ai bien des fois pensé à vous et à votre amitié pour moi.

Avec ces sentiments, je vous prie de recevoir l'expression de mes sentiments les plus sincères pour votre bonheur. Quand on a travaillé comme vous et avec des sentiments aussi honnêtes pour ses semblables, certes, on a bien mérité et bien gagné la distinction dont vous êtes décoré.

Je suis toujours sous l'influence de mauvais et affreux cauchemars; sans cela je me ferais un plaisir d'aller vous voir.

Si vous voyez Dumas fils, rappelez-moi à son bon souvenir. Dites lui qu'on m'a fait tant de misères misérablement que j'aurai besoin de son secours pour me défendre mon droit d'existence.

Journellement, je voyage et je pense retourner en Hollande.

Les derniers événements que j'ai vus autour de moi et de tant de victimes innocentes me font déplorer le malheur de la France où j'ai

passé tant d'années et où j'ai eu quelques amis qui m'ont toujours encouragé dans mon travail.

Agréez, cher ami Voillemot, mes meilleurs souhaits pour votre bonheur.

Je me rappelle à votre bon souvenir et à l'amitié que vous avez toujours eue pour moi.

J.-B. JONGKIND,

Artiste peintre,

5, rue de Chevreuse, Paris.

Après tous ces bouleversements, Boudin avait hâte de revoir son ami Courbet, qui était alors en prison.

Boudin lui écrit donc :

Paris, 2 janvier 1872.

Mon cher Courbet,

Nous ne voulons pas laisser passer ces jours où l'on se fait un devoir de visiter tant d'amis plus ou moins heureux, sans vous envoyer un souvenir au fond de votre prison.

Nous serions satisfaits que ce faible témoignage de notre amitié pût, durant quelques instants, faire diversion à votre solitude.

Rentrés depuis peu à Paris, après une très longue absence, nous espérions pouvoir vous serrer la main, mais on nous assure qu'il est difficile d'obtenir la faveur de vous voir.

Je me fais ici l'interprète des sentiments de plusieurs de mes camarades, entre autres de Monet et de Gautier qui vous envoient également leurs bons souhaits et qui seraient non moins jaloux que moi de passer quelques instants auprès de vous.

Nous nous consolons en pensant que bientôt vous allez toucher au terme de votre captivité et que prochainement vous serez rendu à la liberté, à l'art et à vos amis qui ont eu de si vives appréhensions à votre endroit.

C'est tout ce que nous pouvons vous témoigner ici.

Nous serions heureux que ce souvenir de ceux qui n'ont pas cessé un instant de se préoccuper de votre sort vous parvienne bientôt.

Dans cet espoir, nous vous serrons la main très cordialement.

Pour moi et pour les amis.

E. BOUDIN,

31, rue Saint-Lazare.

Courbet lui répond :

Neuilly, 6 janvier 1872.

Mon cher Boudin,

Je suis d'autant plus content d'avoir reçu votre charmante lettre, qu'il y a bien des *lâcheurs* par le temps qui court.

Amand Gautier a été courageux, mais j'ai eu peur de le compromettre en l'engageant à venir me voir.

Je n'ai écrit à personne parce qu'ils prennent vos portraits à la

Préfecture de police sur leurs livres, et cela fait des dossiers, ce dont il faut se méfier par le temps qui court.

Maintenant, vous n'avez plus rien à craindre. Vous pouvez venir voir en pélerinage un homme qui vient d'exécuter sept mois de prison cellulaire, ce qui n'est pas une petite affaire.

Voilà ce que me rapportent mes services rendus et le bien que j'ai voulu faire. J'ai su que Gautier avait goûté de ces plaisirs-là.

Il n'y a plus aucune formalité à remplir pour venir me voir; il n'y a plus qu'à se présenter.

Après avoir échappé aux fusillades acharnées qu'on projetait à mon endroit, j'entreprends de me faire faire une opération par le docteur Nélaton, qui pourrait faire ce que les fusillades n'ont pu faire; il faut espérer pourtant que j'échapperai encore. . . . . .
Je ne puis plus vivre ainsi; je souffre sans discontinuer, et je ne peux penser à rien.

Ainsi, venez me voir un de ces jours, vous me ferez le plus grand plaisir. Il fait bon retrouver ses amis.

Je suis à Neuilly, chez le docteur Duval, avenue du Roule, 34. J'ai enfin échappé à ces ignobles prisons.

Je peins des fruits pour le moment.

Venez avec Gautier, Monet et même les dames, si le cœur leur en dit. Bien des choses à votre dame et à tout le monde en particulier.

G. COURBET.

Je suis prisonnier sur parole. Mon temps finit le 1er mars.



XIV

Boudin, entre temps, commençait à se faire connaître. On remarquait ses petits bateaux dont il avait fait une étude si laborieuse, comme il l'a dit lui-même. En voici une preuve bien caractéristique.

Le 22 octobre 1877, il reçut les lettres suivantes :

22 octobre 1877.

Monsieur,

Je possède un vieux dessin bien naïf, fait en 1811, à bord d'un ponton anglais, par mon grand père qui y était alors prisonnier. Ce dessin représente la capture du corsaire boulonnais qu'il commandait, par deux bricks anglais en vue de Douvres.

Je voudrais, si la chose est possible, vous charger de prendre dans ce dessin ce que vous en verrez de bon et de me reproduire cet épisode sur la toile.

Je connais bien votre peinture et je ne sais pas de peintre plus capable de mieux gréer un navire. C'est un fils et un petit-fils de marin qui vous le dit, et, à voir nos mâtures et vos gréements on se demande si vous n'avez pas été marin vous même.

Enfin, mon but est d'avoir de vous le tableau en question, si nous pouvons nous entendre.

Je vous donnerai tout le temps que vous voudrez pour le faire et vous serai bien reconnaissant de m'indiquer le jour où je pourrai passer vous voir, un matin de 10 heures à midi, ou bien venir me voir de 3 heures à 6 heures, à l'adresse ci-dessous, où je travaille.

Veuillez agréer, Monsieur, mes sincères salutations.

V. H....

Chez M. Belvalette, 24, Avenue des Champs-Élysées.

Paris, le 20 janvier 1878.

Mon cher Monsieur Boudin,

J'ai eu l'honneur de faire voir hier, à un de mes parents " La capture du Petit-rôdeur "

Il m'a chargé de lui en faire faire un duplicata que je lui enverrai quand il sera fait.

Inutile de vous dire que ce n'est pas pressant.

Peut-être bien que je vous en demanderai encore d'autres.

Votre bien dévoué.

V. H....
24, Avenue des Champs-Élysées.

Mais ce petit succès d'Eugène Boudin était encore trop isolé.

Plus tard, on dira de lui :

« Depuis le steam-boat aux courtes cheminées crachant leur fumée trouble, jusqu'aux barques de pêche dont les voiles sont grossièrement rapiécées, le peintre connaît tout en marine. Là où le vulgaire ne voit qu'une coquille de noix plus ou moins grande, toujours la même, lui distingue un gréement technique, un aspect particulier, une forme appropriée. C'est que Boudin est peut-être le seul qui

sache pénétrer l'essence intime, l'âme de cette chose flottante qu'on appelle un bateau. »

Mais, pour le moment, il ne parvient pas à vendre ses tableaux. C'est alors que, dans les premiers jours de juillet 1879, Boudin fait au Hâvre une vente publique avec son ami Amand Gautier. Quatre tableaux de Boudin trouvent acheteurs. L'un à 125 francs, l'autre à 210 francs, un troisième à 105 francs, et un quatrième à 85 francs. Total pour Boudin : 525 francs!

Pour Amand Gautier, fiasco complet!

Pas un seul de ses tableaux n'est vendu. Il se lamente et prie Boudin de dire que la vente a été ajournée, afin de ne pas déprécier ses tableaux.

En même temps, Amand Gautier éprouvait une autre déception, qu'il raconta à Boudin dans les termes suivants :

Juillet 1879.

Mon cher Boudin,

J'ai reçu la caisse contenant mes tableaux. Ils sont arrivés sans accident et en bon état, hier vendredi à 10 heures 1/2 du matin.

Soyez sans inquiétude pour ce qui est de sauvegarder notre amour-propre. Je conte la chose comme il est convenu. Lorsque je suis obligé de le faire, je dis que la vente n'a pas eu lieu par suite

d'un retard fâcheux; qu'ensuite le commissaire-priseur était dans l'impossibilité de la faire, pour cause de départ.

Ah! mon cher ami, que Paris est triste de toutes les façons, avec ce temps que nous avons. Tout le monde tombe dans le marasme, surtout ceux qui n'ont pas de rentes.

Ces jours-ci, j'apprends par un ami, qui le tenait de la femme d'un député : — Dites à Gautier que c'est fait. Sa République sera achetée. Hier, j'apprends par une lettre signée : Turquet, qu'on a le regret de ne pouvoir me compter au nombre des toiles achetées.

Cette République était demandée par la commune de Clichy. Le Conseil municipal avait voté la demande à l'unanimité et le maire l'avait donc demandée pour la commune. — Ainsi, sous la République, une République n'est pas achetée à un républicain!

Le gouvernement était bien à l'aise, pourtant, pour se mettre au-dessus des cris de la presse bourgeoise.

C'était une perche pour lui, pour ce gouvernement timide. — Mais dans tout cela, les chefs ne sont rien et ne peuvent rien — leurs employés, tous ennemis de la République, font la pluie et le beau temps; ils se disent entre eux : « Celui-là est républicain, nous allons lui faire manger de la vache enragée sous son gouvernement de prédilection. »

Vous le voyez, rien ne me réussit. Ma situation est des plus tendues; je ne sais comment cela finira; mais, ce qui me désole au milieu de tout cela, à force de me tracasser, de ruminer, j'ai peur de perdre l'amour de la peinture........

XV

Au Salon de 1880, Boudin exposa une toile importante intitulée : *La Meuse.*

Depuis 1859, c'est-à-dire depuis vingt et un ans, l'artiste avait fidèlement exposé, et jamais aucune récompense ne lui avait été décernée.

Rendant compte du Salon de 1880, dans le *Figaro,* M. Albert Wolff proteste contre cette injuste indifférence, et il s'exprime ainsi :

« *La Meuse,* la meilleure marine du Salon!

« Comment peut-il se faire que l'artiste qui a signé tant de jolies choses, et qui, dans ce genre, a fait école, soit encore parmi les non exempts, c'est à ne pas croire! »

Au Salon de 1881, enfin, Eugène Boudin reçoit une troisième médaille, comme un jeune débutant, pour un tableau intitulé : *La Meuse à Rotterdam.*

En 1883, il reçoit une médaille de deuxième classe. Le voilà exempt du jury d'examen d'admission!

Parmi les félicitations que Boudin reçut à cette occasion d'un grand nombre d'artistes, il en est une qui lui parut particulièrement précieuse.

M. Fantin Latour envoya à Eugène Boudin une carte avec ces mots :

Tous mes compliments. Enfin !

A l'heure où une injustice était réparée, l'homme de cœur, l'artiste indépendant dont nous venons d'écrire le nom devait nécessairement intervenir.

Cette seconde médaille avait été décernée au mois de mai. Mais un fait plus important s'était produit en cette même année 1883, dans l'existence artistique d'Eugène Boudin.

Il avait organisé, 9, boulevard de la Madeleine, une exposition générale de ses œuvres. Cette exposition s'était ouverte le 31 janvier 1883.

Jamais un peintre n'avait encore entrepris de faire une exposition indépendante de ses œuvres. Il eut l'honneur de cette initiative hardie.

Claude Monet, Renoir et Degas le suivirent et exposèrent, à leur tour, leurs œuvres dans le même local, pendant les mois suivants. Ce local était celui des ateliers Nadar.

Les artistes qui s'étaient associés pour organiser ces expositions individuelles, étaient, indépendamment de Boudin, de Monet, de Renoir et de Degas, M. Rouart,



SORTIE DE PORT A LA PLEINE MER

Mademoiselle Morizot, M. Pissarro, Lépine, de Nittis, Bracquemond, Gustave Colin et Zacharie Astruc.

En inaugurant cette exposition, Eugène Boudin présenta au public cent cinquante toiles et une série d'études au pastel et à l'aquarelle.

Philippe Burty constate, à cette occasion, que tout le mouvement nouveau en peinture est produit par des inconnus, en dehors de toute protection administrative.

Il se flatte d'avoir toujours favorisé ces expositions privées, et il ajoute que Gambetta l'excitait à persévérer. Gambetta estimait que ces expositions sont utiles aux artistes indépendants que le Salon accable, utiles aussi au public qu'elles habituent à respecter les efforts individuels.

Puis, revenant à Eugène Boudin, voici ce qu'il dit :

« M. Eugène Boudin n'a pas conquis au premier combat cette virtuosité dont la naïveté fait le charme principal.

« Né à Honfleur, dans une famille pauvre, il a connu toutes les traverses de la vie.

« Il était arrivé à établir au Hâvre un petit magasin de papeterie et de couleurs. Cela le mit en rapports intimes avec les romantiques qui venaient de découvrir la Normandie et la Bretagne, Camille Flers, Jules Dupré, Eugène Isabey, puis avec l'autre levée, François Millet, Gustave

Courbet. Il s'essayait à peindre des natures mortes dans le goût de Chardin, des bateaux dans les ports, des animaux, des ciels surtout.

« M. Boudin avait procuré à Millet, au Hâvre, quelques ventes de petites compositions à la Diaz et quelques portraits, à 30 francs, de capitaines en partance ou d'armateurs retirés du trafic du bois d'ébène.

« Il avait entrevu, sur la face amaigrie du robuste travailleur ce qu'un débutant n'appartenant pas à l'Ecole, avait à avaler de vache enragée. Il débarqua sans moins de confiance dans ce Paris si blasé et si curieux, si occupé et si bon enfant.

« Il aida pendant plusieurs années, Troyon, miné déjà par des troubles mortels des centres nerveux, à mettre au carreau ses grandes compositions, à les ébaucher, même à y épandre les ciels superbes aux nuages gonflés de pluie. Il travailla pour lui-même sur les quais, dans les squares de Paris, si abondamment pittoresques. Les petits amateurs, les petits marchands à qui leur bourse ne permet pas de miser sur une mazette, l'aidèrent à affirmer sa personnalité. Il trouva peu à peu le placement de ses ports où les cordages dessinent sur l'horizon laiteux des tissages d'araignées, de ses plages aux foules bariolées, de ses chalands aux bordages rechampis de vert pomme ou de minium. »

Quant à l'exposition elle-même, voici ce qu'en dit, le 15 février 1883, M. Gustave Geffroy :

« On a l'impression en passant devant ces cinquante peintures, d'un voyage que l'on ferait en vue de nos côtes de l'ouest. Eugène Boudin l'a fait et refait, ce voyage, depuis le Finistère jusqu'au Pas-de-Calais. Les aspects du ciel, de l'eau, de la terre changent sans cesse, un catalogue est inutile devant ces pages où rien ne ment, où les verdures donnant aux nuages la réplique juste, l'assaut du roc par la lame, les ondulations de la vague qui vient mourir sur le sable des plages, le chaume, les tuiles d'une cabane, l'indication d'un costume, nous disent sans erreur sur quel point précis du littoral nous nous trouvons.

« Eugène Boudin a longé les côtes bretonnes hérissées de rochers, les falaises normandes, les dunes artésiennes. Epris de la mer à toutes les heures et dans toutes les saisons, il s'est arrêté partout, a noté les aspects différents du même paysage. Il parcourt toutes les criques, tous les ports, toutes les embouchures de rivières.

« Il peint la vie et la solitude. Les drames qui se jouent entre les pierres et l'eau l'intéressent autant que le grouillement d'une ville maritime. Il est l'historien des formations d'alluvion, des flaques d'eau que laissent les grandes marées bien avant dans les terres. Il est aussi l'historien des bassins



BARQUES À MARÉE BASSE
(Rivage de Berck)

encombrés de vaisseaux de haut bord, des docks débordants de marchandises. Il sait faire se dresser les falaises couronnées de verdures, il sait aligner les pierres d'un quai et dessiner, sur un ciel plein de brouillards et de fumées, les mâts, les poulies, les cordages, les madriers robustes et les enchevêtrements arachnéens du gréement d'un vaisseau. Il est plein de la poésie de la mer, il connaît toute la technique de la navigation.

« Rien de ce qui se passe au bord des flots ne lui est étranger. Il voit et reproduit sur la toile le hameau tapi entre deux roches ; il assiste au départ pour la pêche des bateaux solides aux flancs bombés, aux voiles brunes et rapiécées, empesées de goudron ; il les voit sortir par l'étroit passage, filer l'un derrière l'autre, semblables à un banc de poissons ; il les regarde au loin s'éparpiller sur la mer houleuse ; il est là quand ils reviennent, à l'aube, chargés de poissons, dansant joyeusement sur les flots. Dans ses promenades, il peint avec émotion un croquis de la barque défunte, délavée par les pluies, échouée sur le sable, dont la carcasse fait songer au treillis des côtes d'un squelette. Il lave une aquarelle dans un pardon breton où les bonnets rouges des gars de Plougastel éclatent au milieu des coiffes dentelées et des robes de religieuses des femmes. Il note au pastel un état du ciel et de la mer. Puis il arrive avec son attirail de peintre

marin et paysagiste, sur une plage où Paris est en villégiature. Il s'installe tranquillement au milieu du high-life et reproduit les costumes à la dernière mode, s'enlevant en taches vives sur un ciel gris et une mer glauque, il profile une parisienne sur un cap écroulé. . . . .
. . . .

« C'est ainsi que Boudin connaît la surface des objets et en dégage le sens, établit entre eux un accord parfait, leur assigne leur vraie place dans l'ensemble, empêche leurs couleurs de détonner dans l'orchestration de ses tableaux. Il est épris de la mer, de ses enchantements et de ses colères, il s'intéresse à l'existence des écluses, des pierres et des chaînes du quai, des bateaux, des gouvernails, des voiles, des ancres et il devient le peintre sincère et savant des côtes de l'Océan et de la Manche. . . . .
. . . .

« En résumé, Eugène Boudin est un des peintres précurseurs immédiats de l'impressionnisme, avec Corot et Jongkind.

« Il apprend que le noir opaque n'existe pas, que l'air est transparent. Il observe quelle valeur prennent les objets à la lumière et comment les plans s'établissent jusqu'à la ligne d'horizon. Il nuance la gamme infinie et ravissante du gris, du gris mélangé de violet sombre, jusqu'au gris argenté

comme le ventre d'un poisson, et il triomphe en l'exécutant. Il saisit le mouvement des choses en même temps que leur forme et leur couleur : le nuage qui monte, l'eau qui miroite, la voile éclatante dans le soleil, la barque qui passe, et il écrit la synthèse des éléments et des êtres en action. Que d'autres discutent ses procédés sommaires. Les résultats sont là qui s'imposent. . . . .

. . . .

« Il a, depuis vingt-cinq ans, exposé des petits chefs-d'œuvre qui seront un jour la gloire des collections et des musées, et pour lesquels ses confrères lui ont, en 1881, accordé une deuxième médaille ! »

XVI

Les vrais artistes savaient apprécier le talent de Boudin.

Parmi eux s'était formé un groupe qui, le samedi 22 mars 1884, offrit à l'Hôtel Continental, un banquet au peintre Th. Ribot.

La présidence de cette cérémonie fut donnée à Eugène Boudin.

Comme Boudin, Ribot avait eu des commencements difficiles. Il s'était tout d'abord destiné à l'Ecole de Châlons.

Puis il était devenu teneur de livres chez un drapier d'Elbeuf, puis contremaître d'un entrepreneur de constructions en Algérie. Entre temps, il peignit des cadres de glace, des feuilles de stores, des enseignes, il lithographia des couvertures de romances, il fit, pour l'Amérique, des copies de Watteau. « En présence de ces entraves sans cesse renaissantes, écrit M. Roger Marx dans l'*Image* (1), pas une heure de défaillance, d'abandon, pas un instant d'amertume. Les épreuves ne savent point atteindre Ribot, ou plutôt, hormis la peinture, rien n'est pour le toucher. Il s'y absorbe tout entier, poussant droit son œuvre comme sa vie, sans souci des traverses, sans concessions au public, sans déchéance envers soi-même. »

Un jour de carnaval, son fils s'étant déguisé en marmiton, il eut l'idée de peindre des tableaux de cuisine avec des gâte-sauce tout vêtus de blanc. Ces tableaux le mirent enfin en vue. C'était au Salon de 1861. Le peintre avait près de 40 ans.

Vingt ans plus tard avait lieu la cérémonie dont M. de Fourcaud a fait le récit dans les termes suivants :

« Le 22 mars 1884, il y eut à Paris, dans la salle des fêtes de l'Hôtel Continental, un banquet que l'on ne saurait laisser tomber dans l'oubli. L'idée en était sortie

(1) Numéro de Février 1897.

d'un petit groupe d'artistes, un soir que l'on s'entretenait du courage qu'il faut pour rester soi-même, au milieu des difficultés de la vie, et ne jamais sacrifier aux pernicieuses influences. « Parbleu ! s'écria l'un des assistants, nous avons à deux pas de nous l'indépendance incarnée, l'honneur même, Ribot, enfin. Vous connaissez ses tableaux d'une peinture si robuste ; vous savez la situation *d'ancien maître* qu'il s'est faite parmi nous. Eh bien, il y a en lui mieux encore que son fier talent ; il y a son noble caractère. C'est un de ces hommes simples et modestes autant que forts, qu'aucune injustice n'abat, que l'approche d'aucun honneur ne trouble, qui s'élèvent au-dessus des jugements frivoles, ne prennent conseil que de la nature et d'eux-mêmes et persévèrent, en dépit de tout, dans leurs convictions. »

« Croyez-moi, allons chercher en sa solitude cet honnête artiste, rude dans son art et sage dans sa vie. Honorons sa carrière vaillante par un hommage éclatant, par un acte public digne de lui et digne de nous.

« Cette proposition soudaine fut saisie au vol, adoptée d'enthousiasme. Quelques jours après, nous étions deux cents artistes, peintres, écrivains, statuaires, graveurs, musiciens, groupés autour du peintre de " Saint-Sébastien martyr " et de " la Comptabilité ".

« Je revois, en y pensant, la longue salle aux colonnes de marbre, aux voussures dorées, aux plafonds allégoriques, telle qu'elle était ce soir là, dans son splendide embrasement. Un trait définissait, dès l'entrée, l'esprit de la fête : au dessus de la grande porte se détachait un original trophée, une palette d'artiste, éblouissante comme un soleil, chargée de ses couleurs, munie de ses pinceaux, croisée d'une palme d'or, enguirlandée d'un ruban d'écarlate où se lisaient ces mots : " A Ribot, peintre indépendant ". On n'avait point d'ailleurs réservé la présidence à un personnage officiel. Le président, désigné par tous, ne portait sur son habit noir ni croix ni plaques : c'était Eugène Boudin, le maître paysagiste, le vieil amoureux de ciel humide et de la mer. Et quelle assemblée offerte aux yeux de toutes parts !

« Le Directeur des Beaux-Arts en fonctions, M. Kaempfen, avait eu le bon goût de représenter l'Etat en ce banquet significatif, à côté de M. Bardoux qui, ministre, attacha le ruban rouge à la boutonnière de l'artiste. M. Antonin Proust, l'un des porte-drapeaux de l'Art Libre, le ministre qui décora Monet, était là de même, et aussi M. Paul Mantz, ancien directeur des Beaux-Arts et critique éminent.

« Vers quelque point qu'on se tournât, on reconnaissait des hommes renommés à bon titre : des peintres comme

Fantin-Latour, Roll, Cazin, Joseph de Nittis, Claude Monet, Raffaëlli, Alfred Stevens, Duez, Gervex, Lhermitte..., des statuaires comme Rodin, des musiciens comme Edouard Lalo et César Franck ; des écrivains comme Edmond de Goncourt, l'auteur illustre de " *Germinie Lacerteux* " et de " l'*Art au XVIII*e *siècle* ".

« Qu'ajouterai-je ! Bastien-Lepage retenu loin de Paris par le mal terrible qui allait l'emporter, s'associait à la manifestation par une lettre nette et vraiment touchante. Puvis de Chavannes, Henner, Carolus-Duran, absents ou empêchés, faisaient savoir au maître qu'ils s'unissaient à tous pour lui rendre un témoignage d'honneur. Au dessert, M. Bardoux, au nom de l'Ecole Française, offrait au grand peintre une médaille de bronze expressément modelée pour lui et portant cette inscription :

" *A Ribot, les indépendants ; 22 mars 1884* ".

« Et le maître, ému aux larmes, ne sachant comment remercier dignement l'assistance, portait cet admirable toast, au milieu des acclamations : « Messieurs, je bois à l'art, mais à l'art que j'aime, — à l'art des maîtres émancipateurs, à l'art de Millet, de Corot, de Daubigny, de Courbet et de Manet ! »

A vrai dire, on avait également pensé, pour la présidence

de ce banquet, à un autre artiste également modeste — François Bonvin. C'était aussi un homme simple, celui qui, le jour de son mariage s'était levé, à la fin du repas de noces et avait adressé à sa nouvelle femme, cette courte allocution que M. Jules Breton a transcrite :

« N'oublie jamais que tu entres dans une famille de robe et d'épée. Ma mère était couturière et mon père est garde-champêtre ! »

Le père de Bonvin était en effet garde-champêtre à Montrouge et il tenait là également un petit débit où son nom servait d'enseigne.

Bonvin avait été ouvrier typographe, il avait abandonné son métier pour devenir peintre.

Mais, n'ayant plus son salaire pour vivre, il avait obtenu la place d'inspecteur de la boucherie au marché de Poissy. Il y comptait les têtes de bétail qui entraient au marché, et entre temps, il peignait des enseignes. Il en a fait une pour un nourrisseur de l'avenue du Maine où il avait représenté la poule aux œufs d'or, de même que Ribot avait fait pour Charles Vincent, le cordonnier poète, une enseigne intitulée " *Au Soulier de Noël* ".

Bonvin était malade et il ne put se rendre au banquet offert à Ribot.

Ce fut sur la proposition d'un de nos peintres les plus distingués, M. Cazin, que la présidence du banquet fut offerte à Eugène Boudin.



XVII

Au salon de 1887, Eugène Boudin exposa trois tableaux : *Un rivage*, *Etaples, marée basse* et le *Port de Lorient*.

A propos de cette exposition, le critique du journal l'*Art*, s'exprime ainsi :

« Marinistes et paysagistes s'entendent trop bien pour que je songe à les séparer. Le petit bataillon des premiers tient supérieurement son rang, grâce à M. Eugène Boudin et à M. Mesdag.

« Principalement, " *Un rivage* " nous laisserait calme ; on a vu beaucoup de Boudin de ce genre, mais on n'en connaît que bien peu qui vaillent " *Etaples, marée basse* ". La toile, de modestes et excellentes proportions, est parfaitement composée et animée de maintes figures spirituelles. Le ciel n'est point banal. Morceau de choix, morceau accompli, symphonie des gris les plus délicats, les plus clairs, les plus harmonieux, qui couronne admirablement une très longue, une très pénible, une très honorable carrière de lutte incessante. »

Le 31 janvier 1888, Boudin fit une nouvelle exposition Boulevard de la Madeleine, N° 9. Cette exposition comprenait 18 tableaux.

Le 19 avril suivant il fit une vente à l'Hôtel Drouot. Le catalogue contenait 100 numéros : 60 tableaux, 30 pastels, et 10 aquarelles.

Le produit net s'éleva à 9.105 fr. 15.

Sur un exemplaire du catalogue, à côté du prix d'adjudication de chaque article et du nom de l'acheteur, Boudin inscrivit mélancoliquement le prix des cadres et en fit le

total qui était de 2.080 francs, ce qui réduisit le produit de la vente à 7.025 francs, pour les cent ouvrages vendus !

La même année, l'infatigable artiste exposa au Salon un tableau intitulé : “ *Une corvette russe dans le bassin de l'Eure, au Hâvre* ”. Ce tableau fut acheté par l'Etat et placé au musée du Luxembourg.

Mais, l'année suivante, 1889, une grande douleur vint atteindre Eugène Boudin : Le 24 mars il perdit sa femme. En cette triste circonstance il reçut des lettres profondément émues des plusieurs artistes de ses amis, entre autres de l'excellent paysagiste Guillemet. Claude Monet n'oublia pas non plus Eugène Boudin! Il lui adressa la lettre suivante :

Fresselines (Creuse), 28 mars 1889.

Mon cher Boudin,

C'est ici, dans un pays perdu, que j'apprends le terrible malheur qui vous frappe, ce qui vous explique mon absence.

Croyez que je prends part à votre douleur. J'ai passé par là, et je sais le vide que laisse une telle perte. Soyez fort et courageux, c'est la seule chose que je puisse vous dire en vous envoyant mes bien sincères compliments de condoléance.

J'ai bien des reproches à me faire à votre endroit. Je me les fais bien souvent. Ne m'en gardez pas rancune, mon cher ami. Je suis

toujours aux champs, souvent en voyage, et toujours en passant à Paris. Mais, n'en soyez pas moins certain de l'amitié que je vous porte, ainsi que de ma reconnaissance pour les premiers conseils que vous m'avez donnés, conseils qui m'ont fait ce que je suis.

Votre vieil ami bien dévoué,

CLAUDE MONET.

Dès mon retour, dans un mois, j'irai sûrement vous serrer la main.

XVIII

A la même époque, Claude Monet faisait une exposition de ses œuvres boulevard Montmartre, et M. Hugues Le Roux écrivait le récit des débuts de ce grand artiste, récit dans lequel apparaissait Eugène Boudin et dont il a été parlé plus haut.

M. Hugues Le Roux terminait ainsi son article :

« L'histoire des débuts de Claude Monet est celle de tous ses camarades. Les premières toiles qu'ils envoient au Salon emportent un vif succès de curiosité. En 1864-1865, les marines qu'il expose sont placées à la cimaise. L'on fait beaucoup de bruit autour de " La femme à la robe

verte" qui aujourd'hui est dans la galerie de M. Arsène Houssaye.

« Je la garde pour le Luxembourg, avait écrit l'acquéreur au jeune peintre, quand les temps seront venus. »

« De même une "Marine à Honfleur" que possède aujourd'hui le chanteur Faure, fut l'objet de nombreux articles dans la presse. C'était une tentative de plein air séduisante et hardie.

« Tant que les impressionnistes s'étaient contentés de succès isolés, on les avait loués sans se préoccuper des conséquences de ces éloges. Mais lorsqu'on vit surgir des imitateurs de leur manière, lorsqu'on s'aperçut qu'ils tendaient à se grouper et qu'ils faisaient école, on tenta d'étouffer la révolution dans l'œuf. Désormais, leurs envois furent systématiquement refusés.

« Le fantaisiste Alphonse Allais a défini l'impressionisme d'une façon bien divertissante dans un de ses articles à triple ironie qu'il intitule : *Chroniques du bon sens.*

— « Vous ne savez pas, fait-il, ce que c'est que les impressionistes ? Eh bien, je vais vous l'apprendre :

« Ce sont des gens qui s'imaginent bouleverser l'Art parce qu'il ne délimitent pas le contour des objets et qu'ils font de la peinture moins foncée que les autres.

« Voilà ce que c'est que les impressionnistes.

« Naturellement ils ne fichent pas un sou. »

Ils ne fichent pas un sou. Mais que leur importe ! Ils ne se découragent pas.

Claude Monet est toujours aux champs, et pendant ce temps il fait une exposition particulière boulevard Montmartre.

XIX

Quant à Eugène Boudin, il fait aussi une exposition particulière dans la galerie Durand-Ruel, rue Le Peletier, du 8 juillet au 14 août 1889.

Il expose 89 tableaux faits à Dordrecht, à Etaples, au Hâvre, à Deauville, à Trouville, à Berck, à Oisème, à Camaret, à Anvers, à Fécamp, à Honfleur. Le catalogue de cette exposition est précédé d'une notice anonyme. Cette notice est l'œuvre du graveur Félix Buhot, et, à ce titre, elle mérite d'être réunie aux divers documents qui concernent Eugène Boudin.

« La plupart des lecteurs de ce catalogue auront certainement gardé mémoire de l'exposition première des œuvres de M. Boudin, organisée comme celle-ci par M. Durand-Ruel ; mais alors dans un local beaucoup moins favorable



Loys Delteil Sc. 1900

UN MARCHÉ AU FAOU
(Finistère)

que ne le sont les galeries actuelles de la rue Le Peletier. C'était au boulevard de la Madeleine, en février 1883, et ce fut le début d'une série d'expositions individuelles.

« Aujourd'hui, M. Durand-Ruel réunit une soixantaine de tableaux et pastels choisis dans l'œuvre des six dernières années. L'exposition actuelle n'est donc à aucun titre une réplique de celle de 1883, qui montrait l'ensemble des travaux de M. Boudin. Résultat de ces récentes et incessantes recherches, elle manifestera, croyons-nous, la deuxième manière du peintre qu'on pourrait appeler la manière lumineuse et ensoleillée. Sa palette s'est enrichie de notes nouvelles ; son étude constante de la nature, sa soif du vrai et du mieux l'ont amené au but poursuivi : une plus grande intensité dans la lumière, un rendu plus puissant, plus sonore des colorations franches et vives.

« Certains morceaux font briller avec une énergie particulière les rares qualités d'harmonie dans l'éclat, possédées cette fois par une maîtrise supérieure : sans parler des pastels, notes rapides mais complètes, sur nature, véritable *Liber studiorum* de l'artiste ; nous voulons signaler ces dernières plages de Deauville inondées de soleil matinal, ces marines aux ciels d'azur, comme le *Brick anglais* et le *Retour des barques de pêche,* enfin et surtout le tableau d'animaux qui porte le numéro 53 dans le catalogue dressé

par le peintre avant sa fuite vers la mer, tableau qu'il intitule modestement *Etude,* et qui nous semble une des plus belles toiles de ce genre que jamais aucun maître ait signée, y compris Paul Potter, Cuyp et Troyon.

« D'autres toiles encore nous transportent dans de gras et humides pâturages où ruminent de belles vaches normandes ; et ces tableaux, que le peintre a traités avec des soins et dans des formats inusités, ne seront pas une des moindres attractions de cette galerie. Déjà, en 1883, M. Boudin avait exposé des études d'animaux auxquelles le public, absorbé par les vues de ports et de villes, n'accorda pas peut-être toute l'attention qu'elles méritaient. Nous pensons que les toiles nouvelles peuvent soutenir la comparaison avec les œuvres des meilleurs animaliers modernes, et avec celles du plus illustre de tous. Si elles ne présentent pas les robustes structures, les modelés gras et soyeux des vaches de Troyon, elles possèdent des qualités de finesse, de distinction et de fluidité dans les ciels que ce dernier n'avait pas toujours, il faut le reconnaître. Outre que ces tableaux reposent sur des centaines d'études et de dessins rehaussés, cherchés par la construction et par l'allure, — et qu'il faut, pour se faire idée de leur nombre, avoir vus dans l'atelier du peintre, — il est bon de rappeler que M. Boudin, par la nature même de ses anciens travaux,

était tout préparé à aborder ce genre spécial auquel il semble se complaire aujourd'hui. Il fut, en effet, aux temps difficiles de ses débuts, le collaborateur de Troyon pendant plusieurs années. . . . .
. . . .

« Aux Salons annuels, ses tableaux avaient frappé les artistes par cette admirable justesse des valeurs, poursuivies et notées sans défaillance, qui fait l'incontestable supériorité du peintre, et dont Corot et Jongkind seuls, peut-être, avaient jusqu'alors fourni d'aussi frappants exemples. M. Boudin fut, après ces deux maîtres, un protagoniste influent de l'étude du plein air, un des promoteurs de l'école impressionniste. »

M. Burty a dit de lui :

« M. Eugène Boudin, sans pasticher M. Jongkind, a eu les yeux ouverts par son œuvre. A son tour, il a fait un élève..... c'est M. Monet, dont les paysages, lorsqu'ils n'ont point été trop hâtivement brossés, exercent sur les spectateurs délicats une sensation d'étonnement charmé. D'autres, moins sincères ou excessifs, ont parfois compromis la cause.

« M. Boudin ne s'est point improvisé impressionniste. Il est arrivé à ses conclusions par des raisonnements, des

comparaisons et des essais..... L'étude des conditions expresses sous lesquelles se présente ici et là la nature le conduit seule. Nulles traces d'école.

« S'il fallait absolument établir des comparaisons, trouver des maîtres à un artiste sorti de la mer et qui s'est formé à peu près seul, nous les chercherions volontiers dans ces peintres hollandais du dix-septième siècle qui, sur des faits et des spectacles simplement observés et traduits, ont écrit des pages d'une sûreté de méthode et d'un charme d'intimité parfaits, et, plus particulièrement, dans Van de Velde et dans Van Goyen. M. Boudin nous semble par instants un descendant bien moderne, bien contemporain de ces deux maîtres; plus d'un grand amateur s'est plu à réaliser le parallèle, et, de ce redoutable voisinage, le peintre moderne n'a pas été diminué.

« C'est qu'en effet, depuis bien des années déjà, les œuvres de ce travailleur solitaire et infatigable, dont la production est immense, sont entrées dans presque toutes les collections. Comme il arrive souvent au début, les premiers acheteurs des ouvrages de M. Boudin furent des artistes, des peintres. A cette époque initiale dont nous avons parlé, alors que les exigences de la vie le confinaient à Honfleur ou au Hâvre, M. Boudin avait souvent recours au pastel pour fixer dans des notes rapides, mais extraordinairement

justes et ressenties, les effets fuyants des nuages et de la mer. Ch. Baudelaire les vit au Hâvre en 1859, et, dans une étude consacrée au Salon de cette même année (où M. Boudin exposait son *premier* tableau), il parla de ces pastels avec enthousiasme.

« Un peu plus tard, Corot les vit à son tour, ces pastels, et insista tellement auprès de leur auteur pour en acquérir quelques-uns, que M. Boudin finit par céder, malgré son attachement pour ces documents précieux, dont l'ensemble formait une véritable histoire du ciel. M. Burty trouvait qu'ils rappelaient les études de nuages que se disputaient les admirateurs d'Eugène Delacroix à la vente posthume de ses cartons.

« Ce que nous venons de rappeler ici n'est peut-être pas inutile pour expliquer la virtuosité vraiment étonnante, mais toujours absolument sincère, déployée par M. Boudin dans les pastels actuellement exposés chez M. Durand-Ruel et qui sont, pour la plupart, de date récente. On est surpris de trouver, dans des croquis enlevés d'un seul jet, les tons nourris et solides, la composition pleine et unifiée, enfin toute l'orchestration de véritables tableaux.

« Il faut le dire à la louange des amateurs qui ont depuis longtemps déjà donné place à M. Boudin dans leurs collections, que leur choix n'a pu être déterminé par la

situation officielle du peintre. En 1883, le jury lui décerna une tardive médaille de deuxième classe. Depuis, plus rien. Plus rien, malgré la constance de ses envois, souvent importants, aux Salons annuels. En fait d'honneurs officiels, M. Boudin ne cumule pas précisément. Au regard des faveurs de l'État, il est dans le même cas que MM. Degas et Jongkind. Mais qu'importe? Pour l'artiste épris de son art, comprendre, traduire la vérité, se rapprocher chaque jour de l'idéal, le faire sentir aux autres, n'est-ce pas déjà une grande part de bonheur et une douce récompense? Cet amour de l'art, cette foi artistique ont déjà soutenu M. Boudin dans bien des épreuves, noblement et discrètement supportées, et récemment encore, dans la plus douloureuse de toutes, la perte de la compagne dévouée de sa vie et de ses travaux. C'est pour lui qu'un critique sérieux et convaincu, M. de Fourcaud, écrivait, il y a tantôt six ans, ces lignes, par lesquelles nous voulons finir : « C'est la récompense de ces chercheurs, longtemps méconnus ou incompris, qu'ils sont tout d'un coup acceptés et admirés de tout le monde. Leur honnête et patient effort a tendu à déplacer la tradition : on ne leur rend unanimement justice que quand la tradition est enfin déplacée. »

XX

En cette année 1889, avait lieu l'exposition universelle. Le jury international décerna à Eugène Boudin une médaille d'or.

L'année suivante, en mai 1890, Boudin fit une exposition de ses œuvres à Boston, dans les galeries Chase, 7, Hamilton place.

A la même époque, Ribot faisait une exposition à Paris, dans la galerie Bernheim, 8, rue Laffitte, et Boudin lui écrivit à cette occasion la lettre suivante :

Paris, 5 juin 1890.

Mon cher Ribot,

Je ne puis résister au désir de vous envoyer mes sincères compliments sur votre très belle exposition que j'ai visitée hier au soir.

Vous avez réuni là des morceaux superbes, très admirés par la nombreuse société qui remplissait les salons de Bernheim et par vos confrères, très nombreux également.

Je n'ai regretté qu'une chose, c'est de n'avoir pas pu vous serrer la main et vous témoigner de vive voix toute mon admiration, tant pour vos récents ouvrages, qui attestent votre virilité, que pour des

œuvres d'une autre époque qui m'étaient inconnues et qui resteront à côté des maîtres du passé.

Il est consolant pour nous de voir que, malgré les années qui s'accumulent sur nos têtes, nous tenons encore vaillamment notre place au milieu de cette jeunesse *turbulente et oseuse,* qui veut faire autre chose que ses devanciers et qui s'emporte peut-être un peu dans ses écarts de *couleur et de fulgurance.*

L'avenir mettra chacun à sa place et fera justice des exagérations peut-être utiles du présent. Laissons-les exulter et jeter leur sève à pleines mains, ces jeunes, et nous autres ne sommes-nous pas encore heureux de pouvoir, malgré les années, nous présenter encore au milieu de cette turbulente jeunesse.

A vous de tout cœur, mon cher Ribot, et mes bonnes amitiés à votre famille.

E. BOUDIN.

Aurons nous le plaisir de vous voir à Trouville cette année? Je pars demain pour un voyage dans le Nord.

Boudin était alors choqué par les exagérations de certains nouveaux venus.

Il avait le souci d'éviter que sa peinture ne fît une vilaine tache grise, et il répétait souvent un mot que lui avait dit Daubigny : « Nous ne peignons jamais assez clair ». Mais il disait aussi : « La lumière a un langage. Il

faut la faire parler, il faut la faire chanter. Il ne faut pas la faire gueuler ».

Au mois de décembre de cette même année 1890, Eugène Boudin fait une exposition nouvelle chez Durand-Ruel, et, à ce sujet, M. Théodore de Wyzewa fait la remarque suivante :

« Les envois de M. Boudin à l'exposition de la rue Laffitte me paraissent d'un très précieux enseignement artistique. Ils montrent comment l'étude passionnée de la nature comporte par elle seule une possibilité indéfinie de progrès dans la finesse de la vision et la sûreté du métier. Ils montrent aussi comment un peintre français peut travailler un demi-siècle, atteindre un suprême degré d'habileté technique, créer cent œuvres d'un art toujours ferme et vivant, sans que les critiques influents s'avisent de le louer ou le ministre de le décorer : tandis qu'il suffit de peindre une dame la tête en bas ou de bouleverser un peu l'ordre suranné des couleurs tel qu'il est dans la nature, ou d'observer son modèle à travers un bocal de pharmacie ou la fumée d'un poèle mobile pour devenir aussitôt le plus décoré de nos *jeunes maîtres* ».

Au mois de mars de 1891, Eugène Boudin fait encore une exposition dans les galeries de M. Durand-Ruel, qui a, le

premier, compris et soutenu le mouvement impressionniste, et aidé ainsi au renouvellement des tendances artistiques en France et, par suite, en Europe.

Cette exposition comprend 33 tableaux, 34 pastels et 189 dessins, faits au Hâvre, à Berck, sur les bords de la Touques, à Tourgéville, à Deauville, à Saint-Valery-sur-Somme, à Etretat, à Trouville, à Dunkerque, à Étaples, à Saint-Valery-en-Caux, à Dordrecht, en Bretagne.

Rendant compte de cette exposition, le critique du journal *L'Art dans les Deux Mondes*, nous représente l'artiste au travail :

« Étaples avec ses sables, le Hâvre et son estuaire de Seine, le Finistère et ses blocs de rochers, partout où il y a une grève, un port, des bateaux, voilà l'atelier de Boudin.

« L'homme : une tête de vieux pilote, le hâle rouge, une barbiche blanche, le haut des joues rasé. Il a le parler très lent, bas, un peu monotone. La physionomie, toute normande, est placide, avec des yeux petits où se décèle la finesse. Il mêle la compréhension nette des nécessités mercantiles à un entêtement imperturbable dans ses convictions artistiques.

« A Paris, Boudin habite, 11, place Vintimille. Toute une grande pièce est encombrée de toiles, posées par terre,

s'appuyant contre le mur en longues rangées pressées ainsi que des capucins de cartes. Dans cet amas règne un ordre moitié chronologique et moitié géographique, où l'artiste se retrouve avec une aisance prestigieuse. Il ne fait là que des retouches, conservant à chaque œuvre la sincérité de l'étude en plein air. Partout, dans les couloirs même, déborde une incroyable quantité de dessins et d'esquisses aquarellées où se manifeste l'élément primesautier de Boudin. Il y a en lui une faculté innée de voir vite, juste, complet. Quelques coups de crayon, deux ou trois teintes ébauchées, des indications en marge, cela suffit, — toujours le tableau y est.

« Et c'est tantôt les floraisons prairiales, opulentes et grasses des environs de Trouville où, sur les bords de la Touques, ruminent paresseusement les vaches luisantes; tantôt des laveuses accroupies au travail en un fouillis mouvementé; ou bien de longues plages avec des groupes clairsemés sur le sable jaune. Mais ce que l'artiste préfère, c'est le port; sur les eaux paisibles se dressent les mâts, s'enchevêtrent les cordages des agrès, comme une étrange forêt sans feuilles, aux fortes lianes; çà et là, la note vive, éployée, des pavillons multicolores. »



XXI

Tous ces éloges, les véritables artistes les avaient devancés. Les meilleurs d'entre eux ne comprenaient pas qu'Eugène Boudin ne fût pas décoré.

Le 13 juillet 1891, un grand peintre, Alfred Stevens, écrivait à Boudin la belle lettre que voici :

13 juillet 1891.

Cher confrère,

Je lis, dans les décorés du Ministère des Beaux-Arts, Baudoin et non Boudin. J'aurais été si heureux, en vous envoyant ma carte, de n'y mettre qu'un seul mot : *Enfin !*

Croyez, cher confrère, que pas un seul peintre ne vous la donne, cette distinction ; et cela depuis nombre d'années ; si un seul ne vous la donne pas, c'est qu'il croit depuis longtemps le ruban rouge à votre boutonnière.

Ceux qui, comme moi, sont plus heureux, auraient été plus fiers de leur distinction, s'ils avaient appris votre nomination.

Croyez, cher confrère, à mon admiration et à mes meilleurs sentiments.

ALFRED STEVENS,

15, rue Flachat.

Boudin lui répond :

Cher maître et ami,

Votre aimable lettre, qui vient de me parvenir, a couru quelques jours après moi dans mes pérégrinations artistiques.

Je ne saurais trop vous remercier de cette rare et touchante marque de sympathie à mon égard.

Depuis bien des années cette promesse m'est faite par quelques amis, comme vous, qui pensent que je pourrais mériter cette

récompense. Je les en remercie profondément et je suis plus vexé de voir leur désir trompé que pour moi-même, qui ne suis pas jaloux de ceux qui obtiennent le ruban.

Vous savez, mon cher maître, qu'après avoir lutté pour la vie matérielle pendant nombre d'années, je trouve que c'est un suffisant résultat d'avoir pu vivre de mon art, et je n'en ai jamais désiré d'autre, faisant peu de cas de mon mérite et ne me croyant pas en droit d'en demander plus.

Il y a quelque temps, lorsqu'il fut question de demander pour moi le ruban, je fis une démarche collective avec un certain nombre d'admirateurs de ce grand talent qui aura laissé en France tant de petits chefs-d'œuvre, je veux parler de Jongkind. Il me semblait que ce maître peintre devait passer avant moi.

Il m'eût été doux de voir adoucir les derniers jours de ce grand artiste, en lui donnant cette haute récompense qu'on a tant prodiguée à d'autres étrangers qui ne comptent guère dans l'art de notre époque.

Pour moi, qui n'ai pas la prétention de m'égaler à ce grand maître, je me trouve, je vous assure, suffisamment récompensé par le suffrage des amateurs.

M. Turquet, le seul des directeurs des Beaux-Arts que j'ai jamais approché, me reprochait d'être un peintre du commerce. Peut-être avait-il raison ; nous nous émiettons un peu, aujourd'hui qu'on ne compte guère qu'avec des toiles gigantesques. Qu'en dites-vous, vous qui n'avez pas besoin de plus de quelques centimètres de toile pour faire un bijou comme la dame en jaune ou la petite femme bleue ?

Je n'en continuerai pas moins mon œuvre avec le peu de forces qui me reste, cherchant à faire de mon mieux.

Croyez, cher maître et ami, que je suis bien sensible à votre témoignage de sympathique amitié, ainsi qu'à celle des bienveillants confrères de la Société qui (m'a-t-on assuré) notre Président en tête, m'ont porté sur la liste des artistes à récompenser. C'est là ma meilleure décoration.

A vous bien cordialement.

E. BOUDIN.

Boudin était de ceux qui pouvaient dire, comme Corot : « Toute distinction qu'il faut solliciter ne me tente pas. Si l'on veut m'en donner, on sait bien où me trouver; mais pour des démarches, je n'en suis pas. »

Quant à Jongkind, il venait de mourir le 9 février 1891, à la Côte-Saint-André, petit village du Dauphiné où il s'était retiré, et où, soit dit en passant, Berlioz est né.

Le vieux paysagiste s'était endormi de son dernier sommeil loin de son pays, de ses parents et de ses amis.

Lui non plus n'avait pas convoité les honneurs. A quelqu'un qui, un jour, faisait miroiter à ses yeux l'éventualité du ruban rouge, M. de Fourcaud raconte qu'il répondit : « Vous avez dû voir qu'il y a au rez-de-chaussée de ma maison un charbonnier : c'est mon ami. Je veux pouvoir

continuer à causer avec lui sans m'humilier et sans l'humilier. »

En ce qui concerne Eugène Boudin, il y avait une véritable injustice. Ce fut M. Léon Bourgeois qui la fit cesser.

A l'Exposition de 1892, étant alors ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, il acheta pour le compte de l'État le tableau exposé par Boudin : *la Rade de Villefranche,* tableau placé aujourd'hui au musée du Luxembourg, et il lui écrivit pour lui annoncer qu'il était nommé chevalier de la Légion d'Honneur, et qu'il chargeait M. Puvis de Chavannes de lui remettre les insignes de son grade.

M. Léon Bourgeois avait résolu de réserver la décoration d'Eugène Boudin, et quand il était sollicité pour la croix qu'on savait disponible, il répondait : « Mon choix est fait ». Si l'on tâchait de savoir quel était le futur titulaire, il répondait : « C'est Boudin ». Mais on objectait toujours : « Boudin ! mais il est déjà décoré ! » M. Léon Bourgeois était obligé de détromper son interlocuteur, et il ajoute que le solliciteur se retirait alors sans insister davantage.

Le 30 octobre 1892, Puvis de Chavannes écrit à Eugène Boudin :

Mon cher Boudin,

Je viens de recevoir de la Grande Chancellerie les papiers concer-

nant votre nomination de chevalier et la croix qui vous est destinée.

Je serai charmé de vous les remettre moi-même avec une bonne et cordiale accolade.

PUVIS DE CHAVANNES.

Vers la même époque, il avait reçu de Claude Monet une lettre touchante, où leurs vieux souvenirs revivaient embellis par l'éloignement :

Giverny, par Vernon (Eure), 22 août 1892.

Mon cher Boudin,

Excusez-moi de n'avoir pas répondu plus vite à votre si aimable lettre ; ce n'est qu'au retour de mon voyage que j'ai eu connaissance de votre lettre qui, vous le pensez, m'a été très agréable. J'ai été surtout très touché en même temps que très flatté de votre demande. Je ne puis vous annoncer aujourd'hui l'envoi de ce souvenir. Je n'ai pas travaillé cette année et je tiens à vous donner quelque chose qui soit digne de vous ; mais vous n'aurez pas besoin de me rafraîchir la mémoire.

Vous savez l'affection que j'ai toujours eue pour vous, et aussi la reconnaissance. Je n'ai pas oublié que c'est vous qui, le premier, m'avez appris à voir et à comprendre.

Comme vous, bien des fois, j'ai pensé à ces débuts, à ces délicieuses courses en compagnie de Jongkind, de Courbet. Aussi ai-je été bien heureux de voir que vous en avez conservé le souvenir.

J'espère bien cet hiver venir vous serrer la main et causer de ce bon temps.

Votre vieil ami,

CLAUDE MONET.

XXII

Eugène Boudin avait alors soixante-huit ans.

Ses habitudes de travail n'avaient pas changé.

Dès le mois de mars, il quittait Paris et commençait ses pérégrinations.

Dans les dernières années, il dut les diriger vers le Midi pour se garantir contre les douleurs rhumatismales qu'il avait contractées en peignant au grand air par tous les temps.

Mais au mois de juin, il revenait régulièrement à Deauville, et là, il achevait les tableaux qu'il avait faits au cours de ses voyages. Il restait sur les bords de la mer jusqu'à la fin de la saison, et il ne rentrait dans son atelier de Paris que vers la fin du mois de novembre.

Dans l'année qui précéda celle de sa mort, en 1897, il peignait encore au mois de novembre dans les rues de Honfleur, et il écrivait à un de ses amis :

Le pauvre artiste a bien froid aux doigts.

Une fois ramené à Paris par l'hiver, il restait enfermé dans son atelier et travaillait sans interruption, ne sortant pour ainsi dire jamais.

De là une production incessante dont certains amateurs s'inquiétaient. Un d'entre eux, un ami de la première heure, aurait voulu le voir modérer son ardeur et limiter le nombre des œuvres qu'il entreprenait. Il lui avait écrit pour lui faire des recommandations dans ce sens.

Boudin lui répondit :

. . . .

Je pourrais convenir avec vous que j'ai quelquefois « galvaudé » mon talent. Mais est-il bien certain qu'avec plus d'économie dans la production, je fusse arrivé à un autre résultat? C'est fort douteux. Certains amateurs m'en font un crime. Mais lorsque je leur dirai : C'est doublé, à prendre ou à laisser! Croyez-vous qu'ils ne regimberont pas contre ma prétention?

Du reste, je viens de passer un hiver qui est un avertissement. Je vieillis, ce n'est pas douteux. Je m'arrêterai forcément un de ces jours. Déjà je sens une grande fatigue. Ma main s'alourdit, mon œil se brouille. Il n'y a plus que la volonté qui survit et cette habitude prise de labourer journellement mon sillon. Mais croyez que j'aurais quelque volupté à me reposer, n'était le devoir qui me pousse au travail.

Ce n'est pas lorsqu'on touche à son quinzième lustre qu'on doit

se figurer qu'on ira plus loin. Il faudra bien lâcher quelque jour le pinceau qui me semble déjà lourd.

Mais s'il m'est donné de peindre encore quelque temps, vous aurez satisfaction, car j'ai pris la résolution de ne plus mettre tant d'enfants dehors. Je vais serrer cette mécanique résolument.

. . . .

Et puis, je suis bientôt fini. Il n'y a pas moins de soixante-quatre ans que je laboure. Les mauvais jours comptent double dans la vie, et Dieu sait si j'en ai eu de ces jours de désespérance et de privations de toute sorte! Je ne me fais pas d'illusion sur ce qui m'attend. Pour moi, je suis sans ambition. Je serais bien difficile si je n'étais pas satisfait de mon sort. J'en vois qui me valent et qui végètent à côté de moi.

Du reste, ne croyez pas que c'est un grand désir de lucre qui m'a poussé jusqu'à présent. Le papa Corot lui-même, qui a pas mal « galvaudé » son talent (puisque c'est le mot consacré), a eu la faiblesse, lui aussi, de se laisser circonvenir et fatiguer jusqu'à son dernier jour et sans profit, comme je le fais souvent.

Et dans l'intimité, Boudin disait : « Certes, je pourrais travailler moins; mais alors que ferais-je dans l'intervalle? Je m'ennuierais. Mon seul plaisir est de peindre. »

Il aurait pu ajouter que souvent des marchands avaient voulu s'assurer sa production d'une manière exclusive, mais qu'il s'y était toujours refusé, malgré les avantages pécuniaires qu'il aurait certainement tirés d'un semblable

arrangement fréquemment accepté. Par suite, plusieurs d'entre eux le boudaient. Mais il disait à ce sujet : « J'ai été plus de quinze ans à travailler sans rien vendre ; aujourd'hui quand un amateur vient frapper à ma porte, j'éprouve un trop grand plaisir pour ne pas le satisfaire et je suis trop flatté de sa démarche pour pouvoir l'éconduire. »

Il s'efforçait donc de contenter tout le monde. Et comment n'y eût-il pas réussi ? Ses prétentions étaient si modestes ! M. Vollon raconte qu'un jour il amena dans l'atelier de Boudin un riche amateur de Marseille. Il prit Eugène Boudin à part et lui dit :

— « Je t'avertis que mon client a l'habitude de payer des prix élevés. Ne vas pas demander des prix ridicules ! »

— « Sois tranquille », lui répond Boudin, pendant que l'amateur parcourt l'atelier.

A un moment donné, le visiteur s'arrête plus longuement devant une toile qui parait fixer son choix. Boudin s'approche alors de Vollon et lui dit tout bas :

— « Tu sais, je t'avertis ; si c'est ce tableau là qu'il prend, il me sera absolument impossible de le lui laisser à moins de trois cent cinquante francs ! »....

— « C'est fort bien, dit Vollon, fais comme tu l'entends ; mais moi je ne reviendrai plus jamais chez toi avec un amateur. »

Comme Boudin, M. Vollon avait eu des débuts très modestes. Son premier ouvrage eut cependant tout de suite une grande publicité. Il passa du premier coup sous les yeux de milliers de spectateurs. Il peignit, en effet, les numéros sur fonte émaillée des maisons de la ville de Lyon, sa ville natale. Employé dans une fonderie, il débuta par cette belle couche bleue sur laquelle se détachent les numéros des maisons. Puis il fit de la bijouterie, ensuite de la gravure, afin de gagner sa vie. Enfin, en 1857, il exposa à Lyon des Pierrots et, en 1859, il vint à Paris.

XXIII

Eugène Boudin, en 1896, fut obligé par l'état de sa santé de retourner passer l'hiver dans le Midi. Il résolut d'aller à Venise. Il s'y installa, en effet, et revint avec ses études à Deauville où, à peine débarqué, il fut interwievé par un rédacteur de l'*Echo de Paris* qui donna le compte-rendu de sa visite :

« Venise n'existe plus : il y a des bateaux à vapeur !

« Par cette boutade qu'il laissait l'autre jour échapper devant moi, le peintre Ziem, ce toujours fidèle courtisan de

la « reine de l'Adriatique » prononçait — inconsciemment peut-être — l'oraison funèbre de l'art romantique.

« La cité de perles, de roses et de lapis que Ziem a peinte pour la joie de plusieurs générations d'amateurs, aurait-elle fait place à un port de mer quelconque, souillé de la fumée des steamers ?

« Que deviennent, hélas ! l'élégance archaïque, la majesté pittoresque des vieux palais se mirant dans la lagune, si les quais de marbre s'encombrent de caisses et de ballots, si le grincement des grues à vapeur, la plainte stridente des sirènes couvrent de leurs bruits le murmure soyeux des gondoles glissant sur les canaux déserts, et si l'on n'entend plus au passage les soupirs poussés par les belles filles derrière les jalousies baissées ?

« Seul, un artiste pouvait apprécier le dommage causé par l'inévitable civilisation à la beauté de l'éternel refuge des poètes et des amoureux. Cet artiste, c'est le peintre Boudin, que j'ai eu la bonne fortune de rencontrer l'autre jour à Trouville, retour de Venise.

« Rassurez-vous, me dit-il, Venise est toujours belle ; j'y ai passé quelques semaines inoubliables.

« Mais Ziem a raison de clamer un *De profundis*. La Venise qu'il a peinte n'existe plus guère. C'est celle des siècles écoulés, qu'avec de savantes études et grâce à la

puissance de son imagination de poète, il a pu reconstituer merveilleusement. Mais il y a une autre Venise, celle que j'ai vue, non moins belle et d'une beauté éternelle. Les misérables efforts des hommes, voyez-vous, n'empêcheront jamais le ciel d'être bleu, les nuages de courir en troupeaux rapides ou en flocons légers sur son immense tapis de velours, et la mer de refléter les mirages du ciel.

— « Cela veut dire, mon cher maître, que, fidèle à votre propre tempérament, c'est le ciel et l'eau que vous avez peints à Venise, comme vous les avez si souvent peints au Hâvre ?

— « Justement, dit-il en s'animant. Ah ! Monsieur ! quels ciels merveilleux, quelles aurores, quels couchants ! Et la mer ! Combien différente de notre Manche ! A de certaines heures, c'est comme de la crème... Et encore, cette atmosphère unique au monde, ces horizons aux tons perlés !... J'ai surpris des gris incomparables de finesse et de légèreté. Ah ! ce fut pour moi une inoubliable volupté de l'œil que ce voyage ! »

« Une conviction ardente, un enthousiasme juvénile illuminaient la figure hâlée du vieux peintre dont toute l'existence n'a été qu'une patiente étude de l'horizon mouvant des flots, qu'une contemplation passionnée des ciels marins aux grandes nues chevauchantes.

« Sa face énergique, aux poils rudes et blancs, ses yeux vifs, purs, d'un bleu de faïence, son sourire naïf et large, le font prendre invariablement pour quelque loup de mer par qui le voit pour la première fois.

« Et comme la conversation a tourné et que nous parlons maintenant de lui :

— « Non, répondit-il à une de mes questions, je n'eus point de maître à proprement parler ; j'ai cherché tout seul sans être d'aucune coterie, d'aucune école, et les discussions sur la peinture m'ont toujours semblé un peu oiseuses. Pour moi, j'ai lutté longtemps avant d'être compris ; aujourd'hui, heureusement, la récompense arrive; j'ai quelques amateurs qui me sont depuis longtemps fidèles, dont le nombre augmente sans cesse. Mon ambition se borne à les satisfaire.

— « Et vous y arrivez?...

— « Pas toujours ! dit en riant M. Boudin ; ceux qui sont mes amis me traitent de fainéant, et les autres me harcèlent...

— « Cela ne m'étonne pas, mon cher maître, et je vais leur annoncer que, de Venise, vous leur rapportez des merveilles...

— « Ah ! non, dites que j'ai vu des merveilles. Dites que Venise est toujours la plus belle des cités maritimes, le

joyau unique, le décor propice aux rêveries ; rassurez les poètes, mais ne parlez pas de ma peinture. » (EUGÈNE TARDIEU).

En effet, dans l'entourage d'Eugène Boudin, plusieurs lui reprochèrent doucement, non pas d'avoir été à Venise, mais d'y avoir fait des tableaux. Pour eux, Boudin avait commis une sorte de sacrilège en abordant un sujet qui appartenait exclusivement à Ziem. Il avait beau se défendre d'avoir voulu toucher à la convention que Ziem avait créée, on le blâmait néanmoins d'avoir pénétré sur un domaine qui n'était pas le sien et qu'il aurait dû considérer comme fermé pour lui.

Boudin ne tint pas le moindre compte de ces critiques, et se borna à répéter qu'il avait fait à Venise ce qu'il avait vu, et qu'il avait fidèlement reproduit la réalité, d'ailleurs très belle, sans penser à la Venise telle que Ziem la rêvait et se plaisait à l'imaginer.

Le souci que Boudin avait eu de demeurer exact était poussé si loin, que dans un de ses plus importants tableaux, on voyait, au premier plan, des chalands chargés de paille, défilant sur un canal, et, au fond, une magnifique suite de palais et de monuments ; et comme la vue de ce fourrage paraissait choquer l'amateur en offrant un contraste fâcheux avec ce fonds de somptueuse architecture, Boudin prit soin

d'expliquer qu'à Venise il n'y avait pas de rues, mais seulement des canaux, et que tous les services se faisaient par eau; que, par suite, le jour où il avait fait ce tableau un convoi de bateaux chargés de paille avait défilé devant lui, que cela n'avait rien que de normal là-bas, et qu'il avait reproduit ce qui se voyait habituellement et ce qu'il avait vu précisément ce jour-là.

L'amateur cependant ne se laissa pas convaincre, et il pria Boudin de faire disparaître la tache jaune que formait cet amas de paille. Boudin, très accommodant, n'insista pas, et, content de son explication, céda au désir de l'acheteur, qui préférait voir l'église Saint-Marc sans le convoi de fourrage.

XXIV

Venise fut sa dernière étape.

Au mois de février 1898, il se sentit malade.

A cette époque, il écrivait la lettre suivante à un de ses amis :

Paris, le 18 février 1898.

Cher Monsieur,

Vous excuserez un malade qui aurait dû depuis plusieurs semaines aller prendre de vos nouvelles et vous souhaiter le bonjour ; mais voilà près de six semaines que je suis atteint de l'influenza avec une fièvre qui m'a cloué au lit assez longtemps.

Mon plus grand supplice, à part la maladie, c'est que je n'ai pu, jusqu'à présent, me livrer à aucun travail et je ne sais vraiment quand je serai en état de reprendre la palette, quoique je puisse déjà visiter l'atelier en curieux.

Croyez, cher Monsieur, à mes meilleurs sentiments et agréez mes cordiales salutations.

E. BOUDIN.

Boudin se tenait dans son atelier, assis tout près du poêle. Il avait froid jusqu'aux os, disait-il, et ne parvenait pas à se réchauffer. Il n'avait plus de forces et ses jambes le soutenaient à peine.

Il voulut aller au soleil et se rendit à Beaulieu-sur-Mer.

De là, il écrivait à la date du 25 avril 1898 :

Cher Monsieur,

Votre lettre me parvient à Beaulieu où je suis depuis trois semaines déjà sans que j'en aie ressenti un grand bien-être.

Il est vrai que je suis parti beaucoup plus malade que je ne croyais l'être, car, arrivé à Nice, je ne pouvais plus me traîner et j'ai cru un moment que j'allais être obligé de me faire conduire à l'hôpital. Mes jambes m'abandonnaient, je ne pouvais faire vingt pas sans succomber. Enfin, j'ai gagné Beaulieu où j'ai trouvé un gîte, mais, hélas ! pas la santé. Car je suis depuis trois semaines dans le plus triste état, pouvant à peine me traîner et ne mangeant plus.

J'avais tout d'abord éprouvé un petit mieux, mais il ne s'est pas maintenu. J'ai consulté un médecin qui m'a mis au lait pour toute nourriture et j'en suis arrivé à un état de faiblesse très inquiétant, car je peux à peine me traîner à quelques centaines de pas du logis.

Pour comble, la semaine a été et continue d'être mauvaise. Le soleil est absent, et le temps maussade et froid ajoute à ma détresse de malade. Je ne sais vraiment si je pourrai me remettre sur pied et reprendre quelques forces. C'est douteux.

Vous voulez bien me consulter relativement à quelques toiles que vous désirez exposer (à l'Exposition des Beaux-Arts de Périgueux). Je vous en prie, faites tout ce qu'il vous plaira à cet égard et ce sera pour le mieux.

Je suis si peu à la peinture, réduit comme je le suis par la maladie, que je ne prends même pas la peine de regarder autour de moi. Pourtant dans les rares moments où le ciel est clément, c'est assez beau pour tenter le peintre, mais je n'y songe même pas, tellement la maladie m'a abattu.

Toutefois le pittoresque a disparu. Il y a de beaux jardins remplis d'orangers, de citronniers, d'arbres exotiques, mais tout est accaparé pour faire des jardins.

Voilà que va s'ouvrir la lutte entre les deux Salons. On pourra comparer et ce sera, je crois, une étude assez curieuse dont je me désintéresse.

Agréez, cher Monsieur, mes plus cordiales salutations.

E. BOUDIN.

A la même époque, il écrivait à un ami de Honfleur, M. D. Louveau :

Beaulieu-sur-Mer, 15 mai 1898.

Mon cher monsieur Louveau,

C'est de Beaulieu, où je suis depuis deux mois, que je réponds à la lettre que vous m'avez adressée à Paris. Vous ignorez que depuis cinq mois tout à l'heure je traîne une existence maladive, à la suite d'une violente attaque d'influenza ; que, ne pouvant me remettre à Paris, j'ai dû changer de climat et essayer d'un pays plus favorisé du soleil.....

Hélas ! je suis loin d'y avoir retrouvé une santé perdue... Dans quelques jours, nous allons quitter cette côte bénie des uns, mais où je n'ai pu ni réchauffer mes pauvres vieux os, ni retrouver la vigueur ; je vais revenir vers notre Normandie, très affaibli par un régime de lait qui m'est imposé, car j'ai absolument perdu la faculté de digérer tout aliment solide ou fortifiant...

Retrouverai-je, au pays natal, mes forces perdues ? J'en doute, car je suis arrivé à un degré d'épuisement absolu.. pouvant à peine mar-

cher cent pas.. et n'ayant plus la force de tenir le pinceau, ce qui est une de mes douleurs les plus vives.

J'ai vu souvent à Paris notre ami Marais... il est venu me rendre visite la veille de mon départ pour le midi, mais là, je me croyais encore assez fort pour me risquer à un voyage lointain sur lequel je comptais pour m'apporter la santé. Je m'étais trompé et je me suis trouvé ici sur le point de succomber dix fois.

J'espère pourtant revoir encore notre vieille cage normande et chercher la convalescence *peut-être possible encore*. Mais je pars bien affaibli et bien découragé, je vous assure...

Nous comptons, *si nous arrivons à bon port*, vous voir dans les premiers jours de juin à Deauville... On m'y envoie respirer l'air natal de préférence à celui du Midi... Cela me réussira-t-il ? Le fait est que je ne voudrais par mourir ici, je suis trop loin de tous les amis et connaissances, et surtout des miens.

Je veux croire que votre santé, ainsi que celle de Madame Louveau est bonne, malgré les temps rigoureux qu'on signale, et je souhaite de pouvoir vous donner la main bientôt.

Bien affectueusement à vous.

E. BOUDIN.

Il revint à Paris de plus en plus faible, et, un matin, au moment où il préparait sa palette pour tâcher de se remettre au travail, il tomba de son escabeau sur le plancher. Ce fut la fin. Il ne put désormais aller dans son atelier. Il vécut sur une chaise longue dans sa salle à manger, relisant *Les Maîtres d'autrefois*, de Fromentin, ces maîtres flamands et

hollandais qu'il avait étudiés avec tant d'ardeur quand, en 1846, il était venu à Paris grâce aux subsides de la ville du Hâvre. C'était un retour à des débuts éloignés de plus de cinquante ans.

Mais bientôt, se sentant définitivement perdu, il fit ses dernières recommandations au sujet de ses études et de ses croquis précieusement conservés et soigneusement classés pendant un demi-siècle de travail, et il décida d'aller mourir à Deauville, dans son châlet, près de sa ville natale, en face de la mer. A Paris, il étouffait, disait-il. A tout prix, au risque de ne pas arriver vivant, il voulait s'en aller là-bas.

Sa volonté fut accomplie grâce à un suprême effort d'énergie de sa part.

En s'éloignant de Paris, il se rendait bien compte de sa situation et il sentait qu'il ne reverrait plus son atelier. A ce moment il n'avait qu'un seul souci. Il laissait un grand nombre d'études peintes et de toiles ébauchées. Il laissait surtout une quarantaine de cartons contenant un ensemble innombrable de croquis d'après nature, le tout classé et annoté. Il ne voulait pas que ce long travail d'un demi-siècle fût livré au public et tombât dans la circulation.

Transporté à Deauville au mois de juin 1898, il se soutint jusqu'au huit août suivant.

XXV

A la nouvelle de sa mort, M. Roger-Milès publia un article qui rappelle bien les derniers jours de la vie du peintre :

« La dernière fois que je le vis dans son atelier de la place Vintimille — il y a de cela des mois — il était en veine de causerie et il parla de sa longue carrière, sans amertume, en homme qui ne regrette rien, qui a la conscience pure de

N° 37. — Boudin Louis-Eugène (8 août 1898). — Du Registre des décès de la Commune de Deauville, pour l'année mil huit cent quatre-vingt-dix-huit, est extrait :

Aujourd'hui : huitième jour du mois d'Août de l'année mil huit cent quatre-vingt-dix-huit, à dix heures du matin, en la maison commune, devant nous Hunebelle Édouard-Adolphe, Maire, officier de la Légion d'Honneur, faisant les fonctions d'officier de l'Etat Civil de la Commune de Deauville, Canton de Trouville, Département du Calvados, ont comparu : Adam Jules-Arsène, âgé de trente-six ans, journalier, domicilié rue de la Banque, à Deauville, et Ponchy Eugène, âgé de soixante-trois ans, secrétaire de mairie, officier d'Académie, aussi domicilié à Deauville, à l'Hôtel de Ville, tous deux voisins et non parents du défunt, lesquels nous ont déclaré que cejourd'hui à six heures du matin, Boudin Louis-Eugène, âgé de soixante-quatorze ans, artiste peintre, Chevalier de la Légion d'Honneur, domicilié rue Oliffe, à Deauville, veuf de feue Guedès Marie-Anne, fils de feu Boudin Léonard-Sébastien et de feue Buffet Marie-Félicité, née à Honfleur, est décédé en sa maison dans cette commune. Ce dont nous nous sommes assuré, et qui nous est de plus affirmé par certificat du docteur Leneveu, domicilié à Trouville : c'est pourquoi nous avons rédigé le présent acte, que les déclarants ont signé avec nous après lecture.

Ont signé : J. Adam ; E. Ponchy ; Ed. Hunebelle.

toute défaillance; en vaillant qui ne doit qu'à lui, à son effort, à son talent, l'estime où le tiennent les seuls gens capables de l'apprécier et de l'aimer; en travailleur qui n'a jamais rien demandé et à qui l'on n'a rien donné.

« Il s'était assis devant le petit bahut où, dans des chemises, ses croquis et ses dessins étaient classés avec ordre, et, les tirant une à une, il les ouvrit et les feuilleta. C'était toute sa vie qui lui passait sous les yeux; c'était son labeur de cinquante années qui apparaissait avec sa palpitation spéciale; c'était l'étude continue d'un observateur fin et avisé, spirituel quand il croquait en une synthèse expressive les gens des villes égarés sur les plages, plein d'émotion quand il consacrait ses menus papiers aux gens de la mer et aux bateaux, ces coquilles qui ont une âme et ces voiles qui sont des ailes !

« Il y avait là tout ce qui avait été la passion de cet homme formé à l'école des maîtres de l'école de 1830; des pêcheurs et des sloops de pêche, des coups de vent et des accalmies, le grouillement des baigneurs sur le sable fin ou la rudesse des galets; la coquetterie humaine ballotée par la mode capricieuse, et marquant chaque année d'une déchéance et d'une invention nouvelle, en face de l'immuable splendeur de la mer, sur le miroir de laquelle le soleil

incessament fait jouer sa féerie de lumière dans le décor fugitif des nuages.

« Et chaque feuillet rappelait au vieux peintre un incident, un tableau depuis longtemps daté et oublié dans son œuvre; il évoquait sans lassitude et sans fatuité son passé tout frémissant de souvenirs. Sa mémoire, présente et claire, se répandait comme une source dont rien n'a souillé le flot intarissable; et c'était une joie attendrie vraiment que de l'entendre parler, lui qui est certainement un des plus distingués petits-maîtres de notre école française, petit-maître ayant ici le sens qu'on donne à ce mot pour désigner les délicieux Flamands du dix-septième siècle qui sont l'orgueil des collections particulières et des musées.

« Je me le rappelle me disant avec une larme dans son œil bleu profond : « A Paris, je suis comme un exilé ! » La ville ne convenait ni à son tempérament, ni à son art; il lui fallait les grands horizons, les grands tumultes de la nature et les grands recueillements.

« Elevé au bord de la mer, dans la brutale harmonie des vagues, au spectacle toujours renouvelé des bateaux qui vont et viennent, des marins et des pêcheurs, des ciels agités, calmes, assombris, étincelants, prodigieusement élevés ou lourdement abaissés, suivant qu'il est dans le caprice des vents de les forcer à telle ou telle forme, Eugène Bou-

din réalise l'idée qu'on doit se faire du peintre de marine.

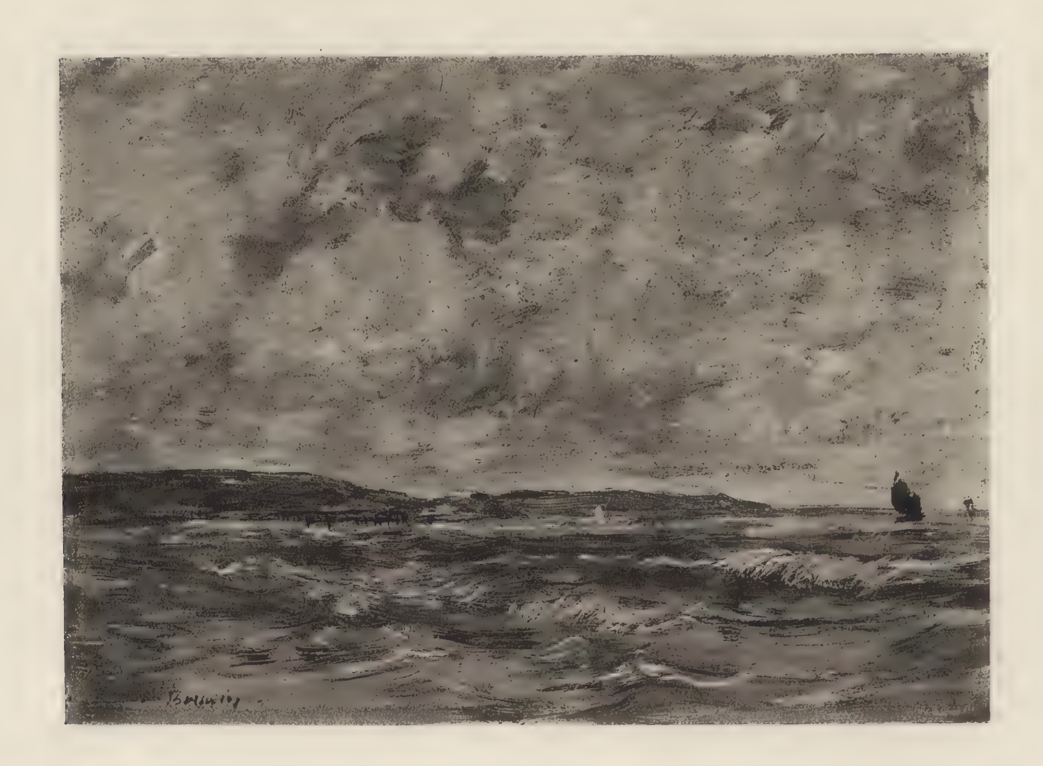
« Chaque morceau qu'il a signé marque un aspect dans le temps ; rien n'y est laissé au hasard ; on devine que tous ces effets ont été vus, et on constate qu'il ont été notés et interprétés avec une incroyable virtuosité de pinceau ou de crayon ; je n'en veux citer pour exemple que ses soleils couchants, de mignonnes études qui prennent des proportions de chefs-d'œuvre avec leurs accents vigoureux, leur étrange vérité de pittoresque et l'admirable poésie qui s'en dégage : le soleil jette autour de son orbe la prodigalité de sa pourpre éclatante : tout est calme pourtant ; le vent même a suspendu son vol et les êtres comme les choses, comme les éléments, restent immobilisés dans leur admiration, devant cette souriante apothéose d'un beau jour où tout est harmonie, caresse, passion, lumière !

« C'est avec un pareil spectacle sous les yeux, spectacle qu'il avait si souvent traduit, sans qu'on puisse jamais lui reprocher d'être monotone, que Boudin a voulu mourir. Il y a une quinzaine à peine, se sentant plus mal, il comprit que son heure était proche. Par un dernier effort de volonté, il exigea qu'on le ramenât, de Paris, à cette mer dont l'air le grisait.

« Le voyage, on le devine, fut cruel au malade ; mais il y avait, au bout de cette épreuve, un coin de ciel aimé, à

regarder, et des barques dont le balancement, dans le clapotis de l'eau, saurait bercer sa douleur.

« C'en était trop cependant; Boudin arriva là-bas épuisé, et comme si son mal lui avait consenti un crédit assez long et une faveur assez grande en lui ménageant la suprême ivresse de s'emplir encore une fois les poumons d'air salin, il acheva de mourir. »



XXVI

Ses obsèques eurent lieu le vendredi 12 août 1898, à l'église de la Trinité, et il fut enseveli au cimetière Saint-Vincent, à Montmartre, dans la tombe où reposaient déjà les restes de sa femme.

Voici comment le journal *le Temps* rendit compte de cette cérémonie :

« On a célébré aujourd'hui, à midi, en l'église de la Trinité, le service funèbre du peintre Eugène Boudin.

« Ramené, dans la journée d'hier, de Deauville, le corps avait été exposé, en attendant la cérémonie, dans un des caveaux de l'église. Il a été transporté, après le service, au cimetière Saint-Vincent de Montmartre, dans un caveau de famille.

« Peu de Parisiens connaissent aujourd'hui ce cimetière qui est l'ancien cimetière paroissial de Montmartre. Assis au sommet de la butte, sur le versant qui regarde le nord, il ne reçoit plus que de loin en loin la dépouille de quelque membre d'une des vieilles familles montmartroises en possession depuis longtemps d'un caveau.

« De la rue Saint-Vincent à la rue Caulaincourt, en

pente raide, ses allées ombreuses dégringolent, accessibles seulement aux piétons. Le calme profond qui règne n'est troublé que par les cris joyeux des oiseaux, et les cercueils, à l'ancienne mode provinciale, y pénètrent sur les épaules de robustes porteurs.

« Et, par une radieuse journée comme celle-ci, sous le clair soleil qu'on voit dans le lointain poudroyer jusqu'à la plaine Saint-Denis, sur les toits éparpillés de la banlieue, le vieux champ de repos, perdu sous les feuilles, n'a plus rien de plus funèbre. On ne saurait rêver une cité des morts plus discrète et moins imprégnée de tristesse.

« Arrivé devant la tombe, le cortège a fait halte. Sur un tréteau, dans l'allée, on a déposé le cercueil, on a entassé les couronnes et, devant ce reposoir improvisé, paré de couleurs éclatantes, qui eût été un modèle exquis pour un peintre, deux discours sans pompe, mais émus, ont été prononcés.

« M. Kaempfen, directeur des musées nationaux, représentant le ministre des Beaux-Arts, a retracé en termes touchants la carrière du maître. M. Louveau, conseiller municipal de Honfleur, a surtout insisté sur l'étroite affection qui unissait Boudin à sa ville natale.

« Il en a donné dans son testament une dernière preuve en lui léguant un choix important de très belles toiles. »

Voici le texte du discours que M. Kaempfen, directeur des musées nationaux, chargé de représenter M. Léon Bourgeois, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, prononça devant la tombe :

« Le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts a voulu qu'une parole d'adieu fût dite en son nom sur la tombe de l'homme simple, discret et modeste, du travailleur infatigable, du bon et loyal peintre qui vient de nous être enlevé.

« Eugène Boudin était né à Honfleur. Fils de pilote, son enfance fut bercée sur la vague, au souffle du vent, sous le ciel vaste, aux changeants aspects, et le ciel et la mer furent ses premières amours, auxquelles il demeura toujours fidèle.

« Le ciel et la mer, voilà ce qu'il essayait de peindre quand il pouvait s'échapper de la petite boutique de marchand de couleurs qu'il avait ouverte pour gagner sa vie; et plus tard, encouragé et conseillé par un grand artiste qu'un hasard heureux avait mis sur son chemin, lorsqu'il se fut décidé de laisser là le commerce, voilà ce qu'il peignit sans cesse avec passion et le cœur plein de joie..... et ainsi jusqu'à la fin.

« Avec quelle conscience et quelle patiente ardeur il

cherchait la vérité ; tous ceux qui l'ont connu le diront.

« Il avait le don de la vie. On la sent dans les ciels aux nuages d'un gris sombre auxquels il se plaisait, dans ses flotilles de bateaux de pêche, dans les groupes de gens de mer ou de gens du monde en villégiature, dont il peuplait ses plages. Son pinceau avait des finesses de coloration exquises.

« Et ce talent exact et sincère, poétique aussi, était si bien marqué d'une empreinte personnelle, que devant une toile d'Eugène Boudin il n'était guère possible de mettre un autre nom que le sien.

« L'artiste que nous regrettons aura sa place parmi ceux à qui ne manquera jamais le suffrage des délicats.

« Il laisse de belles œuvres ; il laisse aussi un bel exemple ; il aima l'art non pour la célébrité ou pour le profit, mais pour l'art lui même. »

XXVII

Le 9 janvier 1899, s'ouvrit à l'école des Beaux-Arts l'Exposition des œuvres d'Eugène Boudin.

Là se trouvait réuni un ensemble de 364 tableaux et de 93 pastels et aquarelles envoyés de tous les points de la



France et même venus de l'étranger. Les musées et les amateurs s'étaient empressés de répondre à l'appel d'un comité qui comptait parmi ses membres M. Léon Bourgeois, ancien président du Conseil, M. Roujon, directeur des Beaux-Arts, M. Albert Sorel, de l'Académie Française, M. Vollon, M. Paul Dubois, M. Cormon, de l'Institut, M. Kaempfen, directeur des Musées Nationaux, M. Bénédite, conservateur du musée du Luxembourg, M. de Fourcaud, professeur

à l'école des Beaux-Arts, M. Marais, maire du Hâvre, M. Butel, maire de Honfleur, des peintres comme MM. Carolus-Duran, Blanche, Carrière, Cazin, Damoye, Fantin-Latour, Gervex, Guignard, Guillemet, Harpignies, Helleu, Lebourg, Lhermitte, Claude Monet, Quost, Raffaelli, Tissot, le sculpteur Guilbert, des critiques d'art comme MM. Arsène Alexandre, Gustave Geffroy, Roger Marx, André Michel, Roger Milès, Armand Silvestre, Thiébault-Sisson, des amateurs comme MM. le docteur Abadie, Eugène Adam, Charles de Bériot, Bourgès (de Bordeaux), le docteur Brocq, C. Coquelin, Georges Feydeau, Louveau (de Honfleur), Georges Lutz, de Meur, de Saint-Albin, Tavernier, Georges Viau.

Artistes et amateurs eurent à cœur de participer à l'hommage rendu à la mémoire du peintre. M. Georges Leygues, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, acheta un des plus importants et des plus beaux tableaux de l'Exposition : “ *Le Port de Bordeaux* (1874) ”.

Dès la fermeture de l'exposition, cette toile remarquable fut placée au Musée du Luxembourg.

Eugène Boudin, nous l'avons dit, avait laissé un nombre considérable d'études peintes, de croquis au crayon, au pastel et à l'aquarelle.

Les études peintes furent offertes par la famille de l'artiste à la ville du Hâvre, pour le musée et les écoles de la ville.

Les croquis au crayon, au pastel et à l'aquarelle furent donnés à l'Etat et remis au Louvre pour être répartis entre le musée du Luxembourg et les musées de province.

D'autre part, les amis du peintre firent entre eux une souscription, et, avec le concours de l'État, de la Société du Vieux Honfleur, de la ville de Honfleur, des parents d'Eugène Boudin, ils firent exécuter, par le distingué sculpteur Ernest Guilbert, un buste en marbre qui fut offert à la ville natale de l'artiste.

XXVIII

Le dimanche, 13 août 1899, avait lieu à Honfleur l'inauguration du musée Saint-Étienne.

A cette occasion, une exposition des beaux-arts avait été organisée. Dans cette exposition, une salle avait été réservée à Eugène Boudin.

Devant un vaste panneau recouvert de tableaux choisis dans son œuvre, se dressait le buste sculpté par Ernest

Guilbert et offert à la ville de Honfleur par les parents et les amis de l'artiste.

Devant ce buste, M. Albert Sorel, de l'Académie française, prononça un discours d'une éloquence émouvante, religieusement écouté et fréquemment applaudi par une foule nombreuse. Voici le texte de cette magistrale allocution :

« Il est naturel qu'Eugène Boudin ait une place d'honneur dans les fêtes données par une Société qui s'intitule " Société Normande d'Art et de Traditions populaires". Eugène Boudin, l'excellent artiste, est un enfant de ce vieux Honfleur dont nous avons pris le nom ; il y est né en 1824, d'une famille de simples marins. Il a été, dans son temps, le représentant le plus distingué d'une des traditions dont notre ville est le plus justement fière, celle qui nous a donné Hamelin, Dubourg, Renouf, et formé notre colonie de peintres honfleurais.

« Je sais bien que si Eugène Boudin est né à Honfleur il a été élevé au Hâvre. On l'y a vu successivement matelot à bord du bateau de son père, commis, puis papetier-encadreur. C'est ainsi qu'il tendait des papiers à pastel pour Troyon. Entre temps il s'exerçait à dessiner comme il pouvait, le long des quais, le long des falaises. Vers 1846, un jeune homme appelé à faire la gloire de la Normandie

artiste et à devenir l'un des grands peintres français de tous les temps, le délicieux auteur de "*l'Angelus*", Millet, s'échoua au Hâvre, cherchant à vivre de portraits d'après nature, depuis trente francs par tête, à l'huile et au pastel. Fils de paysans de la Hague, Millet s'intéressa au fils des marins de Honfleur, qui, lui aussi, voulait être peintre. C'est de Millet qu'Eugène Boudin reçut le baptême de l'art,les premiers conseils et les premiers encouragements.

« C'est encore au Hâvre qu'il rencontra Alphonse Karr, Isabey, Couture. Ils se joignirent à Troyon et à Couveley, alors conservateur du Musée, pour obtenir de la ville une pension qui permît à Eugène Boudin d'aller étudier à Paris. Il y fréquenta les ateliers où il connut les maîtres vivants, le Louvre, où il connut les maîtres morts, et ses vrais inspirateurs peut-être, les Hollandais, dont il devait renouveler, en les appliquant à nos paysages de France, le naturel, la hardiesse et le coloris.

« Je sais cela, et ce ne serait pas ici le lieu de l'oublier. Mais je sais aussi que Boudin, revenu de Paris, perplexe sur son art et plus perplexe encore sur sa vie, se réfugia à Honfleur. En ces jours " peu argentés " où l'espérance, disait-il, " tenait lieu de sac ", il fut le premier pensionnaire de la mère Toutain, à Saint-Siméon. Il y travailla; il y retrouva les amis qui l'avaient aidé au Hâvre; il s'en fit d'autres :

Français, Diaz, Courbet, qui, passant au Hâvre avec Schaunard — l'original de la *Vie de Bohême* — remarqua de petits galets enluminés, reconnut un artiste, le chercha et se lia avec lui. Boudin quitta Saint-Siméon pour le perchoir des trente-six marches où il " régalait Baudelaire de la vue de ses ciels au pastel ", et Courbet de généreux bols de " flip ".

« Ainsi se forma le vieil artiste barbu et grisonnant que nous avons tous aperçu sur nos quais; ainsi il attendit le succès, qui vint si tard. Son premier Salon est de 1859, et ce fut Baudelaire qui le proclama paysagiste français. Depuis lors, Eugène Boudin voyagea beaucoup, s'arrêtant de préférence à Deauville où il revint mourir. Mais, de souvenir, de cœur, il resta toujours attaché à sa patrie d'origine, " notre pauvre vieille cité honfleuraise, envasée ". Il désirait la voir se ranimer, se dégager, reprendre son essor.

« Il y rêvait une exposition de peinture où il aurait eu sa place, à côté d'Hamelin, oublié, méconnu, " le premier de nous tous ", disait-il, qui " a laissé des petites merveilles de peinture, des portraits surtout ", et des dessins " comparables à ceux d'Ingres, son maître ".

« Ce vœu s'est réalisé et l'on ne s'étonnera point, si, saluant aujourd'hui devant ce choix exquis des œuvres d'Eugène Boudin, le monument que ses amis lui ont élevé,

si parlant de lui, en simple amateur et en vieux honfleurais, je le tire un peu à nous, et si je cherche à fixer ici le souvenir de l'artiste qui est parti de chez nous.

« C'est qu'il est bien à nous, ou plutôt à notre nature maritime, adoucie et comme attendrie par le courant du grand fleuve qui baigne de ses brumes les prairies salines, et contourne les côteaux où les grands hêtres tourmentés se tordent sous le vent d'ouest.

« Elle parle à tous les yeux, cette nature colorée, mouvante, contrastée. Elle apparaît tour à tour riante, épanouie, mélancolique, douloureuse à l'automne, hérissée en hiver, et peuplée de fantômes. Elle enchante, elle berce, elle endort, elle trouble, elle épouvante. Nous autres qui en recevons l'impression avec le premier souffle de la vie, elle nous prend tout enfants, et ne nous lâche plus. Ceux qui ne restent pas reviennent toujours.

« C'est la merveilleuse diversité de cette nature qui attire, qui pique au jeu tant d'artistes et suscite tant de vocations inattendues. L'immortelle sirène, à demi sortant des eaux, leur tend les bras à tous, jeunes et vieux, et les provoque du même énigmatique sourire. Dessiner les contours qui s'évanouissent dans l'air noyé de brume transparente, saisir au passage ces formes ondoyantes, ces nuances qui se dégradent à l'infini et dans la vibration incessante

de ce qu'il y a de plus mobile au monde, la lumière, fixer ces choses exquises et insaisissables, le nuage qui vole, se déroule et se transfigure, le frémissement de la feuille, l'ondulation du brin d'herbe, le frôlement de la brise sur la vague, du rayon sur l'écume, c'est la tentation qui fait le peintre, la lutte qui fait l'artiste.

« Eugène Boudin a connu l'une et l'autre. Il a prodigieusement travaillé et prodigieusement produit. Il a fait, c'est son mot, " tout ce qui concerne son état "; il a fait tout ce qui apprend son art. Ce travail de toute sa vie, il l'a mené avec une ardeur, " une joie à la besogne " que rien n'a jamais déconcertée. Ni son art ne s'est gâté à cette production incessante, ni sa main ne s'y est alourdie, ni sa vision ne s'y est ternie ou offusquée.

« Il est demeuré un peintre jeune, le trait alerte, la couleur gaie.

« Il a peint sur toutes les côtes, de la mer du Nord et de la Manche à l'Adriatique, de la Méditerranée à l'Océan; il a peint la Hollande, où il a reconnu une seconde patrie de ses yeux, la Belgique, la Provence, Venise aux palais roses, Bordeaux aux quais fourmillants et comme embroussaillés de mâts et de cordages; les processions de Bretagne, et les marchés grouillants d'hommes et de bêtes; les petits bateaux surtout, les barques filant sous la brise, avec le clapotement

du vent dans la voile et de la vague sous la quille; les laveuses aux fichus bariolés qui battent le linge dans le courant de la Touques, le soir, et sur la plage, plate et jaune, les robes claires, les manteaux rouges, les chapeaux aux bords relevés, aux voilettes enroulées ou flottantes, les ombrelles bleues et brunes des Parisiennes, chatoyantes au soleil.

« Partout il a su donner la note significative qui fait qu'on reconnait le pays et qu'on se dit : C'est là, en cette saison, à cette heure du jour; partout aussi il a imprimé sa note personnelle qui fait qu'on l'identifie au premier coup d'œil et qu'on dit : C'est un Eugène Boudin !

« Ajoutez qu'il ne s'est jamais fourvoyé entre les écoles. Plus il a cherché sa voie, plus il s'est trouvé lui-même. Ce besoin toujours grandissant chez lui de voir plus vrai, de saisir plus vite, de rendre avec plus de sincérité, l'a tenu en haleine; il a suivi, de son pas naturel et posé, la marche de son temps, et, vieillissant, il s'est trouvé de plain-pied avec les jeunes : la critique s'est plu à saluer en lui, rétrospectivement, un promoteur du plein air et un précurseur de l'impressionnisme. Mais il ne s'est pas jeté dans ces nouveautés par école buissonnière; il y est venu par l'étude. " Cet exquis notateur des nuances lumineuses " n'a jamais, comme on l'a très bien dit, pris ses notations pour des



PARDON DANS L'EGLISE DE HAUVEC

(Finistère)

œuvres et ses impressions pour des tableaux. C'est à force d'attention qu'il est arrivé à son extrême délicatesse de touche, c'est à force d'exercice qu'il a acquis sa virtuosité. Ses dessins, carnets, pastels, croquis, avec des indications de couleurs, qui sont des chefs-d'œuvre de précision, dans la traduction verbale des choses vues, forment un véritable trésor qui sera peut-être son principal titre de gloire dans l'avenir. Ils remplissent des dossiers classés avec méthode, car cet ami de Schaunard et de Courbet, ce contempteur des bourgeois, avait gardé quelque chose de son métier de commis et de sa profession de papetier : il apportait à la conservation de ses notes un ordre parfait. Et il y pouvait fouiller indéfiniment ; c'était mieux qu'un herbier, c'était l'étoffe merveilleuse du conte de fées, l'étoffe couleur du temps, toujours fraîche et toujours vraie. Témoin cet étonnant " pardon en Bretagne " que vous avez sous les yeux, où, de près, on n'aperçoit que des coulées incohérentes de couleurs épaisses, et qui, vu à distance, révèle sa gracieuse rangée de jeunes femmes aux coiffes blanches, aux robes enluminées, " comme diaprées de taches de soleil ".

« Il avait sa façon de voir bien à lui, j'ajouterai, bien de notre pays. Ceux qui l'ont connu ont signalé sur sa figure de vieux loup de mer " ces yeux vifs, purs, d'un bleu de faïence ". Cet œil n'avait ni la fixité dure, ni l'éclat métal-

lique de l'œil construit pour affronter le soleil implacable et sans ombre, le mirage du désert immobile, le miroir aveuglant des mers du Midi. Il faut à nos paysagistes un œil comme celui des mouettes, humide, flexible, subtil, habitué à cligner sous le vent âpre et les morsures du grain qui cingle, à se garder contre les surprises du soleil qui perce la nuée, et contre l'éblouissement subit de la traînée étincelante qui frémit sur les vagues.

« Cet œil fait pour refléter notre ciel en a projeté partout le reflet. " Je suis, disait Eugène Boudin, un isolé, un rêvasseur, qui s'est trop complu.... à regarder le ciel ".

« Il l'a vu gris, et il s'est plu à le voir ainsi partout, même à Venise. Il a été le coloriste du gris, mais quelles merveilles de couleur il y a découvertes et il a su exprimer ! Depuis le gris de nos printemps, tendre et léger comme un vol d'hirondelle, jusqu'au gris somptueux et velouté des nuées sous lesquelles s'allume, en été, l'incendie du couchant.

« C'est là sa principale ouverture sur le grand art. Il a été peintre de ciels, le " roi des ciels ", disait Corot ; chasseur infatigable de nuages, il a poursuivi sans relâche les animaux monstrueux et protéïques qu'enfante et engloutit incessamment la nue. Il a exploré ces grèves dentelées que le soleil fait émerger en s'enfonçant dans les eaux et qui

semblent, au ciel, révéler les continents d'un autre monde.

« Dans ses tableaux, il aime les groupes, il représente la foule, dense et remuante, plus volontiers que l'individu. La personne humaine, comme la plante, n'est pour lui qu'un élément du paysage. Mais, ses petits bonhommes un peu flous, qui fourmillent sur ses quais, ses marchés, ses plages, il les a minutieusement détaillés sur nature. C'est, ce sera pour nous autres normands, pour nous autres honfleurais, l'attrait inépuisable de ses cartons. Nous y retrouverons les types que nous avons connus, les épisodes de la vie maritime du pays, ces originaux que Leprince a si bien saisis, tels qu'il les vit en son temps, le temps de la naissance de Boudin, et qu'il les a mis en scène dans son charmant tableau " *Le départ du Passager* ", qui a valu au Vieux Honfleur les honneurs du Louvre.

« Boudin les a fréquentés, ces bonhommes, il les a pris au passage, en causant avec eux, et sous maint aspect : pilotes en manches de chemise, larges bretelles tricotées et chapeau haut de forme, hiver comme été, quelque temps qu'il fasse, soleil, grêle ou tempête ; matelots penchés sur leur barque tirée à terre et interrogeant l'horizon ; matelots débarqués, affalés sur l'herbe, et regardant la marée qui baisse ; femmes de marins, les jours de gros temps, se faisant une visière de leurs mains, tâchant de percer de l'œil

la pluie qui les fouette au visage, bousculées par le vent qui s'engouffre dans leurs jupes, haletantes de l'ouragan, haletantes d'anxiété, réclamant à la mer qui gronde, leur barque, leur enfant, leur homme.

« Il y a là un Eugène Boudin inconnu, non moins artiste que l'autre, mais, pour nous, à coup sûr, plus significatif et plus familier. C'est l'Eugène Boudin populaire, témoin affectionné de notre petite vie maritime, ressentie par lui au temps où, comme il disait joliment, " on était encore du peuple des marins ".

« En lui décernant notre hommage, pensons que ce peintre est de ceux qui traduisent en aventures et trouvailles de couleur le génie curieux, vagabond, laborieux et conquérant de la race. Dans cette élite, Eugène Boudin a sa place, moins modeste que ne l'était sa personne, plus brillante que ne l'a été, de son vivant, sa gloire. Si je rêvais quelque tombe selon les convenances de son génie fait de naturel et de sincérité, je l'imaginerais dans le cimetière qui entourait autrefois l'église, à l'ombre de laquelle il est né.

« Des charpentiers de navires la construisirent de la même main, du même marteau, de la même hache que les lourds bateaux qui atterrirent les premiers au Brésil, que les vaisseaux, déjà mieux découplés, qui portèrent Cham-

plain au Canada. Pour élever leur temple à leur Dieu, ces architectes naïfs et croyants ne trouvèrent pas de combinaison plus digne ni plus juste que de renverser la nef de leurs navires et de la planter hardiment sur les arbres équarris, dont ils faisaient ailleurs des mâts pour cueillir le vent et maîtriser les mers. Cette sainte Catherine longtemps défigurée par des platras ignominieux, est déjà, en partie, rendue à elle-même. Son chevet est le bijou de notre Exposition d'art populaire normand, et, bien qu'il n'y ait qu'une relation très lointaine entre ces artisans du XVme siècle et le peintre du XIXme, lorsque je replace le honfleurais Eugène Boudin dans la lignée de ces vieux Honfleurais, rudes et touchants, nés comme lui de la mer, il me semble que je le ramène dans sa famille et que je lui trouve ses titres de noblesse. »

A cette cérémonie assistaient le sous-préfet, le maire de Honfleur, M. Noël du Tilly et le Conseil municipal, le capitaine de vaisseau Hamelin, les lieutenants de vaisseau Le Bihan et Carré avec un détachement de marins appartenant à deux torpilleurs envoyés de Cherbourg ; M. le colonel Lachèvre et les membres du comité du Vieux Honfleur, le corps des sapeurs-pompiers, la brigade des douanes et les diverses Sociétés de la ville.

XXIX

Dans sa séance du 9 septembre 1899, le Conseil municipal de la ville de Honfleur, sur le rapport de M. Renoult, au nom de la Commission des travaux publics, décida que le buste d'Eugène Boudin serait placé sur la petite pelouse à l'entrée du Boulevard Carnot, près du terre-plein de la jetée de l'Ouest, en face de cette mer que le grand peintre aimait tant et qui lui a inspiré les magnifiques toiles que l'on admirait à l'Exposition de l'école des Beaux-Arts.

Son buste, les yeux tournés vers la mer, verra les barques filer sous le vent, gagnant le large ou rentrant dans le port de sa ville natale.

Eugène Boudin appartient à l'histoire générale de la peinture parce qu'il est du petit nombre de ceux qui ont mis quelque chose de personnel et d'original dans leurs œuvres.

« Boudin a dit quelque chose »

(JEAN DOLENT)

Il occupe entre Jongkind, qui fut un véritable précurseur, et Claude Monet à qui il se faisait un honneur d'avoir ouvert la voie, une place qui ne peut lui être disputée.

Sa vie mérite d'être connue parce qu'elle est un exemple d'énergie patiente et d'indépendante modestie.

« Quand, après avoir admiré l'œuvre d'Eugène Boudin, dit M. Roger Milès, dans son ouvrage *"Art et Nature"*, on jette les regards en arrière sur la vie si laborieuse, si difficile du peintre, on ne peut se défendre d'une grande sympathie et d'une profonde gratitude pour l'homme qui, tout seul, par la seule force de sa patience, de son courage, de sa volonté assidue, a pu accomplir une si haute conquête. Il faut savoir ce qu'a été la lutte de cet artiste; il faut avoir vu à quelle prodigieuse dépense de talent il a dû se livrer, quand il s'agissait de créer son nom et d'affirmer sa notoriété, pour comprendre quelle place prépondérante il mérite de tenir parmi les peintres de la mer. »

A l'Exposition Universelle de 1900, les organisateurs de l'Exposition centenale de l'art français, M. Emile Molinier et M. Roger Marx, ont ouvert à Eugène Boudin la grande porte de l'histoire. Dans cette grandiose manifestation de l'art français, notre artiste a été représenté par des œuvres capitales.

Ce sont :

N° 53. *Le Port de Bordeaux* (1875) appartenant à M. Georges Viau.

N° 54. *La plage de Trouville* (1864) appartenant à M. X.

N° 55. *Le Port de Camaret* appartenant à Madame Georges Feydeau.

Enfin, le 8 août 1900, la ville de Honfleur inaugura l'élévation du monument d'Eugène Boudin sur son emplacement définitif, et organisa à cette occasion des fêtes dont un journal local, *L'Écho Honfleurais*, donna le compte rendu que nous reproduisons partiellement.

« Dimanche matin, par un beau soleil d'été, on donnait le dernier coup de main aux préparatifs de la fête d'inauguration du buste d'Eugène Boudin. Les arcs-de-triomphe s'achevaient pendant qu'on plaçait les derniers poteaux et que lanternes et verres multicolores ornaient les maisons.

« A deux heures un quart, les diverses Sociétés devant accompagner le cortège officiel se massaient place de l'Hôtel-de-Ville. Peu après arrivaient MM. Roger Marx, délégué du ministre de l'Instruction Publique, Tillaye, sénateur, ancien ministre, Conrad de Witt, député, Grangier de la de la Marinière, sous-préfet de Pont-l'Évêque, accompagnés du Maire de Honfleur et de M. Marais, peintre. Signalons également la présence de M. Roger Milès, critique d'art, M. Delteil, graveur, et M. Viau.

« Sous le vestibule de l'Hôtel de Ville, transformé en un

élégant parterre, se trouvaient MM. Ullern, président de la Chambre de Commerce, Butel, conseiller général, Dumont, président du Conseil d'arrondissement, le Conseil municipal, le Comité Eugène Boudin, M. le docteur Rachet, M. D. Louveau, M. Soudan de Pierrefitte, M. le colonel La Chèvre, et les représentants des diverses administrations et des Sociétés de la ville.

« Dans la salle des mariages, formant un très joli salon de peinture, où l'on avait réuni les œuvres des artistes honfleurais, avait lieu la réception officielle. Les présentations terminées, on admirait les belles toiles de Boudin, Hamelin, Dubourg et Renouf, groupées dans la salle. Après une visite au musée de la ville, le cortège officiel, précédé de la *Société Philharmonique* et accompagné de toutes les Sociétés de la ville, s'est mis en marche. A l'entrée de la rue Bourdet, où se trouve la maison natale de l'artiste, se dresse un arc de triomphe surmonté d'une immense palette. Celui de la rue Eugène Boudin est des mieux réussis, de même que la décoration de la rue, qui a été suivie, dans son entier, par le cortège, pour gagner le terre-plein de la jetée par la rue du Puits et la rue Prémord. A l'entrée du terre-plein, se trouve un troisième arc de triomphe, celui de la Société des Marins qui, comme toujours, obtient un légitime succès.

« Le public, très nombreux, a déjà envahi la jetée, et on

prend place autour de la pelouse où se trouve le buste du peintre Eugène Boudin recouvert d'un drapeau tricolore. Les frères de l'artiste, M. Louis Boudin, M. Onésime Boudin, et les autres membres de sa famille sont venus et sont groupés au pied du monument, au pied duquel ils déposent pieusement des gerbes de fleurs. On enlève le voile qui recouvre le maître, et le buste en marbre, œuvre du sculpteur Guilbert, apparaît, pendant que le public applaudit, et que la *Philharmonique* joue *La Marseillaise.*

« M. Marais, Président du Comité Eugène Boudin, prend le premier la parole :

Monsieur le délégué du Ministre,
Monsieur le Maire,
Messieurs,

Mon titre de peintre honfleurais me vaut, aujourd'hui, l'honneur de vous présenter le buste du peintre Eugène Boudin, œuvre du distingué sculpteur Guilbert.

Les amis, les admirateurs du maître mariniste ont voulu son *souvenir* en face de la mer normande qu'il peignit si bien et qu'il aima tant; c'est à eux, si vous me le permettez, que doit aller mon premier remerciement, au nom de tous les amis de l'Art. C'est pour moi une grande joie que cet



MONUMENT EUGÈNE BOUDIN
A HONFLEUR

hommage rendu au maître; car j'y vois un hommage à Honfleur, ma ville natale.

On l'a très justement remarqué, M. le délégué ; notre race de marins honfleurais, après avoir si longtemps cherché son idéal dans la poursuite d'aventures lointaines, traduit, depuis bientôt cent ans, ses rêves en peinture.

Le nombre de nos bons peintres fait beaucoup d'honneur à une petite ville comme la nôtre. Il n'y sont pas nés, ils ne s'y formèrent pas par simple hasard.

Le magnifique décor naturel de nos campagnes et de notre mer, confondus en un seul paysage, nous donne l'éternelle leçon des choses. Et, depuis le siècle dernier, l'ancienne prospérité commerciale de la cité a groupé dans le patrimoine des familles, de riches collections d'objets dont les belles formes, chaque jour, à notre insu, font notre éducation d'art.

De tous nos peintres honfleurais, Eugène Boudin a été le maître. Il résume, il incarne le milieu d'où nous sommes tous sortis. Son talent formule, dans une variété vivante, ce qui est notre tradition populaire : l'amour de la mer.

Boudin, fils de marin, a surtout peint nos gens de mer. Sans doute, il a noté d'un pinceau spirituel les épisodes mondains sur les plages élégantes; il a peint la Bretagne, il a peint la Hollande, il a peint Venise. Mais, c'est sur-

tout la foule de notre peuple marin, c'est la foule en vareuse de nos quais, les bordées de pêcheurs dans nos barques, tous les coins de notre port, toutes les roches de notre côte qu'il a répétés, cinquante ans, avec émotion, avec passion; sous les ciels changeants de notre horizon, Eugène Boudin fut le bon peintre de la vie de notre peuple.

En lui élevant ce marbre, les amis de l'Art Français, les admirateurs du maître rendent un hommage à nos marins.

Monsieur le Maire,

Au nom du comité Boudin, non sans fierté, j'ai l'honneur de remettre ce buste du peintre Eugène Boudin à la ville de Honfleur.

Une des dernières préoccupations du maître était de former un petit musée, montrant l'enchaînement de la tradition chez les peintres honfleurais.

Grâce à votre municipalité, notre Comité a eu la joie de commencer à réaliser cette pensée favorite du maître.

Dans notre salle des artistes honfleurais où Boudin a sa place au premier rang, l'enseignement d'art pour la foule se maintiendra, se perpétuera, par des modèles offerts à ceux qui voudront être les continuateurs de la tradition des peintres de chez nous.

Ainsi, le talent du maître Boudin n'aura pas été seule-

ment un honneur ; il restera un bienfait et une utile fondation d'art pour sa ville natale.

« M. Noël du Tilly, maire, s'exprime en ces termes :

Messieurs,

Je remercie sincèrement tous ceux qui ont contribué à l'érection de ce monument, et qui ont tenu ainsi à rendre hommage au talent du grand peintre de marine que notre cité a vu naître.

Ils ont eu raison de vouloir perpétuer parmi nous le souvenir de notre glorieux compatriote qui est aussi notre bienfaiteur, et ils ont été bien inspirés en plaçant son image sur ce rivage qui, tant de fois, a servi de thème à ses tableaux.

Messieurs,

Au nom de la municipalité de Honfleur, je reçois avec des sentiments de profonde gratitude le buste que les amis du peintre honfleurais ont élevé à sa mémoire et que le Comité Eugène Boudin vient de remettre à la ville de Honfleur.

Je remercie tous ceux qui par leur présence ont bien voulu rehausser l'éclat de cette cérémonie, et en particulier M. Roger Marx, délégué du ministre des Beaux-Arts,

ainsi que MM. les Sénateur et Député et M. le Sous-Préfet.

« M. Roger Marx a pris ensuite la parole au nom du ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, et a prononcé le discours suivant, digne en tous points du critique d'art qui avait déjà si ardemment défendu la cause d'Eugène Boudin :

Monsieur le Maire,
Mesdames,
Messieurs,

Il faut louer la pensée qui a fait choisir, pour inaugurer ce monument, une date qui avoisine de très près celle de la naissance d'Eugène Boudin (1). La solennité y gagne la vertu d'une commémoration anniversaire; elle revêt du même coup une signification plus intime et plus touchante. Ainsi, de toute évidence, rien n'a été livré au hasard dans l'hommage que la ville de Honfleur rend aujourd'hui à son grand peintre, et notre premier soin est d'applaudir à la vigilance d'une admiration demeurée, en dépit des années, ardente et fidèle.

Nul ne mérite mieux qu'Eugène Boudin cette dévotion du souvenir. Chez lui le culte du clocher, l'amour de la

(1) Le 12 Juillet.

petite patrie dans la grande, sont au plus haut point caractéristiques; on les voit s'attester de mille façons, à toutes les périodes de la carrière, aussi bien à l'heure obscure du début qu'à l'instant de la vieillesse où, célèbre et occupé de l'au-delà, Boudin léguait au musée natal les ouvrages de son atelier qui lui tenaient le plus au cœur.

Les esprits enclins à la philosophie se complaisent aux retours sur le passé. Votre concitoyen puisa dans ces regards en soi-même la conscience très lucide et très nette des origines de son talent. En ce qui le concerne, la théorie de Taine se vérifie à merveille et l'action du milieu apparaît indéniable. L'œuvre est le résultat du tempérament, et le tempérament n'est autre que le vôtre, Messieurs, ou plus généralement celui des gens de mer. L'amour profond de la rêverie y prédomine, entretenu par la contemplation de l'horizon. J'insiste sur ce trait distinctif parce qu'il découvre et explique ce qui fut l'ambition d'Eugène Boudin et ce qui fit sa gloire : la reproduction des états du ciel, dans leur diversité infinie, et la fixation des jeux de l'ambiance, si ténus qu'ils semblent défier toute transcription matérielle.

Pour dégager l'originalité de l'artiste et le différencier entre les maîtres du plein air, laissons-nous guider par l'ordre des recherches, par la qualité particulière de l'enveloppe, par la discrétion voulue des tonalités argentines. Au

milieu du dix-neuvième siècle, il n'est que Corot, puis Lépine, pour tendre parallèlement vers les harmonies cendrées, vers la peinture grise, alors si peu goûtée. Boudin en fait le triste aveu dans quelqu'une de ses lettres. Or, d'où lui sont venues et cette sensibilité optique et cette prédilection pour les spectacles à demi voilés, si ce n'est de l'affinement progressif d'une vision accoutumée, dès l'enfance, à percer la vapeur des brouillards, à distinguer la réalité à travers l'embrun de la mer, du fleuve et du port. Le lent travail de l'atavisme aboutit, chez Boudin, à l'exacte analyse des variations atmosphériques et de leurs effets sur la nature soumise à son regard. Vous savez quelle fut cette nature, Messieurs, et comment le peintre honfleurais s'illustra à définir les côtes françaises de Normandie et de Bretagne, de l'Ouest et du Midi; il lui advint même de planter son chevalet sur les bords de l'Escaut, à Anvers, puis de s'aventurer en Hollande, en Italie, et de prouver, par de victorieux exemples, les analogies de pittoresque qui font ressembler Amsterdam à Venise.

Pourtant, ce serait méconnaître une partie de l'effort et ignorer une partie du résultat que confiner Eugène Boudin dans la pratique exclusive du paysage de terre ou de mer, que négliger en lui l'animalier et surtout le notateur de mœurs, le peintre des marchés et des lavoirs, des foires et

des pardons, des ports et des plages. Dans ses tableaux, pastels ou dessins animés d'une figuration humaine, l'attrait d'art se double d'une valeur documentaire essentielle, et l'on admire l'artiste qui s'est intéressé pareillement au labeur et à la destinée des oisifs, et qui a pu consigner tour à tour, avec la même autorité, l'activité fiévreuse d'un port et l'élégance du beau monde paradant et coquetant sous la tente des casinos, au temps du second Empire.

Certes, sur Boudin comme sur Jongkind, l'exemple d'Isabey ne laissa pas d'agir et d'engager à ne point isoler le cadre de l'action, le décor des personnages; une tradition heureuse s'est trouvée de la sorte continuée; mais Eugène Boudin peut se prévaloir, en plus, d'avoir exercé une influence décisive; et, si ses tableaux ne garantissaient pas son nom contre l'oubli, il suffirait à sa gloire d'avoir dessillé les yeux de toute une génération et d'avoir initié à l'art Claude Monet, le maître glorieux de notre école contemporaine de paysage.

Voilà pourquoi, Messieurs, la ville de Honfleur s'est honorée en consacrant une belle mémoire, et pourquoi le Ministère des Beaux-Arts désirait s'associer à un aussi légitime hommage. Le buste expressif qui reproduit les traits d'Eugène Boudin a été érigé, avec une parfaite logique, sur ce terre-plein, en regard de la mer que votre concitoyen a

aimée, qu'il a chantée en poète, en peintre et en marin. Pour ceux qui l'ont connu, ce sera une douce émotion, au cours de leurs promenades, de retrouver son effigie, non loin du port et de l'Océan, ses modèles d'élection. Plus tard, en embrassant dans un même coup d'œil l'image de l'homme et les thèmes inspirateurs de l'œuvre, les passants évoqueront les affres du peintre jaloux de rendre les vibrations de l'air, de la lumière, la fuite du flot mouvant, et dans leur esprit viendra s'opposer à la puissance des éléments, au renouvellement fatal, inconscient de la nature, la beauté immanente de l'art, le rayonnement créateur du genre humain.



Carnets d'Eugène Boudin

Eugène Boudin notait ses réflexions sur des carnets dont nous extrayons les passages suivants :

~~~~~ C'est pour soi qu'il faut peindre. Chercher à se satisfaire soi-même. Se laisser emporter à son inspiration.

~~~~~ Tout ce qui est peint directement et sur place a toujours une force, une puissance, une vivacité de touche qu'on ne retrouve plus dans l'atelier.

~~~~~ Nous peignons trop à sec. Il faut de toute nécessité frotter les dessous et dégrader sa peinture dans les tons plus chauds. Je crois que c'est là tout ce qui manque pour lui donner un aspect chaud et agréable.

~~~~~ *Conducteur de moutons à Plougastel.*

Étudier cette belle figure d'homme appuyé sur son bâton (se souvenir du Millet, *le Berger)* mais étudier le beau fond limpide et plein d'air et donner à celà un caractère saisissant.

~~~~ *Les femmes de Berck.* Aussi en préparer les dessins de caractère. Étudier types.

~~~~ *Marines.* La même recherche. Ne les peindre qu'après avoir trouvé leur côté saisissant et leur accent vrai.

Vanneuses également, bien déterminer l'accent des figures et essayer cela en esquisses, en dessins terminés, au pastel ou à l'aquarelle, tenter, tenter, mais établir cela, dans la chaude atmosphère comme Millet.

~~~~ Troyon est bien délicat. Le modelé de cette petite vache est bien souple. Touchée dans le sens du poil avec des agréments de couleur. Mais le mufle, les sabots, tout cela est si délicat, si fini. (Vente Beurnonville, 29 avril 1880.)

~~~~ *Ciels.* De beaux et grands ciels tout tourmentés de nuages, chiffonnés de couleurs, profonds, entraînants. Rien dessous s'il n'y a rien.

~~~~ Plus d'enveloppe, enfin plus de moelleux. Touche trop dure à voir.

~~~~ Même dans un petit tableau, il ne faut pas de traces du pinceau.

~~~~ Peindre, peindre toujours, vigoureusement, avec fermeté et sans hésitation. Que le morceau soit toujours coloré et fermement établi.

~~~~ L'essentiel est que tout s'arrange comme couleur et comme harmonie.

~~~~ Pousser ses études, pousser ! Pousser ! Sur nature ou sous l'impression.

~~~~ Pourquoi ne peint-on pas plus souvent pour soi, pour se satisfaire.

~~~~ *Plages*. Les pousser sur nature aussi loin que possible.

~~~~ On peut compter comme peintures directes les choses faites sur le lieu ou sur l'impression toute fraîche.

Mais que d'occasions on néglige de faire de belles esquisses, des esquisses vivantes sur les quais, sur les plages et dans les rues.

~~~~ *Marchés au poisson.*

Il y a là une mine à exploiter. Combien en ai-je ébauché ? En m'appli-
~~~~

quant, je dois en sortir un certain nombre avec des figures d'un pied environ. Trouville, Rotterdam aussi, à méditer.

Sur les quais. Arrivée du poisson. Combien encore à méditer sur place, soit que je les esquisse, ou que j'en fasse la composition directement.

Figures ! Figures ! ! Marchés directs à Trouville ou ailleurs.

Marins, des pêcheurs de crevettes, des femmes de pêcheurs, des matelots. Il faut aller à Sainte-Adresse revoir le galet et chercher à retrouver l'esprit, le sentiment triste de ces vieux que j'ai si bien trouvé jadis.

Des femmes, des mousses dans leur milieu. Que de motifs abandonnés bêtement dans l'oubli des cartons.

Buveurs de cidre. En esquisser un certain nombre sur mes dessins. Tons vifs. Compositions importantes à méditer.

Montrer un entêtement extrême à rester dans l'impression primitive, qui est la bonne.

La nature est encore le grand livre à déchiffrer.

~~~~ Ne pas redouter les grands effets dans le ciel et sur la mer, les aborder dans leur variété et leur puissance sans s'inquiéter du convenu.

~~~~ Peindre aussi sous l'impression et sans apprêt tout ce qui n'aura pu se faire sur le lieu même.

~~~~ Trois coups de pinceau d'après nature valent mieux que deux jours de travail au chevalet.

~~~~ Il faut que la couleur, le dessin, la forme concourent à exprimer une idée. L'art est le moyen d'exprimer ce que le peintre a senti. Peindre pour peindre, triste résultat!

~~~~ Cortège de tourments qui nous suit. Parents malheureux. Nous mêmes privés de bien des choses nécessaires, ne voyant pas l'issue de tant de traverses. J'ai la tête gonflée de préoccupations et ne fais rien qui vaille. Métier bien difficile.

~~~~ *Conversation avec Troyon, 7 avril 1863.*

« Il faut vous roidir, vous crisper à force de volonté. De la volonté, de la volonté! Vous avez tout effleuré, mais rien approfondi; vous êtes artiste; vous avez la vivacité d'impression, la chaleur de conception, mais il faut

plus. Que ne faites-vous une jolie peinture bien naïve, ferme, bien écrite, simplement composée avec ces petits riens qu'on trouve sur les plages, une peinture sincère, variée, qui ressuscite le sentiment des hollandais, avec de jolies figures bien nettes d'ombres et de lumière. Vos premiers essais étaient ravissants. Vous vous êtes relâché. Vous avez cherché des choses étrangères à votre voie. Vous avez perdu du temps. Mais il est temps de vous y remettre. »

En effet, tout cela est vrai. Ma peinture est devenue louche, parce que les figures sont molles et baveuses pour chercher le mouvement. Il faut revenir à cette prime manière qui avait plus de dureté, mais aussi plus de recherche dans la forme, se donner Van de Velde pour modèle et accentuer les ciels avec une grande énergie.

Un noir fort, effet dessous.

Un blanc vif ou argenté, mais tout cela profond, grand, net de touche, net de ligne, et, là-dessous, un petit sujet bien établi, subordonné lorsque le ciel sera grand, et toujours de la puissance, de la netteté. Si je pouvais retrouver cette impression heureuse, comme je la vois aujourd'hui, je ne rapporterais pas une peinture faible. Parfois une énergie du diable dans les effets vifs et du profond, du vague dans les infinis blonds.

« Vous avez rapporté de Bretagne des merveilles de composition. Prenez-en une, et jetez-la sur la toile avec ardeur et ce caractère tranché du pays. Enfin faites bien tout ce que vous ferez ! »

~~~~ *3 juin*. Notre pauvre père a rendu son âme à Dieu ce matin, à deux heures.
~~~~

le stage de tourments
qui nous suit. Pareils
malheureux — nous mais
privés de bien des choses,
rongeons ne voyant pas
l'issue de tant de travaux
j'ai eu l'été gonflé de
préoccupations & ne fais rien
qui vaille. Métier
bien difficile! mais — Trouville [illegible]

---

7 juin. Notre pauvre père a
rendu son âme à Dieu,
ce matin à deux heures!

---

5 — jeudi : hier nous avons rendu
les derniers devoirs à son pauvre
corps au milieu de toutes sortes
d'angoisses. En rentrant
le soir nous avons trouvé ce pauvre
être occupé de son hôte [illegible] son image idées
est toujours là & ces ~~[illegible]~~ mains
qui nous ont gagné, avec tant
de peine, le pain quotidien
sont maintenant croisées sur
son corps dans le repos.

FACSIMILE D'UNE PAGE

DES CARNETS D'EUGÈNE BOUDIN

~~~~~ *5 juin.* Hier, nous avons rendu les derniers devoirs à son pauvre corps au milieu de toutes sortes d'angoisses. En rentrant, le soir, nous avons trouvé ce pauvre lit veuf de son hôte. Son image est toujours là, et ces mains, qui nous ont gagné avec tant de peine le pain quotidien, sont maintenant croisées sur son corps dans le repos. Prenons soin de cette pauvre mère, et cherchons à lui rendre douces les dernières années de son existence. Du courage, en souvenir de celui que tu as toujours eu, vénéré père !

Il faut se remettre avec ardeur à la besogne.

~~~~~ Le découragement est un mauvais hôte, et par malheur, je le loge si souvent qu'il m'arrête court. Il y en a pourtant qui, tout aussi malheureux que moi, finissent par se tirer d'affaire. Ces gens-là n'ont pas plus que moi.

~~~~~ *Résolution.* Ne pas perdre une minute. Entreprendre, autant pour mon instruction que pour un certain profit, des copies dont je ferai en sorte de garder un double pour moi, pour placer dans mon salon futur.

~~~~~ Il y a des moments durs à surmonter, c'est incontestable. Ainsi lorsqu'on voit de tous côtés l'impossibilité de décrocher un peu d'argent et que partout autour de soi surgissent les besoins. C'est une pauvre vieille mère qui réclame, c'est un loyer à payer, c'est un besoin de hardes, de couleurs même et mille riens dont il faut se passer. Cette mesquine

économie vous tue lentement avec les appréhensions qui s'y mêlent et qui tirent sur le cerveau comme une idée attristante. Dans ces moments de crise toute espèce de courage disparaît, et je me sens dans un anéantissement général qui m'a trop souvent paralysé, puisque je me vois, avec des facultés égales à celles de bien des gens et une attention continue, dans l'impossibilité de faire ce qu'ils font. Vantez encore les agréments de l'art. L'art, il est vrai, n'y est pour rien, et nous nous devons, malgré tant de découragements, de travailler selon notre cœur et de faire ce qui nous plaît. Toi aussi, pauvre Jongkind, tu tires le diable par la queue et tu cherches, en te débattant dans les mailles d'un filet, comme un pauvre oiseau pris.

Il faut se borner à faire de ces petits riens que personne ne fait. Nous demandons si peu au public que nous devons enfin l'obtenir avec du courage et un petit rien de talent.

～～～ *Vu J. à Villerville ce jour, 13 Septembre.*

Pour arriver à mettre ensemble les deux bouts, c'est un grand esprit d'ordre qu'il faut. Travail soutenu. Faire des eaux-fortes dans les moments de lassitude. Songer aux expositions de Caen, du Hâvre, de Bordeaux et autres, etc.

～～～ *16 Septembre. Visite à Cordier.*

Je suis dans un moment où j'ai besoin de déployer un grand courage.

Oser, oser!

～～～ *Paris, Février.* — Depuis un mois tout à l'heure que nous

voilà de retour à Paris, j'ai passé par bien des impressions. Courageux un jour, découragé l'autre et souvent perdant tout espoir. Ces jours-ci j'allais écrire au Hâvre pour me recommander à M. G. et insister pour qu'il me demande la place de professeur. La lettre est faite. Il faudra l'envoyer quand même, car le petit encouragement qui vient de m'arriver n'est pas la fortune.

~~~~~ *Visite de Ribot.*

Il trouve des choses excellentes dans mes études. Mais je sens, moi, la perfection que j'ai à atteindre. Une couleur plus forte, et quelque chose de plus nerveux et de plus souple dans l'exécution.

~~~~~ *Exposition de 1864.*

Première visite. Observé que les fonds sont chauds de ton et moins durs que je ne vois. Daubigny enveloppe son ensemble d'un air splendide.

~~~~~ *Meissonier.* Peint large malgré sa petite dimension. Couleur faible. Enlève et repeint d'un seul coup jusqu'à la perfection.

~~~~~ *Diaz, vente 4 Mai.* — Paysages pleins de soleil. Pâte un peu lourde par endroits, mais quelle puissance d'effet!

~~~~~ Ne jamais ternir la couleur. C'est une fleur. Si l'on y passe et repasse le doigt, il n'y a plus de velouté, plus de charme, plus de coquetterie. Et puis ces tons ternes et plombés, il faut les bannir à tout jamais!
~~~~~

~~~~ On vient de donner des médailles. Est-ce chose si difficile à conquérir? N'y a-t-il donc rien à faire pour moi ? Une ou deux larges peintures abordées avec franchise. Un fort marché au poisson abondant avec des figures en arrière-plan. — Une plage dans les dimensions du Daubigny. — Quelques belles et copieuses figures tournées grandement. Méditer aussi pour les Expositions du boulevard et autres, de jolies choses, poussées loin comme composition et lumière, pas trop, mais bon ! (5 Mai 1864.)

~~~~ *Meissonier.* — Napoléon. Peinture fine et en même temps spirituelle. L'esprit n'est pas absent de cette œuvre au moins, quoique l'exécution en soit précise.

~~~~ Essayer de mettre plus de chaleur, plus d'éclat et plus de force dans ma peinture. Chercher les oppositions les plus vives dans les costumes. — Dessiner surtout. — Essayer aussi les superbes effets de ciel avec un petit rien sur la mer ou sur la plage. Bien observer l'ensemble et l'aborder avec feu dans toutes les proportions. Chercher à faire plat de modelé, mais vif de ton. Exagérer un point pour le ressort de l'ensemble. Faire études spéciales de bateaux et accessoires. Frais et vif sans salissures.

~~~~ *1865, 8 Mai.* — Sorti de l'Exposition. Trop bleu, trop bleu. Plus d'air dans les groupes, figures moins grandes. Plus d'équilibre. Réfléchir son tableau d'avance et le bien pondérer. Essayer des effets gris mais plus chauds d'aspect.

~~~~~ *Sortant du Louvre.* Habileté prodigieuse des Guardi. Légèreté de leur exécution. Esprit de la touche jusque dans les moindres détails. Accent vigoureux du faire chez tous ces maîtres qui vont au but si résolument — Vernet : Les admirables figures si nettes et si justes avec leur caractère si bien étudié. Fermeté des fonds, des eaux, etc. Chercher dorénavant à faire de plus grands cadres et aussi plus de soin dans les figures accessoires. Etoffer résolument mes marines. Surtout ne pas hésiter pour les vigueurs qu'il faut atteindre partout.

~~~~~ *Sujets à préparer.* Grandes plages avec de nombreuses figures éparses sans chercher un sujet, comme je l'ai fait jusqu'à présent. Vigoureux et bien assis. Le souvenir du Guardi avec un accent plus nature.

~~~~~ *Marchés au poisson.* Méditer cela de diverses façons, soit en faisant dominer les figures, soit en mettant tout l'intérêt dans les poissons. Il faudra préparer cela là-bas afin d'avoir les types et les accessoires bien justes.

Un grand marché avec les types pris par leur côté saisissant. Il faudra pour celui là réunir tous matériaux sur place.

Une grande beuverie sous les pommiers. Types, mouvement, costumes ; des choses à la Steen. Faire poser. Réunir tout ce que je pourrai.

Entreprendre quelques sujets avec des pêcheurs, y joindre à l'occasion quelques figures d'élégantes. Pour les marines, essayer cela dans les grandes vigueurs de l'effet et ne pas craindre la violence.

Se servir aussi souvent que possible de la nature pour tout.
~~~~~

~~~~ *1866. Retour de Trouville.* — Passé là une saison assez peu fructueuse. Courbet a fait là quelques belles marines. Effet des miennes assez bon. Recherche depuis peu d'un faire encore supérieur, plus fin si possible.

Visite à Daubigny. Grande finesse. Des choses légères et bien faites. Supériorité des Courbet.

~~~~ *22 Décembre.* — Beaucoup de découragement. Ma peinture trop faible de gamme, petiote, étriquée. Pas de puissance, ni de hardiesse, pas de magie. C'est une allure plus hardie à prendre. Il faut fouetter sa crême.

Si la simple et naïve copie de la nature pouvait suffire, appliquée sur le petit bout de toile, ce serait bon, mais il faut aller au delà.

~~~~ *Vente Kalil Bey.* En entrant le Courbet, la baigneuse. Peinture fine, nacrée, solide de ton et de modelé, d'un ton particulier, ni violet ni rouge, ni gris.

Au dessous des Fromentin, beaucoup de finesse dans les tons, des gris chauds et doux, une finesse nacrée, de la solidité dans l'ensemble. Cavaliers d'une grande élégance, très soignés. Ensemble doux et fin. Peu d'opposition et rien de brusque. Decamps lourds et forcés quoique d'une grande lumière dans certains morceaux. Rousseau atteint à la plus haute perfection. Petits paysages bien établis, chauds, dorés, même dans un gris blond. Ciels bien étayés, solides, profonds.

Delacroix. Solidité d'une couleur sublime. Des accents puissants. Son tableau est toujours si bien enveloppé. L'évêque de Liège est plein de choses superbes, des têtes, des mouvements. Cependant ce tableau est un peu ancien de faire pour lui et ne possède pas toutes les qualités qu'il a atteintes depuis.
~~~~

Délicieux Téniers, le cabinet de tableaux avec portrait du peintre.

Un joli Boucher, mais un peu négligé et ne pouvant pas se placer à côté de ces maîtres solides.

Ici c'est Delacroix et Rousseau qui marchent en première ligne.

Résumé. Chercher dans des tableaux très fins ces délicatesses des ciels, des plages. Essayer ces choses perlées ou les eaux bien humides, fonds vaporeux, les figures délicates. Mais que tout cela demande de temps et que nous en avons peu à donner à chaque chose, nous autres pauvres nécessiteux qui sommes poussés en avant beaucoup trop vite.

~~~~ Ce n'est pas un morceau qui doit frapper dans un tableau, mais bien l'ensemble ; un morceau est insuffisant pour faire passer le tout défectueux.

~~~~ *Chez Latouche — Hervier.*

Gros homme avec une tête singulière et une petite voix — mal fichu comme vêtements — des gestes timides et singuliers d'un homme qui a ses petites idées arrêtées sur tout cela. Ses adorations curieuses pour Dupré et Rousseau, ses dieux.

« On fait gris aujourd'hui, c'est triste et ça tombe dans les salons où ça ne peut pas supporter le voisinage des meubles, des tentures. Millet et les autres emploient des tons qui tombent et qui donneront des tableaux effacés pour l'avenir.

Parlez-moi de Dupré quand il a fait de ces beaux tableaux ragoûtants où le principe de la couleur une fois trouvé, il a enveloppé ça partout d'une

belle pâte brillante et forte. Et puis aujourd'hui on ne fait pas de couleurs solides, pas de peinture durable. »

~~~~~ Le reflet seul met les distances d'un plan à un autre.

A mesure que vous augmentez votre cadre, augmentez l'intensité des tons. Un ton n'est vrai que relativement à un ton voisin. La pureté absolue du ton n'existe pas.

Le côté décoratif de la peinture est curieux à étudier chez Corot, chez Dupré, chez Daubigny. L'on sacrifie complètement la terre au ciel.

~~~~~ *17 novembre 1874. Retour de Bordeaux.* — Une prospérité relative est venue, mais aussi les maladies, les morts, et aussi les afflictions de toute sorte. Pourtant les temps sont changés. Un peu d'économies, une aisance à peu près assurée. Eh quoi, tout cela n'a pas le pouvoir d'étouffer je ne sais quel germe d'inquiétude et de tristesse ! Plus on avance dans cet avenir obscur, et plus on cherche à porter la main sur les fleurs qui bordent le précipice dans lequel nous entrons. Folie de condamnés ! A l'intérieur, un détachement curieux de mes affections, et je ne sais quoi d'attractif au dehors, l'inconnu ! Une sorte de fatalité roule en moi et m'effraie. Le travail est nerveux, machinal, mais n'amène plus le calme et cette sérénité si nécessaire. Tout ce qu'il y avait en moi de sympathique, de bon, s'éteint. Je me surprends des instincts mauvais, des duretés de cœur qui m'effraient. C'est un dégoût, une indifférence des choses de la vie que je n'avais pas jadis. Je voudrais je ne sais quoi, me laisser glisser tranquillement sur cette pente qui est vertigineuse. Il y a des résistances qui m'en empêchent.

~~~~ *Sous les pommiers.*

Grandes figures. Chercher de l'expression dans les physionomies comme l'ont fait les maîtres, notamment Cuyp dans son *Mangeur de moules.*

~~~~ *1887.* Peu et bien. Ne plus gâcher son temps comme par le passé.

Bien observer et tirer de la nature tout ce qu'il est possible d'en tirer.

La lumière surtout! Chercher son rayonnement, la fulguration, la condenser, la poursuivre dans sa chaleur.

Toute peinture qui ne donne pas une sensation est non avenue. Il faut la négliger ou la supprimer.

La solidité est une condition de la bonne qualité. Modeler solidemen avec la lumière toujours, et fortement, afin que la peinture ne s'amincisse point.

Chercher à faire coloré, sans tomber dans le sombre. Essayer un morceau dans l'ombre. Faire que ce soit toujours une gamme de tons coquets, sinon très puissants.

Faire que le petit morceau soit fin de ton et forme une plaquette agréable.

Plus de verve, plus de fougue et d'emportement. Plaquer la couleur avec tout son éclat, par tas. Oh la molesse, quel défaut à éviter!

~~~~ *25 mars. Visite aux aquarellistes.* Beaucoup de verve dans plusieurs. Moyen excellent de traiter ce qu'on ne peut peindre. Pourquoi pas des marines (C..., faible; D..., également) des plages, des figures, des pêcheurs d'équilles, tous ces petits sujets qui sont à traiter à l'eau. Vigou-
~~~~

reux surtout et sans-façon dans la façon de faire. Cela force à dessiner ferme.

Pousser dans le frais. Bien écrire sa peinture. La fermeté toujours et dans tout. Faire poser figures et animaux. Se remettre au dessin. En faire de poussés au fusain, de bien troussés.

Couleur, intensité de ton.

Partir d'une plus grande puissance dans les eaux surtout, et arriver aux ciels avec une coloration plus montée.

~~~~ *25 avril.*

Notre pauvre ami Donnay est mort. Quelle angoisse! On sent qu'on vieillit, et que ce bon soutien va vous manquer! Le goût s'en va. On ne tient plus à rien. Plus de courage. On se sent abandonné de tout le monde.

~~~~ *Salon 87, 1er mai.*

Chercher les côtés colorés dans la nature, les effets puissants, et faire plus de ciels unis.

Peindre pour soi.

C'est la mer qu'il faut aborder, et aborder vigoureusement.

Revenir aux ciels simples, simples, unis, et pas d'empâtements exagérés.

Des taches, des taches, moins de modelé!

Du fini partout; rien de négligé.

Les ombres bien enveloppées.

~~~~ *1887, fin mai. Encore à Paris. Pentecôte.*

Pas travaillé tous ces temps derniers.
~~~~

Subi un énervement incroyable par suite de découragement qui vous vient. On ne sait plus si l'on est encore capable de faire quoi que ce soit. Sans doute je suis trop gris, trop matérialiste. C'est assez bon comme matière picturale, malgré des défauts ; mais, poussé par l'exemple des Millet et les autres, je voudrais élever cela d'un cran. Il y a bien de l'air, même de la lumière par ci par là, mais il faut plus.

Devant la nature, c'est à méditer qu'il faut s'exercer.

De grands ciels puissants, profonds, vaporeux, légers, et, là-dessous, un morceau de la terre ou des bateaux, mais que ce soit grand, idéalisé, comme je l'entrevois dans ce moment de lueur qui me vient.

Y penserai-je en peignant? Il le faudra. Condenser la nature, comme je l'ai déjà essayé souvent. Faire impression sur le spectateur par la tournure du tableau.

Je m'entends en ce quart-d'heure. Mais que de fois il faut se le répéter. Condenser, arriver à la grandeur, même dans les plus petits cadres.

Puis chercher la fraîcheur du ton. Que ça réjouisse le cœur par sa lumière, comme le beau temps nous la fait éprouver, cette sensation.

Au fond, je ne suis pas gai. C'est peut-être à cause de cela que je sens si bien.

Quel abandon! Faut-il en avoir en réserve pour se soutenir au milieu de ce délaissement.

~~~~ Visite de M. A..... Il me promet une justice..... de l'autre monde. C'est consolant !

~~~~ *Exposition des intransigeants.*

Ils ont raison tout de même. Exagération dans le bleu violacé. Il y a de ce côté du progrès à faire.

Les cadres à la façon de Whistler. Faire force ciels sur papier et les encadrer de cette façon.

Comme Cazin est tranquille !

Achevé d'imprimer
le 25 Octobre 1900
par
FLOURY & MARTY
1, Boulevard des Capucines
à Paris.


henri Floury